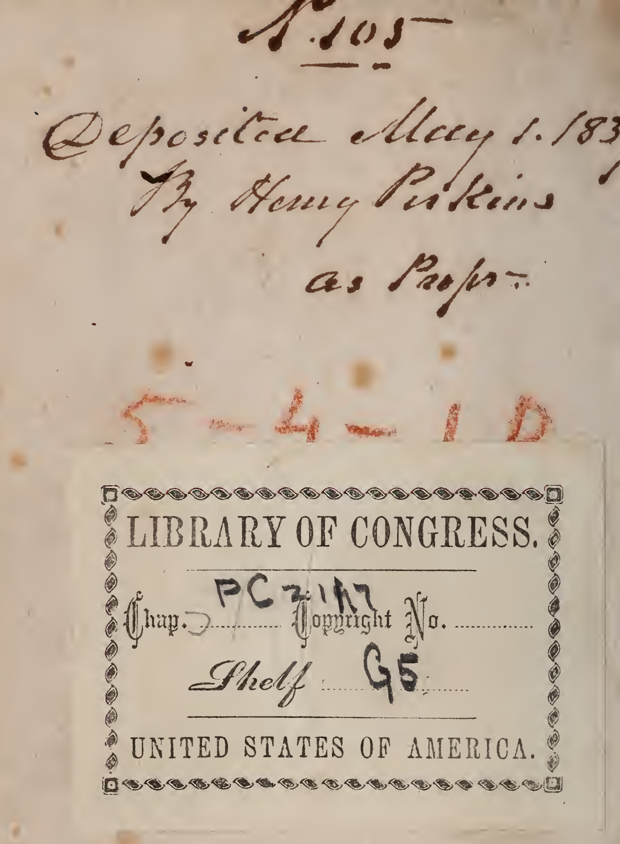



N. 105
Deposited May 1. 183
By Henry Perkins
as Propr.
5-4-1 D
LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PC2117 Copyright No.
Shelf G5
UNITED STATES OF AMERICA.

RÉCRÉATIONS

INSTRUCTIVES ET AMUSANTES:

OU,

CHOIX D'HISTORIETTES MORALES

PRISES DE

BOUILLY, Mde DE CHOISEUL, &c.

AVEC

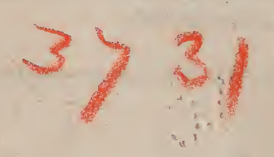
UNE LISTE ALPHABÉTIQUE DES IDIOTISMES

QUI S'Y TROUVENT:

À L'USAGE DES ÉTUDIANS DE LA LANGUE FRANÇAISE.

PAR A. N. GIRAULT,
Principal du Pensionnat Français de Jeunes Demoiselles
à Bordentown, N. J.

PHILADELPHIE:
HENRY PERKINS, 134 CHESTNUT STREET.
BOSTON:
PERKINS & MARVIN, 114 WASHINGTON STREET.
1839.



Stereotyped by L. Johnson, Philadelphia.

TABLE DES MATIERES.

RÉCRÉATIONS INSTRUCTIVES.

ALEXIS;

OU,

LE VOLEUR REPENTANT.

Mr. Beaulieu, célibataire et retiré du service, possédait une fortune honnête*, qui le mettait en état d'aller de pair* avec les personnes du premier rang. Doué d'un heureux caractère, indulgent, humain, il supportait volontieres les défauts de ses semblables. Par cette bonté pleine de charmes, tous ses amis dataient des premières années de sa jeunesse; ses domestiques, qui le respectaient et l'aimaient comme un père, étaient ceux que sa famille lui avait donnés; son frotteur* même le servait depuis quinze ans, à la satisfaction de l'un et de l'autre. Nous allons faire connaître cet homme et sa famille; ce sont les héros de notre histoire.

François, c'était le nom du frotteur, était le meilleur homme du monde, sans malice, très-exact à remplir ses devoirs, et d'une probité remarquable. La femme de François, la bonne Marianne, laborieuse comme son mari, faisait des ravaudages. Leur fils, Alexis, âgé de

---

* All words marked with an asterisk are to be found explained in the alphabetical list of Idioms, at the end of the volume.

onze ans, n'avait pas, selon eux, son pareil sur la terre pour l'esprit et la gentillesse. Cet enfant chéri, objet de leurs tendres soins, était aussi le sujet de toutes leurs conversations, lorsque, rentrés chez eux après leur ouvrage, ils se délassaient des fatigues de la journée. François voulait que son fils fût honnête homme d'abord ; du reste, il s'embarrassait fort peu par quels moyens il gagnerait sa vie. Avec des bras, de la santé et une bonne réputation, disait François, un homme de sa sorte ne mourrait pas de faim. Marianne, plus tendre et peut-être plus ambitieuse, aurait voulu pouvoir éviter à son cher Alexis les fatigues d'un dur travail et les inquiétudes d'une vie malheureuse ; son fils, élevé doucement, paraissait trop faible, trop délicat, pour porter des fardeaux ou pour faire le métier de son père; elle eût désiré être assez riche pour lui faire apprendre à écrire, à compter et à mettre l'orthographe* ; avec ces talens Alexis aurait pu entrer dans une boutique, et, qui sait ? .... peut-être s'établir un jour ! .... Marianne ne disait pas précisément toutes ces choses ; mais elle les laissait deviner. Lorsque, le dimanche, elle passait dans ses doigts les beaux cheveux blonds d'Alexis pour en former des anneaux, qu'après avoir vergeté l'habit et le pantalon neufs, et noué la cravatte de mousseline de son enfant, elle le baisait sur le front, elle murmurait entre ses dents : Pauvre petit ! gentil comme tu es, quel dommage* de faire de toi un goujat ! .... Si du moins tu savais lire et écrire ! .... Car ce que tu sais ne compte pour rien. Mon Dieu !* mon Dieu ! quand serai-je donc riche ?

Ce souhait et cette exclamation terminaient toujours la toilette d'Alexis les jours de fête ; car dans la semaine, les occupations d'une vie active donnaient un autre cours aux idées de Marianne, qui, tout* en souhaitant d'être riche, n'en était ni moins fidèle chez ceux qu'elle servait, ni moins désintéressée pour les autres.

Mr. Beaulieu connaissait Alexis depuis plusieurs années : il permettait qu'il vînt chez lui avec son père, et même sans son père ; il lui trouvait de la grâce, de la finesse, ses réparties lui plaisaient ; cet aimable enfant était un lien qui attachait encore ce bon maître à la petite famille.

Le domestique de Mr. Beaulieu se composait de deux seuls individus, qui, depuis vingt ans, gouvernaient sa maison sans s'être attiré le plus léger reproche. Picard aurait donné sa vie pour son maître, et madame Marguerite veillait avec des yeux d'Argus à la santé et aux intérêts de leur commun bienfaiteur.

Tels étaient ceux qui entraient familièrement chez Mr. Beaulieu. Ce brave gentilhomme, plein de confiance dans ses gens, négligeait les mesures de prévoyance : les clefs étaient à toutes les portes, même à celle du secrétaire ; personne n'y songeait, personne ne touchait à rien.

Un jour qu'il était dehors, et que François venait de finir son ouvrage, Alexis, qui était resté, vit un louis par terre dans le cheminée : l'enfant le ramassa, l'essuya, et le posa sur une table. Ce premier mouvement d'une âme honnête, fruit des principes qu'il recevait, dura peu : le diable le tenta. Alexis reprit la pièce d'or, il

l'examina ; puis, jetant les yeux autour de la chambre pour voir s'il n'y avait personne, il cacha le louis dans son sein. Cependant un trouble involontaire le saisit, ses joues sont en feu ; il veut sortir et craint qu'on ne le voie ; il aperçoit sa propre figure dans une glace, son sang s'arrête, il se croit perdu ! .... Revenu de son erreur, Alexis se met* à réfléchir : Que je suis sot ! dit-il ; ne semble-t-il pas qu'il y ait grand mal à prendre ce louis qui était par terre dans la cheminée ! Mr. Beaulieu en a tant, qu'il ne s'en apercevra pas ; et s'il s'aperçoit qu'il lui manque, il croira l'avoir perdu dans les cendres : personne ne m'a vu le ramasser, ainsi personne ne pourra m'accuser auprès de lui .... Mais .... c'est pourtant un *vol !* .... A cette pensée, un frisson mortel courut dans tous ses membres. Laissons cet or, ajouta-t-il, il me fait déjà mal : c'est un avis du ciel. En disant ces mots, Alexis tire la pièce de son sein : il va la mettre sur le secrétaire ; elle n'y est pas encore, et il s'arrête. Si j'étais sûr, dit-il, que Mr. Beaulieu ne sache jamais que j'ai pris cet argent, non plus que mon père et ma mère, je le garderais ! .... Eh ! qui le leur dira ? Il faudrait être devin pour découvrir que c'est moi qui l'ai ramassé. Allons, allons, je garde mon louis ; je ne serai peut-être pas assez bête pour me vendre moi-même ! .... Voyons, qu'en ferai-je ? Mon père est trop pauvre pour me donner de l'argent ; je ménagerai celui-ci, et j'acheterai ce qui me fera plaisir, des fruits, des gâteaux. Depuis long-temps je désire voir la comédie, j'irai aussi tout à mon aise .... Mais un enfant de mon âge prendre un billet avec un

louis d'or, cela peut donner des soupçons ! . . . . Ensuite, comment quitter mon père et ma mère ? . . . . Oh ! quant à cela, je dirai que j'ai été chez ma tante . . . . Ce mensonge ne vaut rien . . . . Ma tante viendra voir ma mère, elle dira qu'elle ne m'a pas vu . . . . Je chercherai quelque autre expédient. La première chose que je dois faire, c'est de changer ce louis ; ensuite je changerai un gros écu.

Décidé à garder son vol, Alexis sort de chez Mr. Beaulieu sans parler à qui que ce soit, ct retourne chez son père. Uniquement occupé de sa pièce d'or, il va chez un marchand du voisinage pour la changer. Cet homme le regarde, et Alexis, dont la conscience est mal à l'aise, rougit jusqu'aux oreilles. Il bégaye . . . . que . . . c'est le . . . . père . . . . François . . . . qui . . . . l'envoie . . . . Le marchand, sans défiance, tire ses petites balances, pèse le louis, et trouve qu'il y manque un grain. Pendant cette opération, Alexis tremblait de tout son corps. Fort content d'avoir un prétexte pour s'échapper, il reprit sa pièce, en disant qu'il allait avertir son père de ce qu'il en manquait, et courut en effet tout d'une haleine jusqu'à sa maison.

Le malheureux enfant ne jouissait pas encore des avantages qu'il croyait pouvoir se procurer par sa friponnerie, et déjà il était dévoré d'inquiétude, tant pour cacher la bassesse de son action, que pour soutenir les mensonges multipliés dont il avait besoin. Encore novice dans le mal, ses yeux, la rougeur de son front, sa contenance mal assurée, tout démentait ce que disait sa bouche ; il le sentait, et craignait à chaque instant

d'être découvert : ce supplice, nouveau pour lui, le mettait au désespoir.

Alexis ne jugea pas à-propos de changer son louis d'or ce jour-là ; le marchand l'avait trop intimidé, il craignait que cet homme ne prît des informations, et que la connaissance de son vol n'allât jusqu'à François.

L'honnête frotteur éprouvait de vifs chagrins ; l'ordre et l'économie qui régnaient dans son ménage n'avaient pu le mettre à l'abri* des atteintes de la misère ; le second terme de son loyer venait* d'écheoir, il était sans argent, et son propriétaire lui donnait congé. François et Marianne s'entretinrent sans contrainte devant leur fils de leur triste situation ; ils cherchèrent, mais inutilement, les moyens d'en sortir. Ces âmes honnêtes firent un tableau rapide, mais vrai, de leur vie laborieuse et sobre, de leurs petits bénéfices, jamais augmentés par la fraude. Alexis connut la délicate probité de son père et de sa mère ; il se trouva indigne de leur devoir le jour, et le remords de sa faute lui fit verser des larmes. La bonne Marianne attribua ces pleurs à la grande sensibilité de son fils. Elle le consola et lui fit mille caresses. François, lui-même, remercia intérieurement le ciel, qui, dans son malheur, lui donnait un enfant si aimable. Humilié des éloges de ses bons parens, qu'il méritait si peu, Alexis fut plusieurs fois sur le point de leur avouer son crime ; mais il fut retenu par la douleur qu'il allait leur causer.

Après un frugal repas, auquel Alexis toucha peu, on l'envoya coucher. Son lit était dans une soupente,

dont les planches, à demi-pourries, et trouées de distance en distance, laissaient entendre tout ce qu'on disait en bas. Avant que l'enfant fût monté, Marianne lui demanda sa veste pour y faire quelques points. Peu de temps après, elle se rappela que le pantalon de son fils manquait de boutons, et elle alla le chercher. Le malin enfant qui connaissait les soins attentifs de sa mère, avait eu soin d'ôter le louis d'or de sa poche, et de le mettre sous son chevet.

Comme Alexis feignait de dormir, Marianne le baisa sur le front, sur les joues; les trouvant brûlantes, elle dit avec un soupir : " Pauvre cher enfant! tu sens nos peines autant que nous-mêmes; va*, Dieu te bénira; il n'abandonne pas les enfans qui, comme toi, aiment tendrement leur père et leur mère! . . ." En achevant ces mots, Marianne appliqua sa main sur le front de son fils: sa tête brûle, dit-elle, il souffre! . . . . Mais à son âge, une bonne nuit fait tant de bien! . . . . Elle l'embrassa encore, l'arrangea dans son lit, prit son pantalon, et s'en alla.

Il s'en fallait* de beaucoup qu'Alexis se disposât à dormir: les caresses de sa mère l'avaient ému jusqu'aux larmes; la bénédiction du ciel, appelée par Marianne sur la tête des enfans tendres et respectueux, lui avait semblé l'arrêt de sa condamnation; il croyait voir devant lui les supplices et la mort réservés aux scélérats, auxquels son crime venait de l'assimiler; il entendait la voix redoutable de Mr. Beaulieu le déclarer voleur domestique; ii se voyait livré à la justice, interrogé, convaincu, mis sur la selette, flétri par un châtiment infâme,

repoussé ensuite pour jamais de la société des honnêtes gens ! ! ! Il voyait son père et sa mère tombés dans le plus affreux désespoir, maudire le jour où il était né, lui donner les noms les plus odieux, l'accabler des plus durs reproches, et enfin mourir de misère et de douleur dans quelque coin ignoré du monde. . . . Ce tableau, qui n'était que trop vrai, fit sur cet enfant une impression si forte, qu'elle lui donna la fièvre et l'empêcha de fermer l'œil de la nuit.

Revenons à Marianne. Cette excellente femme étant descendue, se mit à coudre pendant que François raccommodait ses brosses. Alexis a de la fièvre, dit-elle à son mari ; cet enfant est trop sensible pour son bonheur. Ne parlons plus de nos peines devant lui ; cela le rend malheureux sans rien changer à notre sort. . . . A présent qu'il est couché, je puis pleurer tout à mon aise. . . . Qu'allons-nous faire, mon pauvre François ! . . . . Forcés de quitter cette maison, de vendre nos meubles, de perdre peut-être nos pratiques, que deviendrons-nous ? A cette pensée, Marianne fondit en larmes. Le bon François chercha à la consoler : Femme, lui dit-il, jusqu'à présent la Providence ne nous a pas abandonnés, il ne faut pas perdre courage. Notre propriétaire est dur, avare ; il nous rendra très-malheureux, mais il ne nous ôtera pas le plus grand des biens, une bonne conscience et une réputation sans tache. Un homme honnête et laborieux gagne partout sa vie. L'éloignement nous fera peut-être perdre nos pratiques, mais elles répondront de nous, parce que nous les avons servies avec exactitude et fidélité. Certainement je

m'éloignerai à regret de ces dignes personnes auxquelles je suis très attaché, surtout de Mr. Beaulieu, ce respectable officier qui a tant de bontés pour nous; mais je ne désespère pas pour cela: Dieu m'accorde la santé, de la force, il faudrait que je fusse bien ingrat pour ne pas lui en rendre grâce, et pour m'affliger mal-à-propos. Je serai ton soutien et celui de mon fils; toi, tu me consoleras dans mes peines; et notre enfant, qui s'élevera sous nos yeux dans des sentimens d'honneur, sera un jour la récompense de notre courage et la gloire de notre vieillesse. Oui, je l'espère, dit Marianne, qui, à l'éloge d'Alexis, avait quitté son ouvrage, et joint les mains en levant les yeux au ciel; ce cher enfant a les qualités qui font l'honnête homme; loin de nous faire rougir de lui par quelque faute, il attirera sur nous les regards des gens de mérite; on dira: le père et la mère de ce petit doivent être de braves serviteurs; et tout le monde nous tendra une main secourable. Voistu, mon ami, ajouta cette bonne mère avec une sorte d'exaltation, notre enfant a ta franchise, ta droiture, ta rare probité: oh! lui, il ne fera jamais de tort à personne, j'en réponds sur ma tête! .... Tu as raison, femme, reprit François, de croire ton fils incapable d'une bassesse; je pense de même; il a appris de nous que le pain du travail, gagné avec honneur, procure un sommeil paisible: il nous a toujours vus heureux dans notre pauvreté, parce que nous étions sans reproches.... Ah! combien mon père a raison! dit Alexis, fondant en larmes; le sommeil me fuit, les remords me déchi-

rent à présent, tandis qu'hier encore, gai, tranquille, mon innocence me tenait lieu de richesse ! . . . .

On ne doit pas être surpris d'entendre le fils de François s'exprimer en assez bons termes : cet enfant, d'une très-jolie figure, dont les père et mère se faisaient généralement aimer, était presque toujours avec des personnes fort au-dessus de son état. Né avec des dispositions heureuses, il cherchait à les imiter ; il copiait si bien leur ton et leurs manières, qu'on l'eût pris sans peine pour le fils d'un seigneur. Son air distingué plaisait surtout à Mr. Beaulieu, qui avait formé le projet de s'occuper de son éducation. Le moment n'en était pas éloigné, quand Alexis pensa* y mettre obstacle pour jamais.

L'infortuné n'avait pas perdu un seul mot de la conversation de son père et de sa mère ; elle lui avait fait connaître toute l'étendue de sa faute : il en voyait les cruelles conséquences. Plus malheureux qu'on ne peut se l'imaginer, il prit la résolution de remettre la pièce d'or à la place où il l'avait trouvée ; chose assez facile par la liberté qu'on lui laissait d'aller et de venir à toute heure dans cette maison.

Ce plan arrêté le réconcilia un peu avec lui-même ; il se flatta que personne ne s'apercevrait de sa faute, et il se promit bien de ne plus s'exposer aux tourmens affreux d'une conscience coupable. Cette sage résolution rafraîchit son sang, la fièvre se calma ; mais le lendemain il était si changé, que sa mère le crut très malade. Elle voulait qu'il gardât le lit : Alexis la rassura ; il lui fit plus de caresses encore qu'à l'ordi-

naire, afin qu'elle lui permît de sortir : aussitôt que cela lui fut possible, il courut chez Mr. Beaulieu.

Ce gentilhomme avait du monde*. Alexis s'amusa dans une pièce attenante au salon, dont la porte était entr'ouverte. Mr. Beaulieu l'entendit; mais croyant que c'était Picard, il continua d'entretenir librement l'ami avec lequel il causait.

Alexis allait s'en aller, lorsqu'il entendit nommer son père; il s'arrêta, et ne perdit pas un mot de la conversation suivante:

"Je vous l'avoue, mon ami, dit Mr. Beaulieu, depuis hier je ne suis pas tranquille, il m'est affreux de perdre cette douce sécurité dans laquelle j'ai toujours vécu au milieu de mes domestiques, car le bonheur disparaît où le soupçon s'introduit. L'or n'est rien pour moi, je le méprise ; mais la sûreté de mes jours est quelque chose, et un voleur domestique peut cacher un assassin.—(Dans cet endroit du discours de Mr. Beaulieu, Alexis fut près de se trouver mal.*)—Vous le savez, mon ami, je joue peu, et toujours malheureusement. Avant-hier, la fortune m'ayant été plus favorable, je regagnai mes pertes, puis un louis en sus. Je destinais cet argent aux pauvres ; et comme nos domestiques sont les premiers malheureux que nous devions secourir, je voulais donner ce louis à François, mon frotteur, dont je connais la détresse ; mais un fripon m'a ôté ce plaisir.—N'est-ce pas ce frotteur lui-même qui s'en est emparé ?—Ah ! mon ami, vous ne connaissez pas François ; c'est le plus fidèle, le plus probe de tous les serviteurs ! Depuis quinze ans qu'il me sert, jamais rien ne s'est égaré chez moi ; mon ar-

gent, mes effets sont épars, les clefs restent à toutes les portes, et François y fait à peine attention : sa probité est si délicate, qu'une aiguillée de fil, un petit bout de ruban, une épingle même est ramassée par lui scrupuleusement et posée sur une table. Il peut s'être laissé tenter ; la misère en a porté plus d'un à faire des bassesses.—Ce n'est pas mon frotteur : sa probité n'est pas l'effet du raisonnement ; c'est un don de la nature ; c'est l'instinct d'un cœur droit, qui sent qu'il ne doit point prendre ce qui ne lui appartient pas. Cette âme honnête ne tire point vanité d'un sentiment qui lui paraît tout naturel ; il ne parle jamais de sa droiture, mais il en donne des preuves à toute heure.—Cependant, qui peut vous avoir volé ?—Mon ami, je soupçonne, peut-être est-ce à tort, le garçon tapissier qui a emporté mon fauteuil. Je porte sur lui mes soupçons, d'abord parce que c'est le seul étranger qui soit venu chez moi pendant mon absence ; en second lieu, j'avais posé le louis sur la cheminée ; le fauteuil était auprès ; il peut avoir roulé dessus, et le jeune homme ne s'en être aperçu que fort tard.—La chose est au moins probable : il lui était facile de se l'approprier . . . . Je penche à croire que cet homme est le voleur.—Moi, je n'ose m'arrêter à cette idée, et c'est là ce qui me tourmente ; car il est aussi affreux de soupçonner un innocent, que de donner sa confiance à celui qui en est indigne ; et je ne retrouverai le repos que lorsqu'on connaîtra le coupable. Cependant je vais prendre les précautions que commande la prudence en pareille circonstance : le garçon tapissier n'entrera plus chez moi ;

et, bien qu'il m'en coûte, je renfermerai avec exactitude les objets qui peuvent tenter les âmes faibles."

Que pensait Alexis pendant ce long entretien? On peut se l'imaginer. La confiance que Mr. Beaulieu avait en lui rendait son action épouvantable; il le sentait. Ce bon maître ne le nommait même pas: il le croyait trop innocent pour être avide; pour mieux dire, il ne songeait pas à lui. Combien cette honorable estime humiliait le coupable! . . . . L'infortuné aurait voulu que la terre s'entr'ouvrît sous ses pas, pour ensevelir à jamais sa honte et ses remords . . . . car il se voyait obligé en conscience d'avouer son crime: le soupçon planait sur un innocent. Si Alexis remettait la pièce d'or dans la cheminée, comme il le voulait faire, elle pouvait glisser dans les cendres, et le malheureux tapissier perdait sa réputation. S'il la plaçait d'une manière visible, on accuserait un des domestiques d'un tardif repentir, peut-être même son père. Le jeune homme soupçonné perdrait sa place chez le maître qui l'occupait; il était le soutien de son père et de sa mère, vieillards infirmes. Alexis, dont le cœur est bon, souffrira-t-il que le meilleur des fils soit chargé d'opprobre, et que deux vieillards respectables tombent dans la misère, tandis que lui, qui a commis la faute, jouira paisiblement de l'estime, de la confiance de tout le monde, et des avantages qui en résultent? Telles sont les réflexions judicieuses que la sagesse dictait à cet enfant, et qu'il eut la force d'écouter malgré la révolte de son orgueil et la crainte que lui inspirait Mr. Beaulieu.

Alexis se décida donc à faire l'aveu sincère de son

crime ; il aima mieux se livrer au ressentiment de son maître et perdre son amitié, que de laisser peser sur la tête d'un autre le poids accablant de sa propre faute. Sans doute que le ciel, qui lui inspirait de si louables sentimens, le regardait avec complaisance ; Dieu, prenant pitié de sa jeunesse, l'arrêta sur le bord du précipice, et l'empêcha de s'endurcir dans le crime ; peut-être aussi la vertueuse conduite de ses parens lui mérita cette faveur : de si honnêtes gens devaient avoir un fils qui leur ressemblât. Fortifié de plus en plus dans sa résolution, Alexis attendait que Mr. Beaulieu fût libre ; mais François arriva pour frotter l'appartement avant que le chevalier se trouvât seul. Ce bon maître crut devoir faire réparation à son fidèle serviteur des soupçons injurieux de son ami, en le traitant avec une aimable familiarité ; Voilà, dit-il, en le touchant sur l'épaule, mon vieil ami François dont je connais l'attachement, et que je ne changerais pas pour un autre. Ces paroles touchantes firent une vive impression sur le cœur de François ; ses yeux se remplirent de larmes. Cependant il se disposait à se mettre à l'ouvrage, et allait passer dans la pièce voisine ; mais Mr. Beaulieu, qui voulait le faire causer, l'arrêta : " Mon pauvre François, lui dit-il, qu'avez-vous qui vous chagrine ? Je vous trouve triste.—Vous êtes bien bon, monsieur, de faire attention à cela : je suis infiniment sensible à vos bontés. En disant ces mots, François essuyait ses yeux et marchait toujours vers la chambre à coucher.—Venez ici, François, lui dit Mr. Beaulieu ému, je veux savoir le sujet de votre tristesse.—Permettez, monsieur,

que ce soit pour un autre moment; ce serait manquer au respect que je vous dois, d'interrompre votre conversation pour vous entretenir de mes affaires.—François, je le veux!—Votre bonté me fait encore plus regretter de m'éloigner de vous .... Cette crainte fait le sujet de ma peine .... Mon propriétaire me chasse; il veut vendre mes meubles pour se payer du loyer. Après quinze ans, cela est dur! .... Je ne sais où j'irai loger; car nous, pauvres gens, ne sommes pas maitres de choisir, nous cherchons le moins cher. Ce n'est pas que je ne sois décidé, si vous le trouvez bon, à venir frotter votre appartement de l'autre bout de la ville; mais peut-être que vous serez plus mal servi: toutes ces choses me font bien du mal!

Pendant cet exposé si simple des peines de François, Mr. Beaulieu regardait son ami de cet air qui voulait dire: vous l'entendez; s'il avait mon argent, se trouverait-il dans ce cruel embarras? .... Puis, adressant à François quelques mots de consolation, il le laissa faire son ouvrage.

Alexis, sur les épines*, allait et venait de la cour à la salle à manger, de l'antichambre à la porte de la rue: il guettait l'instant où son maître serait seul. Enfin ce moment arriva; l'ami de Mr. Beaulieu sortit, et même le père François.

Alexis monte en tremblant, il est pâle et défait. Il arrive dans la première pièce; il est forcé de s'appuyer contre une chaise, ses jambes ploient sous lui. Il faut pourtant qu'il se décide; l'heure du dîner va venir, l'instant favorable sera passé. Il reprend courage et

s'avance vers le salon. Mr. Beaulieu habitué à le voir, continuait de ranger ses papiers, quand Alexis, dans un désordre inexprimable, tombe à ses genoux, les embrasse en fondant en larmes, et lui dit au milieu de mille sanglots, en lui présentant la pièce d'or : C'est moi ! .... punissez le coupable ! .... Puis il s'évanouit.

Mr. Beaulieu fut touché jusqu'au fond de l'âme de l'état de cet enfant qu'il aimait ; il lui donna lui-même des secours, ne jugeant pas à-propos d'appeler du monde. Lorsqu'Alexis eut repris ses sens, son maître, d'un air sévère lui parla ainsi : Quoi ! malheureux ! vous avez pu commettre une telle action chez moi ! .... C'est ainsi que vous reconnaissez mes bienfaits ! Je vous traite comme mon fils ; j'ai en vous une confiance entière, et vous me volez ! .... Si jeune, et déjà si corrompu ! .... L'or a-t-il donc tant d'attraits pour vous ! .... Eh ! quel usage en vouliez-vous faire ? J'exige de vous la confession sincère de votre crime et des suites ; songez à ce que vous allez dire.

Alexis debout, les yeux fixés à terre, pâle comme la mort, ressemblait à un criminel à qui on vient de lire sa sentence. L'effroi dont il était saisi l'empêchait d'ouvrir la bouche. Mr. Beaulieu lui répéta l'ordre de lui rendre compte de son vol et des circonstances qui l'avaient accompagné. Alors, d'une voix tremblante et en joignant les mains, Alexis raconta comment il avait trouvé le louis d'or dans les cendres, sa tentation, ses combats, son projet de le remettre à la même place, mais dont il avait été empêché par la crainte de compromettre la réputation du garçon tapissier. Alexis

termina ces aveux pénibles, en disant à son maître qu'il subirait sans se plaindre le châtiment qui lui serait infligé ; mais qu'il lui demandait en grâce de lui garder le secret sur sa faute ; car il ne doutait pas que la connaissance de sa mauvaise action ne fît mourir son père de douleur.

M. Beaulieu fut attendri de la résignation de cet enfant. Son respect pour les vertus de son père le frappa. Il lui tint compte* aussi de la délicatesse qui l'avait fait se livrer courageusement à la honte d'avouer sa faute, plutôt que de souffrir qu'on en chargeât un innocent. Il trouvait de la noblesse dans les aveux sans détour d'une première faute, faits par un enfant à un homme dont l'âge, le rang et la fortune devaient lui imposer; il lui savait gré* de l'avoir connu discret, juste et humain, et de s'être mis à sa discrétion, sans employer un tiers dans une affaire aussi délicate, comme un autre enfant aurait fait. Il conçut une haute idée d'un jeune homme de ce caractère, et il était prêt à lui faire grâce ; mais réprimant, pour l'intérêt même d'Alexis, ce mouvement de faiblesse, il conserva toute la sévérité d'un juge, et lui parla ainsi :

Je garderai le secret de votre crime ; l'honnête François est assez à plaindre d'avoir un fils qui le déshonore, sans que je lui plonge le poignard dans le cœur, en l'instruisant de votre infâme conduite. Rempli d'estime pour les qualités du père, je le distinguerai toujours de son fils. Quant à vous, monsieur, voici ce que j'exige : Premièrement, vous ne resterez jamais ici sans votre père, car vous avez perdu ma confiance ; en second

lieu, il faut me donner votre parole de ne point aller à la comédie avant l'âge de vingt ans, et d'être six mois entiers sans manger aucune espèce de friandises. " Mr. Beaulieu s'arrêta. Alexis mit un genou en terre; puis levant les mains et les yeux vers le ciel, il dit à haute voix: Je le jure! .... L'enfant s'étant relevé, son maître continua: " J'espère que dans cette circonstance vous vous conduirez avec assez de discrétion pour que votre père ne s'aperçoive de rien: d'ailleurs cela vous regarde*. Allez, monsieur, votre conduite future m'apprendra celle que je dois tenir avec vous. Si vous avez le malheur de faire un second faux pas, vous êtes perdu! .... En achevant ces mots, Mr. Beaulieu entra dans sa chambre à coucher, et en ferma la porte sur lui.

Alexis, après être resté quelques minutes immobile à sa place, retrouva l'usage de ses facultés, et se hâta de retourner chez lui. Il s'estima très-heureux de ne pas être chassé ignominieusement de cette maison, et de ce que son père ignorerait sa faute. La peine qu'il devait subir lui parut bien légère en comparaison du crime. Il attribua à sa grande jeunesse l'indulgente bonté de Mr. Beaulieu. Il se promit bien d'exécuter sa pénitence avec une scrupuleuse exactitude, d'abord pour se soumettre au jugement de son maître, ensuite pour se punir lui-même par la privation des objets qui l'avaient porté à une action détestable, qui devait pendant toute sa vie le faire rougir de honte et exciter dans son cœur le plus amer repentir.

Alexis raisonnait juste. La pénitence de ce bon maître

équivalait à un pardon. Elle ne lui était donnée que pour la forme et pour l'éprouver.

Mr. Beaulieu mit dans le secret Picard, son vieux domestique, dont il connaissait l'amitié pour Alexis. Il lui recommanda de le surveiller, pour voir s'il accomplirait avec exactitude cette pénitence, légère en elle-même, mais assez pénible pour un enfant de son âge, et qu'il lui était facile de ne pas faire. Picard eut ordre de se conduire dans tout le reste avec ce petit comme à son ordinaire, et de ne rien dire qui pût donner connaissance de sa faute.

Le jour suivant, François étant venu chez Mr. Beaulieu, celui-ci, aussitôt que le frotteur entra, feignit qu'une affaire l'obligeait à sortir; il lui glissa deux doubles louis dans la main, et disparut. Le bon François, plein de reconnaissance, courut après son maître pour le remercier; mais il lui fut impossible de le rejoindre. Le frotteur retourna chez lui fort content. Il paya son propriétaire, et rendit grâce au ciel du secours inespéré qu'il venait de recevoir.

Alexis apprit bientôt la générosité de Mr. Beaulieu pour son père, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux: plus le maître était bon, plus il se trouvait criminel. . . . François et Marianne prirent pour de la sensibilité l'effet visible de ses cruels remords; ils lui donnèrent des éloges: les témoignages de satisfaction de François et les caresses de Marianne augmentaient encore son trouble; car, quelle satire plus amère que des éloges quand on se sent une conscience coupable! Ce supplice, qui se renouvelait tous les jours et à toute

heure, était une pénitence mille fois plus dure à supporter pour lui que la privation des choses qui flattaient son goût.

Cet enfant eut la force de souffrir pendant trois mois ses cuisans chagrins sans se plaindre et sans jamais laisser connaître les privations qu'il s'imposait. Ce temps d'épreuve, qu'il soutint avec tant de courage, et pendant lequel il fit de sérieuses réflexions, mûrit singulièrement sa jeune tête; il lui valut l'expérience de plusieurs années. Mais revenons au jour que François reçut de son maître bienfaisant de quoi payer ses dettes.

Le soir même, à la fin de sa prière, Alexis éleva la voix, et dit avec onction: "Mon Dieu, bénissez notre bon maître! conservez-nous-le, et ne permettez pas que je meure sans avoir reconnu, autant qu'il est en moi, les bontés dont il nous comble!" Marianne et François, le visage baigné de larmes, répondirent *Amen*... Cette soirée, toute à la reconnaissance, se termina par l'éloge de Mr. Beaulieu: ces honnêtes gens, rendus au bonheur, convinrent qu'un maître juste, humain, est presque un Dieu sur la terre pour des serviteurs fidèles.

On pense bien que François ne garda pas le silence sur la prière de son fils. Picard, ayant su ce beau trait, en instruisit son maître, qui en aima encore plus l'enfant.

Alexis fut plusieurs jours sans oser se présenter chez Mr. Beaulieu. Enfin il s'enhardit, et y retourna avec son père: il évita seulement avec soin la vue du maître. Au premier coup-d'œil, cet enfant remarqua un change-

ment notable dans la maison : l'aimable désordre qui régnait autrefois n'existait plus, tout était rangé exactement et renfermé ; on ne voyait plus de clefs aux portes des armoires, et les domestiques de confiance allaient et venaient comme pour surveiller ses actions. Toutes ces choses blessèrent le cœur d'Alexis, il se sentit cruellement humilié ; mais que pouvait-il dire ? c'était sa faute ! .... Pour François, il ne vit rien de tout cela : que les portes fussent fermées, ouvertes, qu'on serrât l'argent ou qu'on le laissât traîner, peu lui importait : comme il n'avait abusé de rien, les précautions prises à dessein ou sans dessein ne l'inquiétaient guère. Calme précieux d'une âme innocente, on ne connaît de quel prix vous êtes que lorsqu'on vous a perdu !

Cependant Alexis faisait sa pénitence avec une rare exactitude. Lorsqu'il était forcé par Marianne d'accepter soit un fruit, soit autre chose, il sortait furtivement, cherchait un pauvre et le lui donnait. Picard, qui avait ses ordres, essaya plusieurs fois de le tenter, sans jamais pouvoir y réussir. Ce qui plaisait surtout à ce vieux serviteur, c'était de voir, outre la constance de cet enfant, la conduite vraiment admirable qu'il tenait avec son père et sa mère ; conduite si prudente, qu'ils ne surent jamais la faute qu'il avait faite.

Picard ne manquait pas d'instruire son maître de la persévérance d'Alexis ; il lui vantait son courage, sa discrétion, et plaidait vivement sa cause. Enfin, au bout de trois mois, Mr. Beaulieu crut pouvoir, sans danger, abréger la peine de l'intéressant jeune homme.

Un jour, Alexis voit avec surprise l'or éparpillé sur

les tables, comme dans les jours de son innocence; les clefs sont remises aux portes; Mr. Beaulieu lui témoigne autant d'amitié qu'autrefois. . . . Quel heureux changement! Comme son cœur est à l'aise! Ah! le voilà, le vrai bonheur, c'est l'estime de ses semblables!

Pour mettre le comble* à la joie d'Alexis, Mr. Beaulieu, profitant d'un moment où ils étaient seuls, lui dit: "Mon ami, depuis trois mois, votre obéissance à mes ordres me prouve que vous êtes réellement dans la résolution de vous corriger. Je vous pardonne votre faute, que je veux attribuer à votre âge. Je vous rends ma confiance, c'est à vous de la conserver. Reprenez chez moi vos habitudes ordinaires, et ne mangez plus de pain sec. Pour vous prouver qu'entre nous la réconciliation est parfaite, dès aujourd'hui je vous donne des maîtres: je me charge de votre éducation et de votre sort pour l'avenir, si vous répondez à mes bienfaits. . . . Mr. Beaulieu n'avait pas encore fini sa phrase, qu'Alexis embrassait ses genoux, et lui exprimait par ses larmes l'excès de sa reconnaissance. Cet excellent homme lui tendit la main et le releva. Il lui fit un sermon de père qu'il termina par la promesse de sa protection, tant que le jeune homme s'en rendrait digne.

François et Marianne, ayant appris le bonheur de leur enfant, accoururent pour se jeter aux genoux de leur bienfaiteur. Celui-ci les reçut avec bonté, mais il eut l'adresse d'échapper aux témoignages de leur vive reconnaissance.

Dès le jour même, Alexis eut une jolie chambre dans la maison de Mr. Beaulieu, qui voulut être son premier

instituteur. Avec de bons maîtres et d'heureuses dispositions ce jeune enfant fit des progrès rapides. En moins de deux ans il apprit à bien lire, à écrire, à compter et à mettre l'orthographe, comme sa bonne mère le désirait. Quand il fut suffisamment instruit, Mr. Beaulieu en fit son secrétaire. Cette place, qui l'approchait sans cesse de son bienfaiteur, lui donna les moyens de connaître ses rares vertus, et il lui voua le respect et l'amour d'un fils. Enfin ce monsieur, à sa mort, lui laissa par testament une somme considérable, qui le mit en état de faire un bon mariage.

Devenu riche et heureux, Alexis ne méconnut point ses parens. Il les honora toujours, et employa sa fortune à adoucir leur sort. Il n'oublia pas non plus la faute inexcusable de ses premières années; elle le tint en garde contre la surprise des passions, et lui rappela que c'était à son sincère repentir qu'il devait l'amitié d'un homme vertueux, et les faveurs de la fortune.

LA VANITÉ.

Émilie ayant eu, dès son bas âge, le malheur de perdre son père et sa mère, avait été élevée par son aïeule maternelle. Madame Dévrilly, ainsi se nommait cette dame, vivait de quelques rentes et du produit d'une ferme qui avait échappé aux ravages de la révolution; mais son modique revenu n'était pas toujours payé aux échéances; son fermier n'était point exact: des raisons bonnes ou mauvaises servaient d'excuse à ces retards, que l'humanité de madame Dévrilly lui faisait souffrir sans murmure. Cette dame réparait à force d'ordre et d'économie ce qui lui manquait du côté de la fortune; on la croyait riche parce qu'elle ne devait rien, et qu'elle ne mettait personne dans le secret de ses affaires.

Madame Dévrilly donna à sa petite-fille une éducation plus conforme au rang qu'elle tenait dans le monde, qu'à la médiocrité de son bien. Pour remplir avec honneur la tâche qu'elle s'était imposée, elle se privait des choses les plus nécessaires; cependant jamais elle ne faisait valoir* ses sacrifices par un verbiage déplacé ou des reproches hors de saison. Devenue grande, Émilie put apprécier les obligations qu'elle avait à sa bonne maman, dont elle n'ignorait point les sacrifices,

ni la situation pénible. Madame Dévrilly ne voulant point retarder les progrès d'Émilie, ni laisser apercevoir la gêne qu'elle éprouvait, était fort souvent assaillie des plus vives inquiétudes : l'égalité de son caractère et ce qu'elle se devait à elle-même déguisaient, il est vrai, ses peines cuisantes aux yeux des autres ; mais Émilie les connaissait toutes.

Cette jeune personne, parvenue à l'âge de quinze ans, pouvait être comptée au nombre des plus aimables de son sexe : des grâces extérieures, des talens, de la sensibilité et un heureux caractère, la rendaient très-intéressante ; mais, comme il n'y a rien de parfait sous le soleil, Émilie était vaine ; elle aimait à paraître. Madame Dévrilly tolérait cette faiblesse pardonnable, disait-elle, à une si jeune personne : cette dame était même assez bonne pour se prêter à son goût pour la toilette, espérant qu'avec l'âge et la raison, sa chère fille attacherait moins de prix à des colifichets dédaignés des esprits justes.

Les choses étaient dans cet état lorsque madame Dévrilly reçut quinze cents francs qu'elle croyait perdus. Cette petite somme venait fort à propos au commencement de l'hiver, elle pourvut aux dépenses du ménage : la bonne maman eut une robe simple, mais chaude ; Émilie une jolie robe de mérinos et un schall ; car madame Dévrilly, dont les besoins, en ce genre, étaient extrêmement restreints, donnait au contraire, à sa fille, pour sa toilette, tout ce qu'elle retranchait sur la sienne.

Les provisions d'hiver étant faites et les robes ache-

tées, il restait en bourse six cents francs. La bonne maman les serra : ils devaient lui aider à attendre patiemment son revenu ; c'était aussi une ressource pour les dépenses fortuites. Enfin, dit cette dame en mettant l'argent dans son secrétaire, ce peu d'or, incapable de tenter la cupidité, me donnera un sommeil tranquille ; avec cette réserve je parerai aux événemens ; elle me sera surtout très-utile en cas de maladie. Dans le moment actuel, je regarde ce secours comme un bienfait de la Providence.

Lorsqu'Émilie eut sa nouvelle robe, elle fit des visites avec sa bonne maman. On la trouva très-bien ; on loua sa mise élégante et pleine de goût ; mais on s'étonna que mademoiselle Dévrilly n'eut pas un *cachemire*. . . . La jeune et vaine Julie lui en témoigna sa surprise : "En vérité, ma chère, lui dit-elle, vous devriez vous procurer cette bagatelle ; la plus petite bourgeoise ne se croirait pas habillée convenablement sans cette parure." Émilie, attaquée dans son amour-propre, se promit dès ce moment de mettre tout en œuvre pour avoir un *cachemire*.

De retour à la maison, elle embrassa madame Dévrilly : "Bonne maman, lui dit-elle d'un air caressant, on m'a trouvée fort bien mise ; mais, le croiriez-vous ? une dame m'a fait le reproche de porter un simple schall . . . . Je sais qu'un *cachemire* est mille fois préférable ; si j'en avais un, avec cette jolie robe que vous m'avez donnée, je serais vêtue comme ma condition le demande ; . . . . mais vous n'êtes pas assez riche pour me faire ce cadeau . . . . d'ailleurs, c'est une chose tout-à-fait inutile,

comme je l'ai fort bien dit à la personne. . . . Je crois, cependant, que c'est par intérêt pour moi qu'elle me donnait ce conseil, et véritablement on n'aime pas à être confondu dans la foule : aujourd'hui, la femme du plus bas étage porte des plumes et des fleurs ; comment reconnaîtra-t-on celle qui a de la naissance*?"

Madame Dévrilly lut dans le cœur d'Émilie, son orgueil et sa vanité lui attirèrent une leçon : "Ma chère petite, répondit cette dame, la toilette est bien peu de chose* aux yeux des gens de mérite ; quant aux autres, valent-ils la peine qu'on dérange ses affaires pour attirer leurs regards ? Vous craignez d'être confondue dans la classe du menu peuple ? votre orgueil s'en offense ? je vais vous enseigner la véritable manière de vous distinguer : ayez un maintien noble et décent, un air affable, un regard rempli de douceur et de bienveillance, une mise à laquelle président le goût et la propreté. Parlez peu, écoutez beaucoup, ne vous citez jamais ; ayez de la déférence pour les personnes à qui vous devez du respect, soumettez-vous à leurs avis ; formez votre jugement par la réflexion, acquérez des qualités solides ; examinez-vous scrupuleusement avant de condamner vos semblables, soyez indulgente pour les ridicules, taisez-vous sur les défauts qui vous choquent, ménagez et soutenez les personnes de votre sexe ; que la médisance ne souille jamais vos lèvres, que l'ingratitude soit étrangère à votre cœur et le mensonge à votre esprit ; que cette pureté virginale, cette modestie enchanteresse qui embellit les plus laides, vous serve de parure ; alors, loin d'être confondue dans la foule,

avec ces précieux avantages vous serez du très-petit nombre des jeunes personnes qui commandent l'estime, le respect et la considération."

Émilie écouta sa bonne maman en silence, mais elle ne fut pas persuadée. Elle crut prudent d'abandonner, pour le moment, ce sujet qu'elle avait tant à cœur, mais elle se promit d'y revenir bientôt. Depuis ce jour toutes ses conversations tendaient à ce but, et la faible madame Dévrilly, qui l'aimait tendrement, l'écoutait avec complaisance.

Enhardie par l'indulgente bonté de sa bonne maman, Émilie la pressa un jour de lui promettre au moins la parure qu'elle désirait: " Ma chère enfant, lui répondit cette dame, je n'ai cherché qu'à vous rendre heureuse jusqu'à présent, croyez qu'il m'est pénible de vous refuser une chose qui vous est agréable; mais vous n'ignorez pas ma position: ces vingt-cinq louis sur lesquels vous jetez les yeux pour avoir un *cachemire*, peuvent être employés d'une manière beaucoup plus utile; à mon âge il faut s'attendre à tout. . .—Ah! bonne maman! jamais vous n'avez été mieux portante!—Ma fille, puisse une triste expérience ne pas vous apprendre que mes craintes ne sont que trop fondées! . . . Hélas! que deviendriez-vous, dites-moi, avec une malade qui vous est chère, et à qui vous ne pourriez donner les secours dont elle aurait besoin!—Oh! bonne maman, écartons un tableau si funeste; la seule pensée de vous voir souffrir me remplit d'effroi. Émilie disait la vérité, car elle aimait sincèrement madame Dévrilly. Quoi qu'il en soit, son extrême légèreté, son

goût pour la parure, effacèrent bientôt l'image lugubre que sa bonne maman lui avait présentée ; elle revint encore et avec plus de force sur son désir d'avoir un *cachemire*. Vaincue enfin par son importunité, ses cajoleries et ses prévenances officieuses, madame Dévrilly dépensa les vingt-cinq louis pour lui en acheter un.

La joie d'Émilie, en possédant ce beau schall, fut proportionnée aux obstacles qu'elle avait eus à vaincre pour l'obtenir : elle l'essaya à plusieurs reprises, l'étala sur son lit pour le mieux voir, l'alla regarder dix fois dans une heure ; c'était une folie, un délire ! Pour que le plaisir fût complet, il fallait pouvoir vanter son triomphe, et faire connaître qu'elle possédait enfin ce précieux objet de toilette si recherché des femmes : car ces besoins factices que le luxe a introduits, n'ont de valeur à nos yeux qu'autant que nous pouvons en faire parade, et nous donner par-là de l'importance dans le monde : bien différens des objets de pure nécessité, dont nous reconnaissons l'avantage pour nous-mêmes, sans nous mettre en peine* de l'idée que les autres y attachent. Émilie eut la satisfaction de parler de son schall et de le montrer à une jeune personne qui vint lui rendre visite. Cette fausse amie loua le schall avec exagération ; mais, jalouse intérieurement du bonheur dont jouissait mademoiselle Dévrilly, elle la tourna en ridicule* dans la société, elle exagéra en présence de vingt personnes la gêne de la bonne maman et la coquetterie de la petite-fille. Ces deux dames, presque oubliées jusque-là dans leur solitude, furent alors en

butte aux malins discours du public : très-grand inconvénient sans doute, mais suite inévitable de la vanité.

Le lendemain de ce jour si heureux pour Émilie, le frère de madame Dévrilly vint la voir. Il était triste et préoccupé.—Ma sœur, dit-il à cette dame après les premiers complimens, une chose me tourmente ; mais je compte sur vous, parce que votre affection m'est connue. Il y a six mois qu'un ami m'a prêté de l'argent sans intérêt ; le billet que je lui ai fait est à son échéance, et il m'est impossible de l'acquitter ; cependant la délicatesse, l'honneur, la reconnaissance, tout m'en impose l'obligation. Rendez-moi le service, ma chère sœur, de me donner les vingt-cinq louis qui me manquent, je vous les remettrai dans quelques jours. —Mon bon ami, je les avais hier, mais j'ai disposé de cette somme.—Vous avez disposé de cette somme ! répéta le frère de madame Dévrilly, du ton de la surprise et de l'affliction, et c'est sans doute un secret !—Un secret . . . . oui . . . . pour le moment. . . . Madame Dévrilly jeta alors un regard sur Émilie, dont le malaise ne peut se décrire. Mais, mon frère, ajouta cette dame, tant qu'il me restera quelque chose, vous n'aurez pas à me reprocher de vous avoir laissé dans l'embarras. En achevant ces mots, madame Dévrilly prit dans son secrétaire de fort beaux diamans, reste d'une ancienne opulence, et les lui donna pour en disposer comme il le jugerait à propos. L'excellente dame arrêta les officieuses représentations de son frère en proposant une promenade ; elle voulait aussi distraire Émilie, dont elle remarquait l'extrême agitation.

Cependant rien ne put dissiper la jeune Dévrilly; elle était rêveuse et vivement affectée ; le sacrifice de ses bijoux que sa bonne maman venait de faire, et dont elle était la cause, lui pénétrait le cœur; ce beau schall, objet de ses vifs désirs, n'avait plus autant de charmes à ses yeux; elle se reprochait les instances qu'elle avait faites pour l'avoir ; elle aurait voulu alors que sa bonne maman n'eût pas cédé sitôt à ses pressantes sollicitations. Émilie pensait pour la première fois qu'il est juste de laisser aux riches les objets de luxe qui sont l'apanage des grandes fortunes ; que c'est folie de vouloir rivaliser avec eux aux dépens du nécessaire, et de perdre le repos et le bonheur pour de frivoles ajustemens.

Émilie était dans ces dispositions, lorsqu'un matin, pendant que madame Dévrilly dormait, sa nourrice demanda à la voir. La bonne femme avait recours à la générosité de mademoiselle ; elle se trouvait réduite à la plus affreuse misère par un incendie qui venait de consumer sa chaumière avec plusieurs maisons du village ; sa fille, sœur de lait de mademoiselle, avait eu tant de frayeur du feu, qu'elle était malade au lit chez de pauvres gens qui manquaient de pain et ne pouvaient pas lui donner le moindre aliment.

Pendant que sa nourrice parlait, Émilie cherchait les moyens de venir à son secours sans lui laisser voir madame Dévrilly ; elle sentait que les malheurs de cette femme aggraveraient ses torts, et que, dans l'impossibilité de lui rendre service, sa bonne maman la trouverait encore plus coupable. Pour sortir d'embarras, Émilie

donna à sa nourrice deux pièces de cinq francs qui étaient le fond* de sa bourse, et la remit au lendemain pour le surplus.

La nourrice d'Émilie n'était jamais sortie les mains vides de chez madame Dévrilly ; aujourd'hui qu'elle est dans la détresse, la renverra-t-on à son village sans avoir pourvu à sa subsistance ? mais il est aussi difficile de lui donner la somme dont elle a besoin, qu'il est pénible d'avouer le motif de ce cruel refus. Émilie faisait ces réflexions, les deux coudes appuyés sur sa table et la tête cachée dans ses deux mains ; elle souffrait dans sa sensibilité et dans son amour-propre : " Quoi ! dit-elle avec un profond soupir, cette fantaisie, que déjà je me reproche, doit-elle donc me coûter si cher ? et les deux personnes que j'aime le mieux au monde en seront-elles victimes ! . . . ." Il lui vint alors en pensée de prier sa bonne maman de rendre le cachemire à la marchande ; mais cette fausse honte, qui fait faire tant de sottises, l'en empêcha : que dirait madame Dévrilly ? n'aurait-elle pas le droit de l'accuser d'inconstance, de caprice ? Émilie raisonnait mal ; en renonçant alors à son schall, elle eût donné de son cœur et de son esprit une idée très-avantageuse, elle aurait réparé ses torts et se serait épargné des chagrins.

Le lendemain, la nourrice, croyant bien faire, vint plus tard que la veille et entra d'abord dans l'appartement de madame Dévrilly. Cette dame partagea ses peines ; elle la consola, et se défit sa faveur de six couverts* d'argent. Émilie eut encore la mortification

d'être témoin de ce nouveau sacrifice fait à sa frivolité ; elle en gémit sans avoir le courage de s'y opposer.

A peine la nourrice était elle sortie, qu'on remit à madame Dévrilly une lettre cachetée de noir. L'écriture lui en était inconnue. Elle l'ouvrit en tremblant. Lorsqu'elle eut jeté les yeux sur les premières lignes, elle s'écria : Ah ! mon pauvre frère est mort ! puis elle tomba sans connaissance sur le parquet. A la suite d'un long évanouissement, madame Dévrilly eut une attaque de nerfs ; les médecins déclarèrent que ses jours étaient en danger.

C'est alors que la pauvre Emilie regretta les vingt-cinq louis que coûtait son cachemire ! Elle voyait se réaliser la prédiction de sa bonne maman, et frémissait des conséquences qui en pouvaient résulter. Peu* s'en fallut qu'elle ne regardât l'état affreux de madame Dévrilly comme le châtiment de son obstination à avoir un colifichet inutile, dont, selon toute apparence, elle ne se servirait jamais.

Livrée à elle-même, entre madame Dévrilly expirante et une vieille domestique incapable de lui donner des conseils, Émilie passait les jours et les nuits dans les larmes. Il fallut prendre une garde : les dépenses doublèrent, la pauvre Émilie ne savait où donner de la tête* pour se procurer de l'argent. Elle renvoya le cachemire ; mais la marchande ne voulut le reprendre qu'à moitié perte, et on la rapporta. Peu-à-peu l'argenterie disparut, les pendules, les montres, les glaces, les dentelles, tout cela fut vendu, et à peine au quart de sa valeur. Cependant la maladie de madame Dé-

vrilly devait être longue, supposé qu'on eût le bonheur de la rendre à la vie ; Émilie était dévorée d'inquiétudes, le sommeil la fuyait ; elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Enfin, le ciel eut pitié d'elle ; il la trouva suffisamment éprouvée. Une dame de leurs amies, fort riche, revint alors de sa campagne, et vint voir madame Dévrilly. Frappée du changement extraordinaire d'Émilie, cette dame sut habilement gagner sa confiance, et lui arracha son secret. Elle acheta le cachemire, et remit par cet acte de bonté le calme dans l'âme d'Émilie et l'aisance dans la maison. Dirigée par ses conseils, cette jeune personne sentit renaître son courage. Enfin, madame Dévrilly fut rendue à ses vœux ; le fermier apporta de l'argent ; la succession du frère de cette dame, dont la mort lui avait été si funeste, en doublant sa petite fortune, lui donna une existence plus douce et plus heureuse. Madame Dévrilly sut alors combien Émilie avait répandu de larmes d'expiation pour son cachemire. Cette dame voulut le remplacer ; mais sa petite-fille n'y put consentir. Guérie de son amour pour la parure, elle ne songea plus qu'à rendre les derniers jours de sa bonne maman aussi heureux qu'il lui était possible par les soins les plus assidus et les attentions les plus délicates : c'était, disait Émilie, une faible compensation des peines qu'elle avait causées à madame Dévrilly par ses caprices.

LE

COURAGE DANS L'ADVERSITÉ.

ANECDOTE HISTORIQUE.

On cite avec admiration les noms de ces hardis navigateurs qui ont affronté les plus grands périls pour faire de nouvelles découvertes sur la surface du globe. On ne prononce qu'avec un certain respect le nom des Magellan, des Cook, des Bougainville, et de tant d'autres qui, marchant sur leurs traces, ont agrandi nos connaissances en géographie. On s'étonne au récit des dangers dont ces hommes intrépides ont été environnés. Eh bien, il faut le dire : jamais ces dangers n'approchèrent de ceux qu'une femme a eu la force et la gloire de surmonter. L'histoire authentique du voyage de madame Godin, le long du fleuve des Amazones, étonne l'imagination. Je vais la raconter avec simplicité: puisse-t-elle vous apprendre à supporter courageusement par la suite les diverses contrariétés de la vie !

En 1735, on envoya trois savans, Messieurs de la Condamine, Godin et Bouguer, à Quito, ville de l'Amérique méridionale, située dans la province du Pérou, pour exécuter dans cette région du globe, certaines opérations géométriques capables de déterminer avec

quelque certitude la figure de la terre, sur laquelle on avait jusqu'alors toujours été en doute. Je n'expliquerai point ici comment ces savans devaient s'y prendre*; mes jeunes lecteurs l'apprendront, lorsqu'on leur enseignera la partie mathématique de la géographie.

On envoya dans le même temps une seconde compagnie de savans, MM. de Maupertuis, Clairaut, Le Camus, Le Monnier et Outhier, dans la Laponie suédoise pour le même objet.

Ces deux compagnies eurent à surmonter des peines et des incommodités incroyables durant leur travail. Celle où se trouvait* Mr. de la Condamine dut exécuter ses opérations sur la haute chaîne de montagnes du Pérou, nommée les Cordilières, couvertes de neiges et de glaces éternelles. Ils y étaient exposés au froid le plus perçant, et avec cela aux vents les plus terribles, qui arrachaient souvent les tentes où ils devaient passer la nuit, et les emportaient avec tous leurs instrumens de mathématique au fond d'un précipice. Les géomètres du nord marchèrent à travers les neiges et les glaces, et souvent à travers des eaux et des marais, jusqu'au cercle polaire, où le froid était si terrible qu'il leur faisait quelquefois geler le verre à la bouche, ou la mesure à la main, et que leur salive en crachant, se trouvait* souvent changée en glaçons avant de toucher la terre. Voilà quelles peines ces hommes illustres bravèrent, pour satisfaire leur soif de science, et pour enrichir la masse des connaissances humaines de découvertes qu'il était impossible de faire d'une manière plus aisée.

Un de ces savans envoyés au Pérou, Mr. Godin, y

avait emmené sa femme. L'affaire des opérations géométriques dura plusieurs années, et lorsqu'enfin elle fut heureusement terminée en 1742, des affaires domestiques empêchèrent Mr. Godin de reprendre la route de France avec ses compagnons de voyage. Il fut ensuite obligé de prolonger son séjour au Pérou d'une année à l'autre, lorsqu'enfin il partit seul, en 1749, pour se rendre à Cayenne, et faire de là tous les préparatifs nécessaires pour la commodité du voyage de son épouse.

De Cayenne il écrivit au ministre de la marine, et lui demanda des lettres de recommandation pour la cour de Portugal, afin d'en obtenir des passeports, et un bâtiment propre à remonter le fleuve des Amazones, afin d'aller chercher sa femme au Pérou, et de la ramener par la même route à Cayenne.

Mais avant de continuer ma narration, il faut que je prie instamment mes jeunes lecteurs de prendre une carte de l'Amérique méridionale devant eux, pour y voir comment le fleuve des Amazones, l'un des plus grands du monde, traverse ce qu'on nomme le pays des Amazones, et se jette enfin dans l'Océan Atlantique. Alors ils pourront se faire une idée d'un tel voyage, s'ils songent bien que le cours de ce fleuve occupe une étendue d'environ mille lieues, que le pays qu'il parcourt est presque entièrement inculte et sauvage, et qu'il ne s'y trouve* que des peuplades d'Indiens dans le dernier état de barbarie.

Des hasards, dont la narration n'aurait rien d'intéressant, firent qu'il se passa quinze ans entiers avant que le pauvre Mr. Godin vit ses souhaits remplis ; il vécut

tout ce temps-là loin de sa femme, elle au Pérou et lui à Cayenne.

Enfin, il eut la joie de voir arriver une galiote équipée par ordre du roi de Portugal, et envoyée à Cayenne pour le prendre et lui faire faire le voyage qu'il avait tant désiré. Il s'embarqua tout de suite; mais avant d'arriver à l'embouchure du fleuve des Amazones, il fut attaqué d'une maladie si violente et si longue, qu'il se vit obligé de rester à Oyapok, (c'est un fort situé entre Cayenne et l'embouchure du fleuve des Amazones,) et de charger un certain Tristan, qu'il croyait son ami, d'aller prendre à sa place M^{de} Godin. Il donna à cet homme, outre l'argent nécessaire, plusieurs choses en commission pour les vendre.

Voici les arrangemens qu'il prit avec Tristan.

La galiote avait ordre de le conduire jusqu'à Loreto, premier établissement des Espagnols, situé environ à mi-chemin du cours de ce fleuve. De là, Tristan devait se rendre à Laguna, autre établissement des Espagnols, à quelques lieues de Loreto, pour y remettre des lettres de Mr Godin à sa femme, entre les mains d'un ecclésiastique qui y demeurait, et qui se chargerait de les faire rendre à leur adresse. Quant à Tristan, il devait attendre l'arrivée de M^{de} Godin à Laguna.

La galiote partit et arriva heureusement à Loreto; mais le perfide Tristan, au lieu d'aller à Laguna, se contenta de confier son paquet à un Espagnol, qui allait dans une tout autre contrée, pour le remettre lorsqu'il en trouverait l'occasion. Quant à lui, il parcourut, en

attendant, les établissemens Portugais de ces contrées pour y commercer.

De cette manière les lettres de Mr. Godin passèrent de main en main sans arriver jamais au lieu de leur destination. Cependant un bruit sourd se répandit, je ne sais comment, jusqu'au Pérou, qu'il y avait à Loreto un vaisseau Portugais qui y attendait madame Godin, et il parvint enfin jusqu'à elle, mais sans la moindre certitude. Elle apprit par le même bruit, qu'il y avait en chemin des lettres de son mari pour elle ; mais tous les soins qu'elle se donna pour se les procurer furent inutiles.

Enfin, elle prit la résolution d'envoyer un nègre affidé, avec quelques Indiens, le long du fleuve des Amazones, pour se procurer, s'il était possible, des renseignemens certains là-dessus. Cet honnête garçon surmonta courageusement tous les obstacles et toutes les difficultés qui s'opposaient à son voyage. Il arriva à Loreto ; il y vit Tristan, et revint avec la nouvelle que l'existence du vaisseau Portugais, destiné à la ramener, était un fait certain.

Alors madame Godin résolut d'entreprendre de son chef* ce voyage si pénible et si dangereux. Elle habitait alors Riobomba, endroit situé à environ vingt milles au sud de Quito, où elle avait une maison avec des jardins et des champs ; elle tâcha de vendre cela et bien d'autres choses qu'elle ne pouvait emporter, au meilleur prix qu'elle en pût tirer. M. Grandmaison son père, et deux de ses frères, qui avaient vécu jusque-là avec elle au Pérou, étaient prêts à l'accompagner. Le père prit

les devans* pour arranger toute chose sur le chemin de sa fille, jusqu'à un endroit au-delà des montagnes des Cordilières, où elle devait s'embarquer.

Madame Godin reçut, à peu près dans le même temps, la visite d'un particulier* qui se faisait passer pour médecin Français, et qui vint la prier de lui permettre de faire le voyage avec elle: elle lui répondit qu'elle n'était pas la maîtresse du bâtiment qui devait l'emmener, et que par conséquent elle ne pouvait pas lui garantir qu'il y eût une place pour lui. Le particulier s'adressa là-dessus aux deux frères de madame Godin; et ceux-ci qui regardaient comme une chose fort importante d'avoir un compagnon de route, engagèrent* enfin leur sœur à permettre qu'il fît le voyage avec elle.

C'est ainsi qu'elle partit, le 1er Octobre 1769, de Riobomba où elle avait demeuré jusqu'alors, avec les personnes dont nous venons* de parler, son nègre et trois servantes Indiennes; trente Indiens portant son bagage augmentaient son cortége. Oh! si cette infortunée avait su quelles adversités, quels périls, quels malheurs l'attendaient, elle en aurait frémi, et aurait désespéré de pouvoir y survivre et parvenir au terme désiré de son voyage.

Ce train dirigea d'abord sa marche vers Canelos, village Indien au-delà des montagnes, où on se proposait de s'embarquer sur une petite rivière qui se jette dans le fleuve des Amazones. Le chemin qui y conduisait était rude et difficile, au point* d'être impraticable même pour les mulets: il fallut donc le faire à pied.

M. Grandmaison, étant parti un mois auparavant, ne s'était arrêté à Canelos qu'autant qu'il fallait pour faire les préparatifs nécessaires au voyage de sa fille avec son cortége; après quoi il avait continué à prendre les devans*. Mais à peine eut-il quitté Canelos, que la petite vérole, maladie plus formidable aux Américains que ne l'est la peste en Europe, y éclata et emporta dans peu une partie des habitants; ce qui effraya tellement les autres qu'ils abandonnèrent cet endroit, et se dispersèrent au loin dans les bois. Ainsi madame Godin, en y arrivant avec sa suite, fut très-effrayée de n'y trouver que deux Indiens que cette furieuse épidémie avait épargné, et aucun préparatif, ni pour sa réception, ni pour la poursuite de son voyage. Ce fut le premier malheur considérable qu'elle essuya, et qui devait la préparer aux souffrances plus douloureuses qu'elle allait éprouver.

Un second désastre suivit immédiatement celui-ci. Les trente Indiens qui avaient porté jusqu'ici le bagage, et qui avaient reçu leur paiement avant le départ, prirent tout-d'un-coup la fuite, soit par suite* de l'effroi que leur causait la petite vérole, soit de crainte qu'on ne les obligeât de s'embarquer, eux qui n'avaient jamais vu un canot ou un bateau Indien que de loin. La compagnie ainsi abandonnée et déçue dans toutes ses espérances, se sentit accablée de ce coup; le parti* le plus sûr était de laisser là tout son bagage et de s'en retourner d'où elle était venue. Mais le désir qu'avait madame Godin de revoir son époux, dont elle vivait éloignée depuis si long-temps, lui inspira le courage de braver tous les ob-

stacles qui s'opposaient à son chemin, quoiqu'ils fussent presque insurmontables.

Elle tâcha donc d'engager* les deux Indiens dont nous avons parlé, à lui faire un canot, et à la transporter de cette manière, elle et toute la compagnie, jusqu'à Andoas, endroit situé à douze journées du lieu où ils étaient. Ils y consentirent et reçurent leur salaire d'avance. Le canot fut construit, et après s'y être embarqué, on partit sous la conduite des deux sauvages.

Après avoir heureusement voyagé deux journées, on prit terre pour passer la nuit sur le rivage. Là, ces perfides Indiens profitèrent du sommeil de toute cette compagnie fatiguée, et lorsqu'elle s'éveilla elle trouva qu'ils avaient disparu. Nouveau malheur qui rendait leur situation beaucoup plus périlleuse.

Sans connaissance de la rivière ni du pays, et sans guide, ils remontèrent sur leur petit bâtiment et continuèrent leur route. Le premier jour se passa sans accident ; le second, ils aperçurent un canot amarré et un Indien, réchappé de la petite vérole, qu'ils engagèrent* par des présens à s'embarquer avec eux et à conduire le canot. Mais le sort leur envia cette trouvaille ; car le jour suivant, le chapeau du médecin étant tombé dans l'eau, l'Indien, en voulant le rattraper, y tomba lui-même et s'y noya, parce qu'il n'avait pas encore assez de force pour regagner le bord du fleuve à la nage.

Voilà donc le bateau encore une fois sans pilote, et conduit par des gens dont pas un n'avait la moindre idée de cette besogne ; aussi fit-il eau* au bout de

quelque temps. La malheureuse compagnie fut donc obligée d'aller à terre, et de s'y bâtir une cabane.

Ils étaient encore à cinq ou six journées d'Andoas, le lieu le plus proche de leur destination. Le médecin offrit de s'y rendre avec son domestique, et d'envoyer un canot à madame Godin; sa proposition fut acceptée. Madame Godin lui donna son fidèle nègre pour l'accompagner; quant à lui, il eut bien soin de ne rien laisser de ses propres affaires.

Quinze jours se passèrent, et madame Godin, restée seule avec ses deux frères, ne voyait pas arriver de bateau. Ils passèrent encore douze autres jours dans l'attente, et tout aussi inutilement. Leur situation devenait de jour en jour plus critique.

Enfin, après avoir perdu toute espérance de ce côté-là, ils se mirent à couper des arbres, à les attacher aussi bien qu'ils le purent les uns aux autres, et ils firent de cette façon un radeau. Cet ouvrage étant achevé, ils y chargèrent leur bagage, s'y placèrent ensuite eux-mêmes, et s'abandonnèrent ainsi au courant. Mais ce frêle bâtiment demandait également un conducteur un peu expérimenté, et ils n'en avaient point. Aussi, à peine eurent-ils fait quelque chemin, que le radeau donna* contre une branche cachée sous l'eau, ce qui le fit chavirer; de sorte qu'hommes et bagages, tout ce qu'il y avait dessus, alla s'abîmer dans les eaux. Cependant, tout grand qu'était le péril, personne n'y perdit la vie. Madame Godin alla au fond deux fois; mais elle fut heureusement sauvée par ses frères. Mouillés jusqu'aux os, harassés et à demi-morts de frayeur, voilà

l'état dans lequel ils se retrouvèrent sur le rivage ; et représentez-vous un peu leur situation douloureuse et presque désespérée. Tout était perdu, il n'y avait plus moyen de faire un autre radeau, et il ne leur restait plus de vivres. Ajoutez à cela l'idée du lieu où ils se trouvaient dans ces circonstances ; c'était une solitude affreuse, tellement couverte de bois et de broussailles, qu'on ne pouvait s'y frayer une route que la hache et la serpe à la main, et habitée uniquement par des Ocelots, des Jaguars, et par l'espèce de serpent la plus dangereuse, celle qu'on nomme serpent à sonnette ! et avec cela, n'avoir ni outils ni armes ! Qui ne frémirait à cette idée !

Il n'y avait dans ce moment pour ces malheureux que le choix entre deux résolutions également désespérées. Il fallait, ou attendre le terme de leur triste existence, la mort, là où ils se trouvaient, ou bien tenter l'entreprise presque impossible de suivre le cours de la rivière, en se faisant* jour à travers ces broussailles impénétrables, et tâcher ainsi de gagner Andoas. Ils choisirent ce dernier parti* ; mais auparavant, ils retournèrent à leur dernière cabane pour prendre quelques vivres qu'ils y avaient laissés. Après cela ils commencèrent leur marche également pénible et dangereuse.

En suivant le cours du fleuve, ils aperçurent que ses détours prolongeaient trop leur route. Pour éviter cet inconvénient, ils tâchèrent de percer tout droit, sans s'embarrasser du cours de l'eau. Cela fut cause qu'ils se perdirent dans ces bois épais, et toute tentative de

retrouver leur chemin pour revenir sur leurs pas fut infructueuse; leurs habits furent bientôt en lambeaux, leurs corps déchirés par les ronces et les épines; et leur petite provision de vivres ayant été bientôt consumée, il ne leur resta plus pour soutenir leur vie douloureuse, que des fruits sauvages, des graines et des racines.

Enfin, ils succombèrent sous leurs maux. Fatigués par les efforts d'une telle marche, déchirés et ensanglantés dans toutes les parties de leur corps, et épuisés de faim, de frayeur et d'angoisses, ils perdirent tout ce qui leur restait de force et ne purent aller plus loin. Ils s'assirent et se trouvèrent hors* d'état de se relever. Au bout de trois jours, les deux frères moururent l'un après l'autre à la place même où ils s'étaient assis. Madame Godin resta mourante pendant deux fois vingt-quatre heures auprès des cadavres de ses frères. Elle se sentait étourdie, défaillante et sans vigueur, mais en même temps tourmentée d'une soif insupportable. Enfin la Providence, qui voulait la sauver, lui donna la force de se relever et de chercher le salut qui l'attendait, sans que néanmoins elle sût où le trouver. Autour d'elle gisaient sur la terre les cadavres de ses frères. Dans tout autre temps cet aspect lui aurait brisé le cœur; elle-même était presque toute nue; deux mantelets et une robe déchirée par les ronces formaient tout ce qui lui restait de vêtemens. Elle coupa donc les souliers des pieds de ses frères morts, en attacha les semelles à ses propres pieds, et cela fait, elle s'enfonça dans l'épaisseur du bois, pour chercher de l'eau et des vivres, afin de satisfaire la soif ardente et la faim qui la

tourmentaient. La frayeur de se voir ainsi toute seule et abandonnée de tout le monde, dans un désert si terrible, et la crainte d'une mort effroyable, toujours présente à ses yeux, firent une impression si forte sur elle, que ses cheveux en devinrent tout blancs.

Ce ne fut que le second jour, après qu'elle se fut mise à errer, qu'elle trouva de l'eau, et bientôt après quelques fruits sauvages et des œufs d'oiseaux. Mais son gosier s'était déjà tellement resserré par le long jeûne qu'elle avait supporté, qu'à peine put-elle avaler les œufs. Cependant cela suffit pour soutenir son existence.

Telle fut la manière dont elle erra pendant huit jours. Si on lisait des aventures pareilles dans un roman, chacun accuserait l'auteur d'exagérer et de conter des choses hors de toute vraisemblance. Ici, c'est l'histoire qui parle, et quelque incroyable que paraisse son rapport, il est parfaitement conforme à la plus exacte vérité, et aux circonstances que l'on a apprises dans la suite de la bouche même de madame Godin.

Au huitième jour de cette course errante et désespérée, cette infortunée parvint sur les bords de la Bobonose, rivière qui se jette dans le fleuve des Amazones. Au point du jour, elle entendit, à quelque distance, un bruit dont elle fut effrayée. Elle allait fuir; mais réfléchissant qu'il ne pouvait lui arriver rien de pire que l'état où elle se trouvait, elle reprit courage, et se dirigea vers l'endroit d'où partait ce bruit. Ce fut là qu'elle trouva deux Indiens justement occupés à mettre leur canot à flot.

Madame Godin s'approcha d'eux et en fut amicalement reçue ; elle leur témoigna le désir d'être transportée à Andoas, et ces honnêtes sauvages consentirent à l'y conduire dans leur canot ; la chose s'exécuta, et alors elle apprit dans cet endroit que la plus vile et la plus infâme trahison était l'unique cause de tous les tourmens qu'elle avait soufferts. Le misérable médecin n'avait pas songé à accomplir la promesse qu'il lui avait faite de lui envoyer un canot, et il était parti de suite pour Omaguas, mission espagnole, sans se soucier ni des engagemens qu'il avait pris, ni du salut de ses infortunés compagnons.

Le fidèle nègre avait eu cependant plus de conscience que lui ; il ne cessa de se donner toutes les peines possibles jusqu'à ce qu'il eût engagé* une couple d'Indiens à remonter le fleuve avec lui, pour aller prendre sa maîtresse avec toute sa compagnie ; mais malheureusement il ne put parvenir à la cabane où il les avait quittés, qu'après que ceux-ci eurent exécuté la malheureuse résolution d'abandonner cette même cabane, et de se frayer un chemin à travers ce pays sauvage ; il eut la douleur à son arrivée de ne pas les y trouver.

Cependant cet honnête garçon ne crut pas encore avoir satisfait par-là à son devoir ; en conséquence, lui et ses compagnons Indiens suivirent leurs traces jusqu'à l'endroit où les cadavres de ceux qui avaient péri se trouvaient* dans un tel état de pourriture, qu'il ne put plus les reconnaître les uns des autres ; ce triste spectacle le convainquit que toute la compagnie était morte. Il retourna donc à la cabane pour prendre quelques-uns

des effets de mad. Godin; et il ne se contenta pas de se rendre avec ces choses à Andoas, mais il donna encore une nouvelle preuve de son honnêteté, en poussant de là jusqu'à Omaguas, pour remettre ces effets, qui consistaient entr'autres en quelques bijous de prix, entre les mains du perfide médecin, afin de les faire rendre par lui au père de sa chère et infortunée maîtresse.

Mais que fit cet homme vil, lorsqu'il apprit de ce nègre la mort déplorable de ceux qu'il avait si méchamment livrés à la destruction? Rentra-t-il* en lui-même? fut-il pénétré de l'énormité et de l'horreur de son crime? Rien moins que cela! En* vrai méchant endurci, il joignit la bassesse au crime; il reçut les effets, et pour s'en assurer la possession, il renvoya l'honnête négre à Quito. Joachim (tel était le nom de ce noir) s'était malheureusement remis en route*, lorsque mad. Godin arriva à Andoas, il était donc à jamais perdu pour elle, et la douleur de la perte d'un ami si sûr, prouva que la grandeur des misères qu'elle avait supportées ne l'avait pas encore rendue entièrement insensible à de nouveaux malheurs.

Arrivée à Andoas, mad. Godin se trouva embarrassée. Elle ne savait pas comment récompenser ces bons Indiens qui lui avaient sauvé la vie; elle se souvint néanmoins qu'elle avait au cou, selon la mode du pays, une double chaîne d'or du poids d'environ quatre onces; cela formait alors tout son avoir, mais elle ne balança pas un moment à l'ôter, et à en donner une à chacun de ses bienfaiteurs. Ce présent les remplit d'une joie inexprimable.

Après avoir passé un jour à Andoas, mad. Godin demanda un canot pour aller à Laguna, mission espagnole, dont nous avons déjà fait mention. Une bonne Indienne lui fit, avant son départ, une robe d'étoffe de coton, quoique madame Godin fût hors* d'état, dans ce moment, de l'en récompenser. Mais cette robe devint ensuite pour elle une chose sacrée, dont elle n'aurait jamais consenti à se défaire* à quel prix que ce fût. Elle la garda avec beaucoup de soin, ainsi que les semelles des souliers de ses frères, dont elle s'était fait des pantoufles, quoiqu'elle ne pût jamais regarder ces objets dans la suite, sans se sentir pénétrée d'nu sentiment douloureux.

A Laguna, elle eut le bonheur de rencontrer un missionnaire qui la reçut avec compassion et humanité, et fit tout ce qu'il put pour rétablir sa santé, affaiblie par tant de souffrances; il écrivit en sa faveur, dans le dessein de lui faire obtenir quelques secours qui pussent lui servir pour continuer son voyage. Ce fut aussi par cette voie que le médecin apprit qu'elle était encore en vie. Dès-lors elle était redevenue un être important pour lui, parce qu'il espérait par son moyen obtenir une place sur le vaisseau Portugais; en conséquence, il ne manqua pas de l'aller voir à Laguna.

Mad. Godin ne put s'empêcher de l'accabler du reproche bien mérité d'avoir été la cause unique de ses souffrances, et de la mort de ses frères; elle voulut ensuite savoir pourquoi il avait renvoyé l'honnête Joachim, son fidèle domestique. Sa lâche excuse fut qu'il avait craint que ce nègre ne le tuât. Lorsqu' enfin

mad. Godin lui demanda comment il avait pu concevoir un soupçon si atroce contre un homme dont il connaissait l'honnêteté éprouvée et l'invariable fidélité, il ne sut que répondre.

Après que mad. Godin se fut un peu rétablie, le bon missionnaire lui représenta la longueur terrible, les peines et les dangers du voyage qui lui restait à faire, et voulut l'engager* à changer de dessein et à retourner plutôt à Riobomba, son ancien séjour, que de s'exposer à une nouvelle suite de dangers et de désastres. Dans ce cas-là, il lui promit de l'y faire transporter en toute sûreté. Mais cette femme héroïque rejeta sa proposition avec une fermeté inébranlable: "Dieu, dit-elle, qui m'a conservé jusqu'ici par une espèce de miracle, daignera encore m'accorder sa protection. Je n'ai plus d'autre désir au monde que celui d'être réunie à mon mari, et il n'y a point de danger assez terrible à mes yeux pour me faire renoncer à cet unique vœu de mon cœur."

Alors le missionnaire fit équiper un bâtiment pour transporter mad. Godin jusqu'au vaisseau Portugais. Le gouverneur d'Omaguas lui envoya un canot avec des rafraîchissemens ; et lorsque le commandant de la galiote Portugaise fut arrivé, il fit remonter le fleuve à un petit bâtiment, ayant des vivres et deux soldats à bord, et se rendit lui-même à Loreto avec son navire, où il resta jusqu'à ce qu'enfin cette dame y arrivât aussi.

Elle souffrait encore extrêmement des suites des blessures qu'elle s'était faites pendant qu'elle avait erré dans les bois, sur-tout un des pouces de ses mains se

trouvait* en très-mauvais état, il y avait une épine qu'on n'avait pas encore pu tirer; les os même en étaient attaqués, et il fallut qu'elle supportât encore la douleur d'une opération, pour en tirer les parties cariées. Au reste, grâce aux attentions du commandant Portugais, elle jouissait à bord de toutes les commodités possibles, et parvint à l'embouchure du fleuve des Amazones sans autres malheurs.

Mr. Godin qui se trouvait* toujours à Oyapock, l'endroit où sa maladie l'avait obligé de s'arrêter, reçut à peine la nouvelle de l'arrivé de son épouse, qu'il s'embarqua pour croiser le long des côtes jusqu'à ce qu'enfin il rencontra la galiote. On peut juger quels furent leurs transports de joie en se revoyant après une séparation de tant d'années, et après tant d'adversités. Leur entrevue fut comme une résurrection; parce que, des deux côtés, ils avaient plus d'une fois renoncé à l'espoir de se revoir jamais dans cette vie.

Cet époux fortuné ramena celle qu'il aimait si tendrement d'abord à Oyapock, et de là à Cayenne, d'où ils s'embarquèrent pour la France avec le vieux Mr. Grandmaison. Cependant, quelque sujet qu'eût alors madame Godin d'ouvrir son cœur à la joie, elle n'en garda pas moins un fond continuel de tristesse: jamais on ne put parvenir à l'égayer, malgré toutes les peines que l'on se donna* pour cela. Tant de grandes infortunes qu'elle avait essuyées avaient fait une impression profonde et ineffaçable sur son esprit; elle n'aimait pas du tout à parler de ce qu'elle avait souffert, et son mari même eut beaucoup de peine à tirer d'elle les détails de

son histoire. Il crut même s'apercevoir que tandis qu'elle les lui contait, elle lui taisait quelques circonstances, soit pour ménager sa sensibilité, soit qu'elle voulût en perdre elle-même le souvenir. D'un autre côté, son ame s'était tellement formée à la pitié et à l'indulgence, par ce qu'elle avait souffert, qu'elle étendait ses ménagemens sur les hommes pervers et iniques qui lui avaient causé les plus grands meux. Jamais elle ne voulut permettre que son mari poursuivît en justice le premier auteur de ses souffrances, le perfide Tristan, qui lui avait volé des effets pour la valeur de plusieurs milliers de francs. Tant il est vrai que l'adversité et les souffrances rendent communément le cœur de l'homme doux plus tendre et plus compatissant !

L'INDOLENCE.

Lorsqu'une partie des îles de l'Amérique florissait sous le gouvernement de la France, Mr. de Lapalice, riche habitant de Saint-Domingue, avait dans cette colonie de belles plantations et beaucoup de nègres pour les faire valoir. Sa maison, où régnaient le luxe et la magnificence, rivalisait avec celle du gouverneur. Sa femme, et sa fille *Maria*, toujours mises richement, passaient leur vie dans les fêtes et dans les plaisirs ; lorsque ces dames restaient chez elles à recevoir des visites, deux hamacs, suspendus dans une partie du salon, les balançaient mollement, tandis que de jeunes noirs agitaient l'air autour d'elles avec de grands éventails. Si Maria était, à son piano, on l'éventait encore. Elle ne marchait pas sans avoir un esclave pour porter son parasol et son ridicule ; enfin, cette famille fortunée était du petit nombre des heureux du siècle.

Née dans l'opulence, élevée dans le faste et la mollesse, Maria avait pris tous les travers des gens riches : haute, impérieuse, elle traitait ses esclaves avec un mépris révoltant ; les expressions dont elle se servait avec eux étaient dures et choquantes : capricieuse, exigeante, elle eût lassé la patience d'un saint ; noncha-

lante à l'excès, elle souffrait qu'une négresse l'habillât, sans même se donner la peine de remuer les bras; elle aurait cru déroger à la dignité de créole, si elle se fût aidée le moins du monde, ou si elle eût pris quelque chose qui fût à sa portée.

Ces défauts, qui tenaient aux mœurs du pays où vivait Maria, n'empêchaient pas son père et sa mère de l'aimer tendrement. A certains égards elle méritait leur affection: on remarquait en elle, outre un extérieur séduisant, mille qualités aimables: elle avait de l'esprit et des talens distingués. Bonne musicienne, Maria chantait à ravir en s'accompagnant sur la harpe ou sur le piano; elle peignait des fleurs avec tant de perfection, qu'on croyait aller les cueillir; elle excellait dans tous les ouvrages de fantaisie qui demandaient de l'adresse ou de l'intelligence. Cette jeune personne aurait fait sans doute les délices du beau monde, où son sort semblait la fixer; mais les événemens, en changeant sa fortune, mirent au grand jour les défauts de son éducation, et lui préparèrent bien des chagrins.

La première peine que Maria éprouva fut la mort de sa mère. Elle la regretta vivement. Cette dame, dont la douceur était extrême, et qui idolâtrait sa fille, la croyait parfaite. Maria avait abusé de son excessive bonté; mais elle paya chèrement dans la suite la liberté illimitée dont elle avait joui dans son enfance.

Quelque temps après la mort de sa femme, Mr. de Lapalice se vit forcé de quitter la colonie: des négres insurgés brûlèrent ses plantations et menacèrent sa vie. Il s'embarqua avec sa fille et ses trésors. Une tempête

étant survenue, il devint nécessaire, afin d'eviter un naufrage, de jeter à la mer une partie de la cargaison, et il fallut conséquemment que Mr. de Lapalice abandonnât ses richesses. N'ayant plus rien en arrivant en France, il congédia ceux de ses serviteurs qui l'avaient suivi, et vint à Paris avec Maria solliciter une place qui pût l'aider à subsister. Avec beaucoup de peine il obtint celle d'inspecteur des forêts, qui établit son domicile à douze lieues de la capitale.

Mr. de Lapalice accepta cet emploi afin d'avoir le temps de se reconnaître, et aussi pour n'être à charge à personne. La vente de quelques bijoux de prix* servit à l'établir dans sa nouvelle demeure. Content de pleurer ses malheurs à l'écart, et de n'avoir point à rougir de sa pauvreté au milieu des habitans d'une grande ville, qui n'estiment les gens que d'après la figure* qu'ils y font, Mr. de Lapalice se confina dans sa retraite, et se livra tout entier aux devoirs de sa place, mais sans perdre de vue les intérêts de sa fortune: plusieurs maisons de commerce lui devaient des sommes considérables, qui pouvaient encore le faire vivre honorablement.

L'honnête colon se forma un plan de conduite extrêmement sage. D'abord il cacha à sa fille ses espérances éloignées, dans la crainte de les voir déçues, et parce qu'il désirait que Maria se mît au niveau de son état: il voulait qu'elle abandonnât le ton, les airs, la mise et les goûts d'une fille très-riche, et qu'elle acquît les vertus courageuses que sa situation exigeait. Ensuite Mr. de Lapalice arrêta pour tout domestique une

bonne et simple paysanne, se flattant que Maria, qui avait alors quatorze ans, se mettrait à la tête de la maison et veillerait à ses intérêts: mais les choses allèrent tout autrement.

La place de Mr. de Lapalice demandait qu'il s'absentât des journées entières. En partant, il recommandait à sa fille, premièrement de ne pas s'éloigner; en second lieu, d'avoir l'œil sur la servante, et de s'occuper des détails du ménage ou des travaux de son sexe, leur position ne lui permettant pas de donner tout son temps aux arts agréables qu'elle avait cultivés dans la colonie.

Maria malheureusement contracté de bonne heure l'habitude de ne rien faire qu'à sa tête*. Bien loin d'avoir égard aux volontés, de son père, aussitôt qu'elle se voyait seule, elle quittait la maison, s'enfonçait dans le bois, et là, elle s'asseyait à l'ombre avec un livre. A l'heure des repas, la servante Fanny l'allait chercher. Souvent elle la trouvait endormie; et, malgré les représentations de cette fille, qui lui faisait voir les dangers qu'elle courait ainsi seule, Maria ne changeait pas de conduite.

Mr. de Lapalice s'aperçut de la négligence de sa fille: le défaut d'ordre et de propreté frappait la vue; tout dépérissait dans la maison; Maria ne faisait pas un point ni pour son père ni pour elle; le délaissement le plus coupable succédait dans sa toilette à la recherche* la plus élégante; si M. de Lapalice voulait quelque chose pour lui-même, il se voyait forcé de faire venir une ouvrière de la ville, ce qui augmentait ses dépenses

et lui causait du chagrin. Il essaya inutilement le pouvoir de la raison sur la nonchalante et paresseuse Maria ; pour toute réponse elle lui disait : " Mon papa, je n'y suis pas accoutumée, cela m'est impossible !"

Mr. de Lapalice réfléchit au tort que de tels défauts faisaient à Maria pour le présent et pour l'avenir, et il pensa sérieusement à l'en corriger. Il avait occasion de voir quelquefois dans la forêt une riche fermière des environs, femme de bon sens, très-estimable et d'un caractère très-ferme. Il lui conta le sujet de ses peines, et la pria de l'aider à détruire la fainéantise et l'orgueil de sa fille, et de la prendre dans sa maison pendant quelques mois. La fermière, que nous nommerons madame Richard, y consentit. Elle lui fit cependant remarquer qu'à l'âge de Maria, avec l'esprit dont elle était douée, et les habitudes qu'elle avait prises dès l'enfance, il fallait des moyens extraordinaires pour la réduire. La fermière ajouta que, puisque Mr. de Lapalice la jugeait digne de sa confiance, il devait la laisser entièrement maitresse d'en agir avec Maria comme elle l'entendrait*. Mr. de Lapalice lui ayant remis ses droits de père, madame Richard prépara tout pour le rôle qu'elle allait jouer.

Huit jours après cet entretien, Maria, couchée nonchalamment sur le gazon, dormait profondément, ayant un livre à ses côtés ; tout-à-coup elle s'éveille en sursaut : un homme lui bandait les yeux ! . . . Hors* d'elle-même, Maria jeta des cris perçans ; mais l'écho seul seul lui répondit. Elle essaya de se tirer des mains de son ravisseur ; celui-ci se moqua de ses faibles efforts.

D'un ton rustique il ordonna à un autre homme de faire avancer sa voiture. C'était une charrette bien garnie de paille. Il prit Maria dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant au berceau, et la plaça dans la voiture.

Lorsque la charrette commença à rouler, Maria se crut perdue; elle poussa des cris épouvantables. Elle appelait son père à son secours, sa bonne Fanny, les gardes forestiers, enfin tous ceux qu'elle connaissait et qui lui revenaient à l'esprit; les paysans n'en faisaient que rire. Lasse de crier, Maria se livrant à toute l'aigreur de son humeur naturellement violente et hautaine, les accabla d'injures: elle leur prodigua les noms les plus odieux, elle leur donna en quelques minutes un échantillon de son orgueil et de son dédain pour le commun des hommes; elle les traita enfin comme elle aurait traité ses nègres, et leur ordonna impérieusement, avec l'énergie de la colère et du désespoir, de la ramener chez elle. Les injures de cette jeune fille n'émurent seulement pas les deux paysans qui la conduisaient: ils parlaient bas entre eux et faisaient à peine attention à ses emportemens.

Après deux heures de marche, qui parurent deux siècles à Maria, la voiture entra dans la cour d'une ferme. Maria ne croyait plus qu'on en voulût* à ses jours, et elle avait cessé de pleurer. L'homme qui lui avait bandé les yeux la descendit de la voiture et lui ôta son bandeau. Dans son étonnement, elle jeta un regard curieux sur ceux qui l'entouraient, cherchant à deviner le but de ce bizarre voyage. Mais toute sa

finesse échoua contre l'imperturbable sang-froid de madame Richard.—Que nous amènes-tu donc là, Jacques ? demanda la fermière à son mari ; qu'est-ce que c'est que cette petite fille ?—Ma foi femme, c'est pour ta mère. J'ai rencontré cette jeune fille abandonnée dans le bois, et j'ai pensé qu'elle conviendrait bien pour rester auprès de la mère Mathurine pendant que tu vaqueras aux affaires de la maison. Nous n'aurons pas besoin de lui donner des gages, et sa nourriture ne sera pas chère.—Mais elle n'est pas forte !—Bat ! elle se fera* à la peine.

Ce début fit ouvrir de grands yeux* à Maria. Elle pensa qu'on se méprenait étrangement, et elle crut devoir désabuser la fermière et son mari.—Vous vous trompez, monsieur, lui dit-elle ; je ne suis point abandonnée. Mr. de Lapalice, mon père, est inspecteur des forêts, et j'étais près de sa maison. Mon père va me chercher ; il saura bien me découvrir, et punira mes ravisseurs. Je ne suis point faite pour servir ; au contraire, j'ai toujours eu du monde à mes ordres . . . . La fermière s'amusait de la surprise et du dépit de Maria ; elle se plaisait à humilier son orgueil. Prenant la place de son mari, elle répondit à Maria : " Que votre père soit inspecteur des forêts ou non, cela m'inquiète fort peu. S'il vous redemande, nous savons que lui répondre. Vous n'êtes point faite, dites-vous, pour être servante ; la nécessité vous y forcera : on se fait à tout quand il faut manger. Vous avez toujours eu du monde à vos ordres : tant pis, votre condition vous en paraîtra plus dure. J'ai peine* à croire cependant que

vous soyez une demoiselle riche, puisqu'on vous laissait seule dans un bois, exposée aux insultes du premier vagabond; car il pouvait vous arriver pis que de tomber entre nos mains .... Ne disputons pas davantage: vous voilà ici, vous y resterez.—Je m'en irai.—On y mettra ordre.*—De quel droit, madame, me retenez-vous malgré moi ?—Du droit* du plus fort .... —Mon pauvre père ! s'écria Maria pénétrée de douleur et en joignant les mains, quelle va être votre inquiétude ! .... Quant à cela, petite, dit la fermière, je trouve fort bon que vous tranquillisiez Mr. Lapolice: vous lui écrirez, et nous lui enverrons votre lettre.—Madame, mon père se nomme Mr. de Lapalice, et non *Lapolice.*—Qu'est-ce que cela fait*, puisque nous nous entendons ? je n'y regarde* pas de si près, moi." Maria soupira.—"Mais, madame, mon père saura donc où je suis ?—Non pas ! que je sache: je n'ai garde*!" Des pleurs inondèrent le visage de la jeune personne; elle baissa la tête sur sa poitrine et se sentit tout-à-fait découragée.

Ce petit dialogue s'était tenu dans la cour de la ferme. Madame Richard fit entrer Maria dans sa chambre, et la présenta à sa mère, femme de quatre-vingts ans, paralytique et presque en enfance: "Ma mère, lui dit-elle, voici une jeune fille qui aura soin de vous." Puis se tournant du côté de la créole: "Comment vous nommez-vous, petite ?—Madame, on m'appelle *Maria.*—Marie, écoutez bien ce que je vais vous dire.—Madame, c'est *Maria* que je me nomme.—Moi, je veux dire *Marie;* c'est le vrai nom, et plus commode que l'autre, qui ne finit* pas. Marie, donc, écoutez-

moi: votre emploi sera de soigner ma mère, de la tenir proprement, de la distraire. Vous ne la quitterez point; son état exige une grande surveillance. L'humanité, la charité vous en font un devoir; car je suppose que vous avez des principes de religion. J'aime et je respecte ma mère; je vous saurai gré de votre complaisance et de vos attentions pour elle, et je vous traiterai bien ou mal, selon que vous en agirez avec elle. Cette occupation n'excédera pas vos forces; elle n'a rien de déshonorant: ainsi prenez votre parti en fille raisonnable, et persuadez-vous bien que la plus légère faute de négligence sera sévèrement punie. En achevant ces mots, madame Richard laissa Maria à ses réflexions, et alla où ses affaires l'appelaient.

Lorsque la fermière fut sortie, la mère Mathurine, qui était brusque et exigeante, murmura entre ses dents: Le beau cadeau que ma fille me fait là! j'aimais bien mieux l'autre servante; elle était forte et me portait comme une plume: pour celle-ci, elle ne saurait m'aider à changer de place. . . . "Marie, dit-elle plus haut, relevez mon oreiller." L'instant d'après: "Marie, donnez-moi à boire." Maria, peu habituée à ce service, répandit un peu d'eau sur la mère Mathurine; celle-ci, après avoir bu, lui jeta au nez* le fond* du verre, en l'appelant gauche, maladroite! Des noms si nouveaux pour l'oreille délicate de Maria lui firent répandre des larmes, mais elle ne témoigna point d'humeur.

Faisant de nécessité vertu, Maria avait obéi assez promptement à différens ordres de la mère Mathurine. Elle venait de retourner s'asseoir, quand la fermière

entra, tenant un paquet de hardes dans ses mains: "Marie, dit-elle, quittez ces chiffons de soie qui dans deux jours feraient mal au cœur*, et mettez cette jupe: elle est solide et chaude; l'été se passe, elle vous garantira des rhumes." A ce nouveau compliment, Maria resta immobile. Son orgueil, cruellement humilié, arrêtait ses larmes. C'est-à-dire, dit-elle en elle-même, que ces gens veulent me métamorphoser en véritable servante! .... il n'en sera rien, je périrai plutôt! .... Madame Richard s'attendait à sa résistance. "Marie, lui dit-elle, songez que vous êtes ici en mon pouvoir. L'opiniâtreté rendra votre condition très-malheureuse! au lieu que votre soumission peut l'adoucir. .... Que ce peu de mots vous suffisent." En parlant ainsi, madame Richard s'approcha de Marie pour la déshabiller; elle lui ôta son schall, sa robe de taffetas, le riche peigne qui retenait ses cheveux, et elle la revêtit d'un gros jupon de laine brune, d'une camisole de siamoise, d'un fichu de mousseline et d'un bonnet rond. Dans cet état Maria n'osait pas se regarder. ... Dégagée des mains de la fermière, elle courut se mettre dans un coin pour pleurer tout à son aise. Madame Richard n'était pas tendre; elle riait sous cape* du chagrin de la jeune créole: il lui semblait assez indifférent, pour être cachée au fond d'une ferme, d'être vêtue d'une manière ou d'une autre. Elle lui dit avant de la quitter: Marie, a simplicité convient à votre situation, mais il faut y joindre la propreté. Deux fois par semaine vous devez mettre un bonnet blanc et un fichu, ainsi que ma mère; ce sera donc quatre bonnets et quatre fichus que vous

aurez à blanchir tous les huit jours : j'espère que vous n'y manquerez pas.

Lorsque madame Richard fut sortie de la chambre, Maria mit sa tête dans ses mains, et s'abandonna à la plus vive douleur. Après avoir répandu un torrent de larmes, elle se demanda par quel malheur inoui ces gens, qui la traitaient avec tant d'inhumanité, étaient devenus les maîtres de son sort. Quelle différence, pensait-elle, de son père à cette femme impérieuse ! . . . . Mr. de Lapalice la priait tendrement, et la fermière commandait d'un ton qui la faisait frémir ! Fanny même lui paraissait aimable auprès* de madame Richard. . . . Mais de semblables souvenirs ne servaient qu'à aggraver ses peines. . . .

Maria fut distraite de ses tristes rêveries par la mère Mathurine. La bonne femme désira changer de place pour se rafraîchir un peu. Elle s'appuya si fort sur la pauvre petite, que celle-ci se trouva fort heureuse que le mur, en la soutenant, l'empêchât de tomber. Cette circonstance fit encore dire à la vieille qu'elle était bien à plaindre d'avoir, pour la servir, une fille qui n'était bonne à rien.

Cette journée, si longue pour Maria, finit enfin. On lui offrit à souper, mais ses larmes furent toute sa réponse. Eh bien ! Marie, dit la fermière, allez donc vous coucher ; mais levez-vous demain avec le jour, et ayez soin de faire votre chambre*. J'irai la voir. Que tout soit propre et bien rangé. Madame Richard conduisit la désolée créole dans une petite pièce fort propre, où se trouvaient un bon lit et des meubles simples, mais de

fort bon goût. Elle lui souhaita la bonne nuit et la quitta.

Maria voulait profiter de sa solitude pour réfléchir et songer au parti* qu'elle avait à prendre ; mais elle n'en eut pas le temps ; le sommeil s'empara aussitôt de ses sens, et elle dormit jusqu'au lendemain sans se réveiller.

Il était huit heures lorsqu'elle descendit. La fermière lui demanda d'un air froid si elle avait oublié qu'à la pointe du jour elle devait être debout, afin de remplir ses devoirs auprès de la mère Mathurine ? Maria répondit timidement qu'elle n'en avait pas été la maîtresse, étant restée endormie jusqu'à l'heure où elle se levait tous les jours. Tant pis pour vous, reprit la fermière ; car vous auriez eu du lait pour votre déjeuner ; mais comme on le vend sitôt qu'il est trait, vous n'en aurez point. En même temps, madame Richard lui donna un morceau de pain bis, que Maria mangea en soupirant ; elle le trouvait bien dur et bien sec.

Lorsqu'elle eut déjeuné, la fermière lui demanda si elle savait lire. Maria répondit simplement : Oui, Madame. La fermière connaissait ses talens, elle lui sut gré de sa modestie. Hé bien, dit madame Richard, vous lirez à ma mère l'Épître et l'Évangile du jour, avec un chapitre de l'Écriture Sainte ; ensuite vous vous mettrez à l'ouvrage : mais que savez-vous faire ? —Madame, je couds assez bien.—Si cela est ainsi, vous ferez des vestes rondes d'été pour Richard. C'était une grosse toile jaune qui écorchait les doigts. Maria eut assez de bon sens pour ne témoigner aucune répugnance pour cette sorte d'occupation : mais, se livrant à sa

paresse ordinaire, elle ne fit presque rien de toute la matinée. A une heure, madame Richard vint voir son ouvrage; elle se plaignit d'en trouver si peu. Après avoir demandé compte à Maria de trois heures de travail, elle ajouta: "Je vois à présent ce que vous savez, et ce que vous êtes en état de faire: j'agirai en conséquence*." Le lendemain Maria eut sa tâche. "Vous dînerez, lui dit la fermière, quand elle sera faite." La paresseuse petite fille dîna ce jour-là à six heures du soir.

Pour vaincre ce malheureux défaut de fainéantise chez la jeune créole, il fallait de la persévérance et de la fermeté; mais la fermière, qui avait donné sa parole à Mr. de Lapalice de corriger sa fille, mettait tout en œuvre pour y réussir: son air, son ton, ses procédés, tout était en harmonie, tout contribuait à la faire craindre de la jeune personne, et à lui prouver que, pour elle, le parti* le plus court était de se soumettre.

Madame Richard ferma les yeux* sur le malaise que Maria éprouvait lorsqu'elle avait travaillé un quart-d'heure de suite, elle ne parut s'apercevoir ni de ses mines, ni de ses souffrances. La fermière savait très-bien que l'assiduité coûtait beaucoup à l'indolente créole; mais il s'agissait* de vaincre un défaut essentiel, un défaut contracté dès l'enfance, et la victoire devait coûter cher à Maria! Cependant, le troisième jour, madame Richard vit en elle un changement imperceptible; cela lui suffit, elle répondit du succès.

Bien persuadée que la fermière n'aurait aucun égard à ses peines, Maria fit quelque effort pour surmonter sa

paresse: malgré un mal de tête affreux, une lassitude épouvantable, elle parvint au bout de quatre jours, à dîner à cinq heures. Elle était naturellement adroite et habile; sitôt qu'elle voulut s'appliquer elle avança son ouvrage. Peu-à-peu elle prit l'habitude du travail; enfin, au bout de quinze jours elle eut fini sa tâche à midi, et elle dina avec la fermière.

Madame Richard, déposant alors son air sévère, lui fit sentir les avantages d'une vie active et vigilante; elle l'amena même à reconnaitre ses torts: Maria promit sincèrement de s'occuper sans relâche à détruire des défauts qui nuisaient à son bonheur. Charmée de lui voir de telles dispositions, la fermière, pour l'encourager, lui montra l'appât des récompenses: "Devenez chaque jour plus habile, lui dit-elle, travaillez pour votre compte*, je m'y prêterai* avec plaisir; avec ce petit bénéfice vous pourrez acheter les choses qui vous seront agréables. Par exemple, votre habillement vous déplaît: gagnez-en un autre qui soit plus de votre goût, sans sortir de la simplicité du village."

Cette proposition plut à Maria: plus vaine encore que paresseuse, elle se mit de bon cœur à l'ouvrage, et finit par quadrupler sa tâche. C'est ainsi que l'adroite fermière sut combattre un défaut par un autre, avec l'espoir de les détruire un jour tous les deux. Le désir de hâter son ouvrage contribua encore à faire lever Maria de grand matin. Elle eut du lait chaud; et dès ce moment son déjeuner lui plut beaucoup.

Un peu familiarisée avec sa position, la jeune créole commença à jaser. Un jour que madame Richard, fort

satisfaite de sa vigilance, était venue travailler dans la salle auprès de sa mère, la conversation suivante eut lieu :—“ Madame, n'aurai-je point la consolation de savoir si mon père se porte bien ?—Oui, Marie, votre désir est juste, dans huit jours vous aurez des nouvelles de Mr. Lapolice.” Maria, contrariée, se mordit les lèvres ; mais elle ne releva* pas ce nom qui lui déplaisait.—“ Madame, vous permettrez que j'écrive à mon père ?—Tant que cela vous fera plaisir.—Mais, vous le voyez donc ?—Je sais où est sa demeure.—Pourquoi me retenez-vous, car je ne vous suis pas aussi utile que vous avez voulu d'abord me le faire croire ?—C'est mon secret.—Je suis bien surprise que mon père ne m'ait point cherchée !—Vous n'avez aucune preuve de cela.—Mon père m'aimait pourtant !—Il vous aime, sans doute, comme un père doit aimer sa fille.—Que voulez-vous dire*, Madame ?—C'est encore mon secret. J'ajouterai seulement que si vous l'aimez, vous, comme une fille doit aimer son père, vous le reverrez bientôt.—Si je l'aime ! Je donnerais tout au monde pour avoir le bonheur de vivre avec lui !—Pour faire vos volontés. . . .”

Madame Richard, craignant sa franchise, jugea à propos de finir la conversation. Prétextant quelques ordres à donner, elle quitta précipitamment Maria. Cette jeune personne, très-spirituelle, commença dès-lors à croire que son père avait donné les mains* à son prétendu enlèvement, à dessein de la corriger de sa nonchalance: la manière dont on la traitait n'avait qu'une rudesse apparente ; elle ne manquait de rien de ce qui lui était nécessaire: on n'exigeait d'elle aucun

des travaux rustiques qui eût passé ses forces ou l'eût exposée aux injures du temps. Ces réflexions sensées la décidèrent à hâter son retour chez son père par une conduite sans reproche.

Si madame Richard avait des ménagemens* pour Maria, la mère Mathurine, au contraire, ne se gênait* pas du tout avec elle: d'une humeur aigre et fantasque, cette vieille femme en usait* avec Maria comme elle avait fait avec la paysanne qui l'avait servie auparavant. Excessivement exigeante et tourmentante, elle se faisait servir à la minute; ses fantaisies, ses caprices n'avaient point de bornes; pour un rien elle prodiguait à Maria les épithètes les plus humiliantes et les apostrophes les plus grossières: les noms de sotte, de bête, volaient sur ses lèvres; c'étaient ses mots favoris. D'abord la jeune créole s'en affligea; ensuite, devenue plus raisonnable, elle se disait à elle-même: C'est pourtant de cette manière que je traitais en Amérique les femmes qui me servaient! Étais-je plus excusable que cette bonne femme? Non, sans doute, l'avantage est encore de son côté; ce peut être de sa part défaut d'éducation, c'était chez moi orgueil, mépris, inhumanité, vices bien autrement répréhensibles!

Ce retour* que Maria fit sur elle-même la rendit plus douce, plus patiente plus prévenante auprès de la mère Mathurine: elle essaya même de s'en faire aimer, et comme on réussit presque toujours lorsqu'on veut sincèrement plaire, elle parvint à adoucir l'âpreté d'humeur de cette vieille paysanne; elle finit* même par s'en faire

aimer à tel point*, que la mère Mathurine n'était pas contente quand *Marie* la quittait un seul instant.

La fermière tint compte* à Maria de ses complaisances pour sa mère; elle la traita avec plus de douceur et d'amitié; elle eut soin aussi de faire part* à Mr. de Lapalice de cet heureux changement dans le caractère de sa fille.

Dans le même temps, Maria s'offrit à tenir les comptes de madame Richard. "Je le veux* bien, lui dit la fermière, j'aime assez que ces sortes de choses se fassent sous mes yeux." Maria, dont l'emploi était plus relevé, se piqua de le remplir avec honneur. La beauté de son écriture, l'ordre, la bonne tenue de ses livres, et l'exactitude de ses comptes, lui valurent* des complimens de la part de madame Richard. Chose rare! et qui eut un prix infini pour Maria. Pour lui témoigner son contentement, la fermière feignit qu'une personne du voisinage avait une harpe dont elle ne se servait point, et elle la fit apporter pour Maria. La surprise de la jeune créole ne peut se peindre à la vue d'un instrument qui lui rappelait son ancienne opulence; des larmes de joie coulèrent de ses yeux. Elle pensa en même temps à son père: Ah! dit-elle, si mon père était ici, rien ne manquerait à mon bonheur!... Maria chanta en s'accompagnant sur la harpe! et la bonne Mathurine, tout-à-fait égayée, prit un plaisir extrême à l'entendre. La fermière décida que cet amusement serait pour la fin du jour, et qu'il servirait de délassement au travail.

Réconciliée avec elle-même, et pour ainsi dire* avec

les humains, Maria ne trouva plus rien d'humiliant dans ses occupations. L'habitude d'une vie réglée et laborieuse lui rendit le travail facile; la surveillante vigilance de madame Richard, en l'accoutumant à une grande propreté, lui en fit un besoin; l'arrangement, l'ordre et l'économie de la fermière furent des leçons dont elle profita. La vie active lui allait* à merveille: Maria, en cornette et en bavolet blancs comme la neige, était charmante! Les couleurs de la santé brillaient sur ses joues, la gaîté animait ses yeux, et la candeur de l'innocence répandait sur toute sa personne des grâces indéfinissables. Mr. de Lapalice eut le plaisir de la voir dans tout l'éclat de la fraîcheur, un jour que, ne pouvant plus résister à l'ennui de son absence, il avait prié madame Richard de l'introduire furtivement dans sa maison sans être vu de Maria. Enchanté de l'étonnante métamorphose qui s'était opérée dans sa fille, il laissa la fermière achever son ouvrage, et s'en retourna avec l'espoir de voir un jour dans Maria la plus aimable des filles et sa meilleure amie.

Toutes les vertus se donnent la main*. Le premier pas fait vers le bien conduit immanquablement à une suite d'actions louables: la satisfaction intérieure que l'on éprouve, les applaudissemens des gens de mérite, servent d'aiguillon, font vaincre les obstacles et surmonter la tiédeur qui s'opposent à la perfection. Maria, devenue aussi humble qu'elle avait été impérieuse, capricieuse et égoïste; aussi active, soigneuse, économe, qu'elle avait été nonchalante, indolente et prodigue, devint encore un modèle de générosité, de bonté, de

reconnaissance et d'amour filial. Toutes ces qualités dormaient dans son cœur; madame Richard, par sa fermeté, les mit en action; elle détruisit les défauts qui nuisaient à leur développement.

Maria avait quitté peu-à-peu la jupe de laine et le bonnet rond. L'été, en ramenant la chaleur et les beaux jours, lui avait permis de prendre un vêtement blanc et un petit chapeau de paille. Madame Richard s'était défait* de mille bagatelles qui offensaient l'amour-propre de Maria; elle prononçait son nom à merveille, ainsi que celui de Mr. de Lapalice. Tout enfin avait changé avec la jeune créole. Elle se promenait aux environs avec la fermière, cultivait des fleurs et recommençait à peindre: son existence lui paraissait presque agréable. Mais bien que la conduite de madame Richard envers elle lui fût d'un heureux présage, elle se regardait toujours comme en exil, et soupirait pour rejoindre son père.

Un jour que Maria témoignait sa reconnaissance à madame Richard, de toutes les bontés qu'elle avait pour elle, elle se hasarda à lui parler de son père.—"Je sens, madame, lui dit-elle, toute l'étendue de mes obligations envers vous; mais je ne puis vivre heureuse loin de mon pauvre père! . . . . j'ai beaucoup à réparer envers lui. A présent que vous m'avez ouvert les yeux, je voudrais, par les soins les plus tendres, lui faire oublier mes coupables négligences, et reconnaître, par une vie toute nouvelle, les preuves réitérées de son amour pour moi.—Mademoiselle, répondit la fermière, votre désir est juste; mais je crains bien que vous n'ayez de la

peine à réussir. Je me suis informée de Mr. de Lapalice. Il avait, m'a-t-on dit, une fille qui, pour ne l'avoir pas écouté et s'être éloignée dans le bois, avait disparu; qu'elle était si négligente, si paresseuse, si fainéante, qu'elle laissait tout dépérir dans sa maison. Il a pris, pour gouverner son ménage, une dame qui est pleine d'égards et d'attentions pour lui, qui prend ses intérêts, qui le soigne avec affection, et qui a toutes les qualités qui manquaient à sa fille. L'ordre, la propreté, l'économie règnent à présent dans sa maison, et il est heureux: on dit même qu'il va épouser la personne à qui il a de si grandes obligations."

A cette nouvelle inattendue, Maria fondit en larmes: "Quoi! madame, s'écria-t-elle, souffrirais-je qu'une étrangère usurpât ma place dans le cœur de mon père, qu'elle lui rendît des soins, gouvernât son ménage, enfin, qu'elle fût sa compagne et son amie, quand j'ai en moi tout ce qu'il faut pour remplir envers lui les devoirs d'une fille tendre et respectueuse! . . . . Ah! madame, continua-t-elle en se jetant aux pieds de madame Richard, rendez-moi à mon père, je vous en conjure! qu'il jouisse du changement que vous avez fait en moi: sensible à ce nouveau bienfait, vous serez, après lui, la personne pour laquelle j'aurai le plus d'affection et de reconnaissance!"

Madame Richard prétendit voir bien des difficultés dans une semblable négociation, elle craignait, disait-elle, de s'attirer de mauvaises affaires* sur les bras; elle se repentait d'avoir instruit Maria de ce qui regardait son père. La jeune créole crut deviner le motif de ses

craintes. Pour la rassurer, elle s'étendit beaucoup sur l'extrême bonté de Mr. de Lapalice, et elle lui fit entendre qu'il ne lui ferait aucun reproche sur la manière dont on l'avait conduite à la ferme. Madame Richard eut l'air de céder; mais elle demanda du temps, afin, disait-elle, de prendre ses précautions.

Ce temps fut employé à éprouver encore Maria. On augmenta son ouvrage, on exerça de nouveau sa patience, on s'assura qu'elle n'était plus ni négligente, ni paresseuse; des défauts semblables en entraînent bien d'autres après eux, et sont la ruine des plus grandes fortunes. On observa aussi avec encore plus de soin son caractère et ses inclinations, et l'on vit avec plaisir que cette hauteur, qui la rendait insupportable à tout le monde, avait tout-à-fait disparu; que son inclination pour les beaux-arts ne nuisait point aux occupations moins brillantes, mais plus solides, du ménage; qu'en totalité, un an de séjour avec d'honnêtes paysans, en corrigeant l'excès de ces grands airs qui conviennent à si peu de monde, en avait fait une personne fort aimable.

Le temps venu pour reprendre sa fille, Mr. de Lapalice lui écrivit que c'était de son consentement que madame Richard avait bien voulu* se charger d'elle; qu'elle ne devait pas penser à revenir, si ses goûts, sa manière d'être et toutes ses habitudes n'étaient pas changés; qu'il ne se sentait ni le courage de la réformer, ni celui de souffrir comme il avait fait; que depuis son absence l'ordre et l'économie qu'une étrangère avait établis dans sa maison, lui rendaient moins pénible la privation de sa fortune; qu'il fallait que toutes choses restassent sur

le pied où elles étaient, sans quoi il se verrait forcé à une seconde séparation, qui serait sans retour*. Cette lettre mortifia beaucoup la fière Maria. C'était son père qui l'avait mise entre les mains de madame Richard, pour la punir et la corriger, à son âge! . . . . Mais un moment de réflexion lui prouva qu'elle s'était attiré cette peine sensible, en n'écoutant pas le meilleur des pères. Maria prit la ferme résolution de se conduire de telle sorte qu'on n'eût jamais rien à lui reprocher. La réponse qu'elle fit à son père fut le résultat de ses dispositions; elle lui promettait de suivre ses conseils et de n'exister que pour lui.

Cet excellent père avait souffert plus que Maria des chagrins qu'il lui avait causés. Son absence lui était extrêmement pénible, et ce fut avec une véritable joie qu'il courut la chercher. La ferme n'était qu'à un quart de lieue de la forêt: les paysans qui conduisaient la voiture de Maria, furent deux heures à s'y rendre pour la dépayser, et lui faire croire qu'elle était fort loin de la maison paternelle.

Sur la fin du jour, Mr. de Lapalice se rendit à la ferme. Maria se jeta dans ses bras tout en larmes, et ce bon père la pressa sur son cœur. Il remercia madame Richard du service important qu'elle lui avait rendu, ensuite il emmena sa fille. Maria se trouva, au bout d'un quart d'heure, auprès de sa maison, chose qui lui parut tenir de l'enchantement.

La dame qui veillait en son absence aux intérêts de son père, était la parente d'un ami de Mr. de Lapalice; elle voulut* bien rester encore pour former Maria et lui

apprendre à tenir un ménage. Cette jeune personne se comporta si bien avec l'aimable étrangère, qu'elle s'en fit une amie.

Mr. de Lapalice venait* de recouvrer ses fonds; il était riche, mais il eut la prudence d'en garder le secret. Un mois de l'examen le plus scrupuleux lui prouva que sa fille était réellement changée. Il attendait ce moment pour l'instruire de l'augmentation de son bien. Devenue raisonnable, Maria ne fut point éblouie d'un bonheur que le sort bizarre pouvait lui ravir. Elle se conduisit dans la prospérité avec la modération d'une personne éprouvée par le malheur, et elle fut, par ses qualités, véritablement digne de ses richesses. Madame Richard, à qui elle devait tant de reconnaissance, fut toujours son conseil et son amie: Maria avoua que sans la fermeté de la fermière elle eût conservé toutes ses mauvaises habitudes et eût été très-malheureuse.

L'inconstante fortune nous élève et nous abaisse au gré de ses caprices: n'envions point ses faveurs. Notre trésor est en nous-mêmes, si nous sommes riches en vertus. Apprenons donc à nous passer* des richesses: ce talent si rare nous épargnera bien des peines.

LA CURIOSITÉ.

HISTOIRE DE MADEMOISELLE D'ÉVRIGNY.

Je suis arrivée à l'âge de quinze ans sans connaître ma famille, le lieu de ma naissance, ni aucune des choses qui pouvaient intéresser, ou fixer mon avenir. Les seules circonstances dont il me restàt une idée vague, c'est que ma nourrice était une négresse, qu'elle avait beaucoup de petits enfans noirs comme elle, et avec lesquels je jouais dans ma première enfance. Je me rappelais aussi une jeune et jolie dame blanche que j'appelais maman : la jolie dame avait beaucoup pleuré en me conduisant elle-même dans une grande maison qui allait sur l'eau, et dans laquelle ma nourrice m'avait accompagnée. Une tempête terrible m'avait glacée d'effroi, et soit que j'eusse perdu connaissance avant d'arriver à terre, ou que des images trop fortes eussent troublé ma faible raison, je ne me souvenais plus de ceux qui avaient pris soin de moi, de ce qu'était devenue la négresse, et comment enfin je me trouvais* à Paris dans un couvent, où j'ai appris depuis que j'avais été reçue avant l'âge de quatre ans.

Cet asile respectable était pour moi la maison maternelle ; je n'en connaissais pas d'autre ; je n'en sortais

jamais ; je n'y manquais pas du nécessaire, et je n'avais aucune idée du superflu.

Le nom de mère que je donnais à la Supérieure, qui s'était particulièrement chargée de mon enfance, était reconnu par mon cœur : elle m'aimait, je la chérissais ; et ne voyant autour de moi que les exemples de l'ordre et de la vertu, je m'y conformais sans effort.

J'aimais le travail et l'étude ; mon humeur était égale et douce, mon cœur généreux et sensible, et je crois pouvoir dire qu'un seul défaut ternissait les heureuses qualités que je devais à la nature, et plus encore à l'éducation.

J'étais d'une curiosité excessive. La vie monotone d'une maison religieuse avait peut-être un peu développé cette malheureuse disposition. L'absence de tout évènement donnait de l'importance aux plus petites choses, et l'uniformité des plaisirs permis dans un cloître, plus de prix à la malignité.

J'écoutais aux portes ; je me cachais dans les dortoirs, dans l'église ; et le moindre soupçon du plus léger mystère, me faisait tout entreprendre pour le pénétrer.

J'étais punie par mes supérieures quand ma faute était découverte ; mais j'étais applaudie par mes compagnes, que mes récits amusaient, et que je ne cherchais jamais à desservir. Jusqu'alors toutes mes recherches, proportionnées à ma jeunesse, n'étaient tombées que sur des enfantillages ; mais elles eurent plus d'importance lorsque je me trouvai*, sans m'en douter, l'instrument passif d'une personne fort méprisable, et qui,

malgré la différence de nos âges, m'honora de sa dangereuse amitié.

Mademoiselle de Saint-Éloi était fille de qualité*; elle avait vingt-cinq ans, était instruite, bien élevée, remplie de talens agréables; mais, par une suite de malheurs irrémédiables, elle était tombée dans la détresse la plus profonde.

On avait intéressé en sa faveur l'âme généreuse de la Supérieure. Elle crut sauver une jeune personne des dangers de l'infortune et du monde, en lui offrant un asile; elle la reçut sans aucune pension, se chargea de son entretien, et lui donna les fonctions de sous-maîtresse, bien moins pour utiliser ses talens que pour soulager sa délicatesse, en lui permettant de croire que ce qui lui était donné lui était dû comme le prix d'un travail honorable.

Mademoiselle de Saint-Éloi, comme tous les cœurs durs et ingrats, pour lesquels la reconnaissance est un fardeau, ne cessait d'atténuer le bien qu'on lui faisait, et d'exagérer tous les désagrémens de sa situation. Susceptible de la plus basse jalousie pour toutes les personnes qu'on pouvait lui préférer ou même lui comparer, elle cherchait constamment à leur trouver quelques torts, et comme ses soins trop marqués commençaient à lui faire des ennemies, elle eût été charmée de recueillir les fruits de sa méchanceté, en en cachant les dehors.

Mon cœur l'eût mal servie, si j'avais deviné son caractère et ses motifs; mais mon peu de réflexion me cachait le plus souvent la conséquence de tout ce qu'elle

me faisait faire, et je ne croyais que la seconder dans ses devoirs.

Elle me prévenait par mille caresses, louait mon intelligence, la finesse de mes observations, me mettait à l'abri* des reproches ; enfin, me nommait sa compagne, son amie . . . . quoique je sortisse à peine de l'enfance, et que je lui trouvasse, à tous égards, tant de supériorité sur moi. Je devins l'espion de toute la maison, et j'entretenais, avec une activité infatigable, une foule de tracasseries dont mademoiselle de Saint-Éloi connaissait mieux que moi les résultats.

Je n'étais pas moins dupe de son affection que de son esprit ; car, loin qu'elle me voulut* du bien, elle cherchait à me rendre indigne des bontés de la Supérieure, en me rendant ingrate et mécontente de mon sort.

Si j'étais sans cesse inquiète et occupée de soins qui devaient m'être étrangers, il était plus naturel que je le fusse de moi-même.

Il est affreux, me disait mademoiselle de Saint-Éloi, qu'on vous laisse sans lumières sur votre propre famille, sur votre naissance, votre fortune ; et cependant on vous cache tout.

Soyez bien sûre, Hortense, que ce n'est point par ignorance qu'on vous en garde le secret. Madame Ori, (c'était la Supérieure,) sait tout ce qui vous intéresse . . . . elle se prête*, je ne sais pourquoi, à l'intrigue des personnes que votre existence embarrasse. . . . On veut que vous sollicitiez comme une faveur de prononcer vos vœux dans cette maison . . . . peut-être donnera-t-on

pour vous une dot considérable, et vous renoncerez au monde avant d'y être entrée. . . . Si c'était votre vocation, je ne dirais rien ; mais ce ne sera pour vous qu'une suite de l'abandon et du malheur. . . . Si j'étais à votre place, j'exigerais qu'on me dît la vérité . . . . je la demanderais avec respect, mais avec fermeté ; car, enfin, vous avez le droit de la savoir, etc., etc., etc. De semblables idées ne me fussent jamais venues à l'esprit.

J'aurais pensé que j'étais orpheline, infortunée, qu'on voulait diriger mon inclination sans la contraindre. Les insinuations dont j'étais obsédée me firent imaginer qu'au lieu d'être redevable à la bienfaisance, j'étais peut-être utile à la cupidité. Je fis mille questions indiscrètes qui m'étaient suggérées, et où je laissais pénétrer un ton de méfiance et d'insubordination qui étonna, parce qu'en effet il n'était pas le mien.

Ma bonne Supérieure m'écouta sans s'émouvoir ; elle me dit doucement que la Providence m'avait mise entre ses mains ; qu'on payait exactement ma pension, mais qu'on lui avait fait promettre de ne jamais interroger la personne qui s'en était chargée ; que son devoir consistait dans les soins qu'elle prenait de ma religion, de mon éducation et de ma santé ; qu'elle cherchait à les remplir sans savoir ce que Dieu me réservait ; et que pour mon propre bonheur, elle me conseillait de me résigner de même.

Un air sévère ne me permit point d'insister ; mais j'étais déjà fière de ce que j'avais découvert.

Je courus en faire part* à mon amie.

On payait ma pension ! ainsi je n'étais pas à charge

à la maison. . . . J'appartenais à quelqu'un qui s'intéressait à mon sort . . . . j'étais ravie. Mademoiselle de Saint-Éloi me félicita de cette première démarche, m'engagea* à en faire d'autres, surtout à dissimuler et à gagner une parfaite confiance, qui m'assurerait à l'avenir plus de liberté.

Cela me fut facile; la Supérieure oublia aisément ma petite révolte, et me soupçonnait si peu de l'indiscrétion dont j'étais capable, qu'elle me laissait souvent seule dans son appartement. J'ouvris son secrétaire, et j'y trouvai une lettre d'un Mr. Dubois, avoué. Il annonçait à madame Ori que, le cinq du mois prochain, il irait lui porter le terme échu de la pension de mademoiselle Hortense . . . . il indiquait l'heure; tout me servait à souhait; mais je ne voulus prendre conseil de personne dans une occasion que je regardais comme décisive, et que j'attendis avec la plus grande anxieté.

Je connaissais à merveille le parloir particulier où se rendait la Supérieure, lorsqu'elle avait à traiter avec les personnes du dehors. Il n'y avait pour tout meuble qu'un grand fauteuil de maroquin rouge; mais, au fond de cette petite pièce, j'avais découvert une grande armoire, destinée à serrer des ornemens d'église; un rideau de serge verte empêchait la poussière d'y pénétrer; je pouvais m'y tenir debout sans manquer d'air et sans risquer d'y être vue.

La clef restait toujours à la porte du parloir. Je m'y rendis plus d'un quart d'heure avant l'arrivée de Mr. Dubois; je me plaçai dans l'armoire, au milieu des chasubles et des surplis; j'éclaircis les plis du rideau,

et la curiosité m'aida à souffrir la gêne de ma situation.

Mon seul but était d'écouter ; et, je ne sais pourquoi, je croyais que cet entretien, qui depuis plus de dix ans devait être à-peu-près le même, me donnerait des lumières positives sur ce que je désirais savoir.

J'entendis sonner la cloche qui annonçait la visite de l'avoué, et qui avertissait la Supérieure. Je me tins immobile, croyant voir le livre des destins prêt à s'ouvrir devant moi ; mais envisageant tous ses oracles comme moins funestes que l'obscurité qui environnait mon sort.

La Supérieure était vieille et infirme : elle marchait lentement, et se fit beaucoup attendre.

Mr. Dubois, arrivé le premier, me laissa le temps de l'examiner.

C'était un homme d'environ quarante ans, d'une figure grave et imposante, et que peut-être la vue d'un parloir* rembrunissait un peu.

Une révérence très-respectueuse et des propos* d'usage et de civilité remplirent les premiers momens. Il tira ensuite de sa poche une pile d'écus, les passa à travers la grille, et dit simplement ; Voilà le quartier de janvier.—En voici le reçu tout prêt, dit la Supérieure : la petite se porte bien.

Je croyais qu'on allait entrer en matière*, et je redoublais d'attention ; mais on se mit à parler de tout autre chose ; je vis que madame Ori avait confié à Mr. Dubois des affaires pécuniaires, relatives à la maison, et qui n'avaient pas le moindre rapport avec moi : les détails m'en parurent éternels. . . . Ce n'était pas la peine*

d'étouffer dans une armoire, pour entendre parler du bail d'un fermier, des impositions, et de je ne sais combien de choses que je comprenais fort peu.

Pourtant, Mr. Dubois désirait le double d'un acte que la supérieure ne pouvait pas confier. Il offrit d'en prendre copie au parloir même. . . . On approcha une table, une écritoire ; il se mit à écrire, et, comme l'office* sonna, la supérieure sortit.

Je n'avais pas du tout prévu cette situation ; elle me parut de suite le plus grand bienfait du hasard, et, sans consulter d'autre inspiration que celle du moment, j'ouvris avec précipitation l'armoire et me présentai brusquement à la grille.

J'étais si agitée, si tremblante, si peu préparée à ce que je faisais, que je pensai* m'évanouir.

Mr. Dubois fit un mouvement de surprise, posa tranquillement sa plume, et me regarda fixement. Il fallait parler . . . . ou perdre tout le fruit de cette occasion ; je m'enhardis.—Je ne sais, monsieur, quelle opinion vous prendrez de la démarche que je fais en ce moment ? —Mademoiselle, j'attends, pour la juger, que j'en connaisse le motif.—Je vais vous l'expliquer. On me trompe, on me sacrifie . . . . on me fait un mystère de ma naissance, et vous pouvez, mieux que personne, m'en informer.

Je crus voir un sourire un peu malin percer à travers la gravité de Mr. Dubois.—Mademoiselle, me dit-il, je ne sais pas à qui j'ai l'honneur de parler ? A mademoiselle Hortense. . . . Je ne vous dis pas un autre nom . . . . mais vous le savez mieux que moi, vous qui

venez tous les trois mois payer ma pension.—Je paie, il est vrai, la pension d'une jeune personne nommée Hortense; mais je suis sûr que ce n'est pas vous.—Pas moi ! m'écriai-je avec la plus grande surprise ! . . . . Le hasard pourrait faire qu'il y eût dans cette maison une autre personne du même nom; mais le hasard ne le fait point; il n'y a que moi qui m'appelle ainsi; et je n'imagine pas ce qui vous en fait douter ?—Votre démarche elle-même, me dit-il, du ton le plus flegmatique : j'ai souvent parlé à madame la Supérieure de la jeune personne dont la curiosité, sans doute, vous engage à prendre le nom aujourd'hui; je sais qu'elle est comme vous jolie; mais celle à laquelle je m'intéresse, est modeste, discrète, et surtout incapable de s'enfermer ainsi dans une armoire pour surprendre le secret qu'on voudrait lui cacher. . . . Je ne puis voir en vous que son ennemie, et je repousse la prévention que vous me donneriez à son égard.

Je restai confondue. De toutes les réponses possibles, celle-là était celle à laquelle je m'attendais le moins. Monsieur, repris-je. dans un grand trouble, je n'ai pas le choix des moyens . . . . je ne suis pas libre, et ce n'est que par la ruse que je pouvais arriver jusqu'à vous. —La ruse ne mérite jamais la confiance; et je vous répète que mademoiselle Hortense serait incapable de l'employer.—Si je vous donnais ma parole d'honneur ? —La parole n'a de valeur que dans la bouche d'une personne qu'on estime.—Monsieur, vous m'insultez !—Non, mademoiselle; mais je ne vous connais pas: veuillez vons asseoir, et attendre un moment; madame la

Supérieure va revenir prendre ses papiers ; vous me parlerez en sa présence, et alors je vons répondrai.— Oh ! monsieur, vous savez trop que cela ne se peut pas. Je vous demande même comme une grâce, de ne point dire que vous m'avez vue.

Mr. Dubois me salua en signe d'adhésion, et je me retirai bien confuse du peu de succès de ma curiosité.

Je ne me vantai point à mademoiselle de Saint-Éloi, d'un essai si maladroit ; et, de son côté, elle était si occupée d'une affaire dans laquelle elle voulait m'employer, qu'elle ne remarqua point mon agitation.

Il était arrivé, depuis peu de jours, une jeune et belle personne qui venait de la province ; et qui demandait avec instance à prendre le voile. Sa figure était charmante, sa taille et sa tournure si remarquables, qu'on ne pouvait qu'admirer le courage surnaturel d'un être qui venait renoncer au monde, avec tant de moyens d'y briller.

Sa ferveur était extrême ; une touchante mélancolie se peignait dans tous ses traits. Rien de tout cela n'était naturel aux yeux de mademoiselle de Saint-Éloi ; mais, comme on ne parlait que de la belle et pieuse novice, qui était l'objet de l'intérêt général, son plus grand désir était de la perdre, et d'éloigner une personne avec laquelle elle ne pouvait soutenir aucune comparaison.

Encore une victime, me disait-elle ! . . . . Il est évident que cette pauvre Ursule est ici contre son gré : autrement, d'où viendraient les larmes qu'on lui voit si souvent répandre, et que pourtant elle cherche à cacher ?

Jeune et sans expérience, elle n'imagine pas qu'on puisse la soustraire au pouvoir de ceux qui la sacrifient; et pourtant si elle confiait ses peines, elle pourrait peut-être invoquer les lois. Liez*-vous avec elle, ma chère Hortense; arrachez-lui son secret, et servons-la ensuite, fût-ce même à son insçu: elle serait trop timide pour nous seconder; mais elle nous en remerciera un jour.

J'étais regardée comme l'enfant de la maison; on savait que je n'avais aucune relation avec le monde, et j'avais plus de liberté qu'aucune autre de mes compagnes. Je m'en servis pour me rencontrer sans cesse sur le chemin d'Ursule; je la prévenais sur tout ce qu'elle pouvait désirer, et elle répondait à mes avances par beaucoup de sensibilité; mais, j'avais beau l'interroger sur ses peines, elle me trouvait trop jeune, sans doute, pour se fier à moi, trop innocente surtout, pour me donner aucune idée des chagrins qui lui dévoraient le cœur.

Je ne trouvai en elle que la vertu la plus pure et le désir le plus sincère d'être engagée pour jamais parmi les vierges du Seigneur.

Ces rapports donnaient beaucoup d'humeur à mademoiselle de Saint-Éloi; elle me boudait, me soupçonnait de savoir des choses que je ne lui disais pas: je ne tardai pas à lui prouver le contraire.

Un matin que j'avais vu Ursule entrer dans une chapelle particulière, j'eus l'idée de l'y surprendre, comme si j'avais voulu y faire moi-même ma prière.

Je la trouvai le visage prosterné contre terre; elle

poussait de profonds soupirs, et paraissait absorbée dans la plus amère douleur.

Je fis, sans affectation, un peu de bruit qui la tira de l'espèce d'anéantissement où elle était plongée. Elle se leva précipitamment et avec un peu d'effroi. Son beau visage était couvert d'une pâleur mortelle. Hortense, me dit-elle d'une voix faible, je me sens mal, et j'ai peur de m'évanouir.—Je vais appeler du secours.... —Gardez-vous* en bien ! Voici la clef de ma cellule ; vous trouverez sur ma table une petite fiole d'éther.... Je vous attends ici.

J'y courus en diligence ; mais le premier objet qui me frappa, fut un petit coffre auquel je savais qu'Ursule attachait un grand prix ; elle le croyait sans doute fermé, et je remarquai tout de suite qu'il était entr'ouvert.

Accoutumée à céder à ma curiosité, je n'hésitai pas à l'ouvrir et à le visiter ; je trouvai tout au fond un petit porte-feuille de soie, et, dans un petit papier, le portrait en miniature d'un jeune homme en uniforme. Le papier dont il était enveloppé, était empreint de traces de larmes qui paraissaient récentes ; ce qui s'accordait fort bien avec l'état de douleur où j'avais trouvé la pauvre novice.

Ma première idée fut d'enlever le petit portrait, pour la forcer elle-même à m'expliquer pourquoi il se trouvait* dans ses mains ; mais un instant de réflexion m'éclaira sur l'iniquité de cette conduite ; je le remis à sa place, je refermai le coffre, et Ursule, qui en avait la clef sur elle, ne dut pas avoir le moindre soupçon.

Je fis part* de ma découverte à mademoiselle de

Saint-Éloi, qui cacha, avec son hypocrisie ordinaire, l'importance qu'elle y attachait. Elle pensait, me dit-elle, que ce portrait était sûrement celui de son frère : la charité ne me permettait pas d'en juger autrement ; mais, à la première occasion que nous eûmes de nous trouver* toutes trois ensemble, elle interrogea Ursule sur sa famille. Celle-ci, sans y mettre de mystère, nous dit qu'elle était fille unique, n'ayant même jamais eu ni frères ni sœurs.

Cette déclaration me fit beaucoup rougir pour la pauvre Ursule, qui ne dut pas en deviner le motif, et qui peut-être aussi ne le remarqua pas.

Peu de temps après, le bruit se répandit sourdement dans la maison, que la novice était contrainte par sa famille de prendre l'habit religieux. On la regardait avec curiosité, et les grandes pensionnaires même, avec une sorte de mépris . . . . on se méfiait, on s'éloignait d'elle . . . . on se parlait à l'oreille* lorsqu'elle était quelque part.

La Supérieure fut la dernière instruite de toutes ces préventions ; mais mademoiselle de Saint-Éloi, qui les avait fait naître, inspira adroitement l'idée de faire une perquisition exacte chez la belle novice, assurant qu'on devait y trouver quelque indication de l'objet dont elle paraissait occupée.

La Supérieure se rendit elle-même à la cellule d'Ursule, et lui demanda de lui remettre à l'instant toutes ses clefs , celle du petit coffre, qu'elle tira de son sein, confirma les soupçons, et le portrait fut aussitôt découvert.

Ursule, quoique très-émue, ne chercha aucun détour pour sa défense ; elle expliqua, en présence de la Supérieure et d'une religieuse qui l'avait accompagnée, que le portrait de ce jeune militaire était celui d'un homme qui lui avait été destiné par sa famille et qu'elle avait beaucoup aimé ; il venait* de périr les armes à la main, et, ne voulant former aucun autre lien, elle avait résolu de se consacrer à Dieu.

Aux yeux des gens du monde, la faute d'Ursule, en conservant ce portrait, était légère sans doute ; mais, dans le couvent, elle ne parut pas telle, à cause de l'espèce de scandale qu'elle avait occasionné ; et surtout d'après les regrets et la douleur qu'on lui connaissait encore, et qui apportaient l'image des passions dans l'asile de la paix et de la vertu.

Ursule fut réprimandée sévèrement, et on résolut même de la renvoyer à sa famille.

La douleur de cette humiliation, jointe à ses chagrins habituels, lui porta un coup si violent qu'elle tomba dangereusement malade, et ne put être transportée que deux mois après.

Mademoiselle de Saint-Éloi m'avait trahie aussi bien qu'Ursule, et cette infortunée savait toute la part que j'avais à son malheur ; elle me le fit connaître en me serrant la main, dans un moment où l'on craignait pour sa vie, et où elle m'accordait un généreux pardon.

Dès ce moment le séjour du couvent me parut insupportable. J'étais au désespoir du mal que mon imprudence avait produit ; je n'étais plus dupe du faux zèle de mademoiselle de Saint-Éloi ; j'étais brouillée avec

elle, et je ne voulais plus la voir. Elle s'était mise à couvert*, en m'accusant. Ursule, blâmée si rigoureusement d'abord, inspirait la pitié et l'intérêt; ma curiosité, mon indiscrétion, paraissaient inexcusables à celles même qui en avaient provoqué toutes les conséquences; on me fuyait comme on l'avait évitée elle-même.

Ma santé s'altéra; je devins d'une maigreur affreuse, et les médecins déclarèrent que l'air de la campagne était indispensable à mon rétablissement.

On ne pouvait en prévenir que Mr. Dubois, puisqu'on ne me connaissait aucun autre protecteur. Il était marié, et père d'une nombreuse famille; cela ne l'empêcha point de m'admettre au nombre de ses enfans; et sa femme, qui avait une fort jolie maison aux environs de Paris, vint me chercher elle-même.

Je ne quittai pourtant pas sans répandre beaucoup de larmes, l'asile de ma première jeunesse, et les respectables amies qui en avaient pris soin.

Je me trouvai* aussi un peu confuse en voyant, pour la seconde fois, l'honnête avoué qui ne fit plus difficulté de me reconnaître, et qui voulut* bien ne pas rappeler la scène ridicule que j'avais jouée devant lui.

Je me croyais à jamais corrigée de me mêler des affaires des autres, fût-ce même avec les meilleures intentions du monde; mais je n'envisageais pas de même ce qui m'était personnel. Je me sentais chaque jour plus de désirs ou plus de droits de connaître ma naissance.

Quelles que fussent les bontés de Mr. Dubois, j'étais étrangère chez lui; au reste, je ne doutais pas qu'il ne

fût très-inutile de l'interroger; il n'avait pas bonne opinion de ma discrétion, et il était si réservé, que sa femme n'était pas mieux instruite que moi-même de ce qui m'intéressait.

Malgré toute mon impatience, il fallut bien attendre que le hasard me servît; d'ailleurs, j'étais attentive à tout ce qui pouvait m'éclairer. Mr. Dubois vivait dans une certaine aisance; sa campagne était charmante; je m'y plaisais beaucoup, quoique ses enfans fussent encore trop jeunes pour être d'une société agréable pour moi. Il recevait aussi quelques amis, et, dans l'habitude où j'étais d'une retraite absolue, ce petit cercle retiré me causait assez de récréation et de plaisir.

Mr. Dubois nous annonça un jour la visite d'un ancien ami qui devait passer une partie de l'été chez lui. Il crut devoir me prévenir sur son extérieur, craignant que je ne le blessasse par quelque gaieté déplacée.

Mr. le comte de Fleurus était bossu et boiteux; son regard toujours vacillant, par suite d'une maladie de nerfs qu'il avait depuis plusieurs années, empêchait qu'on ne pût lire dans ses yeux, et donnait un air inquiet et faux à sa physionomie. Avec tout cela il était rempli de prétentions, s'habillait avec recherche*, suivant et même exagérant les modes, quoiqu'il eût déjà plus de soixante ans. Mr. Dubois me prévint de tous ces ridicules; mais en m'assurant qu'il les rachetait par des qualités essentielles, et, particulièrement, par beaucoup d'esprit; il me fit sentir toute la cruauté qu'il y a à se moquer des disgrâces personnelles, et me fit entendre, de

mille manières, qu'il souhaitait que je parusse avec avantage aux yeux de son ami.

Il n'en fallait pas tant pour éveiller mon imagination. Je conclus de tout ce qui m'était dit, que Mr. de Fleurus était sûrement mon père, et que le moment était venu de tout découvrir.

Cette illusion s'accordait fort bien avec ma vanité; car il était riche, d'une naissance illustre, et je souhaitais beaucoup de n'être pas désabusée.

Mr. de Fleurus arriva; et prévenue comme je l'étais, je n'eus pas l'air de m'apercevoir de sa difformité. Je ne sais ce qu'on lui avait dit de moi; mais, de son côté, il me témoignait beaucoup d'intérêt et d'amitié. Mr. Dubois le remarquait en toute occasion, et en paraissait satisfait.

Je pris donc l'ardent désir que j'avais de retrouver mon père, pour un pressentiment secret que j'étais près de lui; je lui montrais les attentions, les sentimens d'une fille respectueuse et soumise, et Mr. de Fleurus, charmé de ma conduite, m'aurait aimée sans doute s'il eût pu aimer quelqu'un.

Mais c'était l'être le plus froid, le plus entêté, le plus égoïste qui eût jamais existé; il méprisait souverainement l'espèce humaine, cherchait un motif intéressé aux actions les plus louables, et ne souhaitait d'inspirer la confiance que pour surprendre la nature et lui trouver des torts.

Mon penchant pour lui l'amusait, l'étonnait, et n'excitait que sa surprise, lorsque je croyais qu'il en était touché.

J'étais tellement dupe de son caractère, et si familiarisée avec mon erreur, qu'en augmentant de tendresse et de respect, je m'attendais chaque jour qu'il allait m'ouvrir les bras, me dire avec transport: *Embrasse ton père*, et que tout le secret de mon existence serait révélé: ma seule crainte était que la mort ne vînt le surprendre; parce que je le savais atteint de maladies graves, dont l'âge rendait le danger plus imminent.

Mr. de Fleurus se souciait trop peu de mes bonnes qualités pour se montrer sévère sur mes imperfections; c'était sur moi qu'il faisait son petit cours de philosophie critique. Quand je lui avouais une faute, il l'atténuait, louait la naïveté et la franchise de mon caractère, et avait tellement banni mes craintes par cet excès d'indulgence, que je n'avais plus de secret pour lui.

Il est de certains défauts toujours attachés à l'ignorance, toujours protégés par l'intérêt personnel. La curiosité est de ce nombre: il est rare que les domestiques n'en soient pas atteints, et ne s'en rendent pas volontiers les complices. La nécessité les met en notre pouvoir; l'indiscrétion nous met quelquefois au leur, et cet unique motif suffit souvent pour les engager à nous servir.

La cuisinière de Mr. Dubois, que je n'étais pas à même de séduire par de grandes libéralités, était de cette humeur; elle épiait tout ce qui se passait dans la maison, et comme elle avait reconnu mon faible, elle m'accordait une grande confiance. Un matin elle m'appela avec vivacité, et vint à moi d'un air affairé: mademoiselle, me dit-elle, une belle dame vient d'arriver

par la porte du jardin ; Mr. Dubois est allé au-devant* d'elle, et l'a conduite chez lui par le petit escalier. J'étais dans la serre pendant qu'on me croyait bien loin ; mais j'ai entendu bien distinctement monsieur qui lui disait : Vous serez mal à votre aise dans ce cabinet ; mais vous la verrez à merveille.—Vous avez entendu cela Catherine ?—Oh ! comme il est sûr que je vous vois.

Au moment même, Mr. Dubois me fit appeler. Cette diligence nous surprit l'une et l'autre ; mais je montai à l'instant chez lui. Il me montra une lettre fort indifférente qu'il voulait me faire copier, et me plaça vis-à-vis de lui à son bureau, mais sous le moindre prétexte il me dérangeait ; de cette manière j'avais occasion de me lever, de marcher, ce qui m'eût peut-être paru fort naturel, si je n'eusse été prévenue, mais ce que je fis avec beaucoup de trouble, d'après ce que j'avais découvert.

Dans ce cabinet, dont Catherine m'avait parlé, j'avais entendu un bruit fort distinct ; j'étais sûre qu'il y avait quelqu'un, qu'à la vérité je n'apercevais pas, mais dont il était fort probable que j'étais vue.

Mes yeux étaient fixés vers la porte ; je ne doutais pas qu'il ne fût question de moi ; j'attendais . . . . mais, au bout d'un quart d'heure, Mr. Dubois me dit qu'il n'avait plus besoin de mes services et me remercia. Je pris à la hâte le chemin par lequel la dame avait dû sortir ; je ne rencontrai personne ; et Catherine, qu'on avait éloignée bien malgré elle, ne put m'en dire davantage ; je sus seulement que la personne qu'elle avait

distinguée dans le jardin, ne paraissait pas être de la première jeunesse, mais qu'elle avait encore de la beauté.

Je brûlais de conter cette aventure à Mr. de Fleurus; car j'étais persuadée qu'il me seconderait, afin de découvrir ce qu'elle pouvait avoir d'intéressant pour moi; mais il me fut impossible, de tout le jour, de me trouver* seule avec lui. Je passai une nuit fort agitée, souhaitant et craignant ce que le temps me révélerait.

Ma curiosité n'eut pas long-temps à souffrir. Comme je descendais chercher mon déjeuner auprès de Catherine, avec cette familiarité qu'établissait ma jeunesse et son ancienneté dans la maison, je la trouvai avec un petit jockey qui lui remettait une lettre pour Mr. Dubois. Catherine, m'écriai-je aussitôt que le jockey fut parti, cette lettre est certainement de la dame que vous avez vue hier et me concerne. Quelle idée! c'est une lettre de quelque client; et puis, en supposant qu'elle fût de cette dame, en quoi cela pourrait-il vous concerner? Elle est sans doute venue consulter Monsieur sur quelque affaire de loi, un procès . . . . que sais-je?—Oh! non, ma bonne Catherine, vous vous trompez sûrement. . . . Si c'était pour monsieur que cette dame fût venue, à quoi bon* se cacher dans le cabinet? Mr. Dubois n'est-il pas bien libre de la recevoir partout ailleurs? . . . . et puis pourquoi me faire venir . . . . me prier d'écrire une lettre qui ne signifie rien . . . . me faire lever . . . . asseoir, me retenir un quart d'heure, et me renvoyer dès que la dame est partie?—En effet, vous avez peut-être raison, dit-elle en y réfléchissant; si elle était votre mère! . . . .

Pauvre petite qui ne la connaissez pas!—Si cela était Catherine, m'écriai-je vivement, vous tiendriez entre vos mains le destin de toute ma vie .... vous pourriez me rendre le plus grand service, acquérir un droit éternel à ma reconnaissance?—Oui-dà! et me faire renvoyer, quand monsieur saurait que j'ai reçu pour lui une lettre que je ne lui ai pas remise?—Nous la recachèterons de suite, et vous la remettrez seulement une heure plus tard.—Je crains trop que cela ne paraisse.—Voyez Catherine, cette lettre est sous enveloppe .... il me sera si facile d'en faire une autre.—Et l'écriture?—Je l'imiterai à merveille.—Savez-vous que cela est bien mal d'ouvrir une lettre?—Oui, quand cela regarde les autres; mais je suis sûre que celle-ci me concerne.—Oh! non, je ne le veux pas .... au moins, disait faiblement Catherine, tout* en posant la lettre sur la table, et la mettant absolument à ma disposition. Je compris qu'elle ne voulait que sauver sa responsabilité, et le cachet sauta.

Il était encore fort matin; Mr. Dubois était dans le village; son épouse n'était pas encore levée; les grands enfans étaient partis pour leur école; le plus petit couchait près de sa mère; j'eus tout le temps de lire cette lettre, qui ne devait pas me laisser le moindre doute sur ce qui m'intéressait.

Madame d'Évrigny y peignait, de la manière la plus touchante, le bonheur qu'elle avait goûté d'entrevoir une fille chérie, dont elle était entièrement privée depuis tant d'années; elle avait pensé* mille fois, disait-elle, se trahir, ouvrir la porte du cabinet, et me presser contre

son cœur; mais elle avait craint de perdre en un instant le fruit d'une si longue et si pénible prudence.

Pleine de reconnaissance pour Mr. Dubois, elle voulait moins que jamais résister à ses conseils; et ce n'était pas pour le gagner à cet égard, qu'elle était si empressée à lui écrire; mais elle m'avait trouvée pâle, un peu maigre .... elle m'avait entendu tousser; peut-être que ma poitrine était attaquée, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour me guérir. De retour à Paris, elle avait couru chez son médecin; elle l'envoyait à Mr. Dubois, et se hâtait de l'en prévenir; elle finissait sa lettre en me recommandant à ses soins. ... "D'une union qui me fut si chère, ajoutait madame d'Évrigny, songez, mon ami, que c'est tout ce qui me reste."

Catherine avait entendu la lecture de cette lettre, avec moins d'intérêt, mais avec autant de curiosité que moi-même. Ah! que je me sens aise, s'écria-t-elle; vous avez là une excellente mère; et quelles que soient ses raisons pour vous éloigner d'elle, il est bien sûr qu'elle n'y tiendra pas long-temps.

Je n'étais pas en état de répondre: je versais un torrent de larmes, les premières que faisait couler la piété filiale! .... Étrangère depuis si long-temps à la tendresse d'une mère, je n'en connaissais pas la douceur; j'étais blessée de l'abandon dans lequel me laissait la mienne, et jusqu'ici, je n'avais tant souhaité de la connaître que par une suite de ma curiosité et par intérêt personnel.

J'apprenais que j'étais l'objet secret de l'affection la plus vive. Je n'avais pas vu ma mère; mais je con-

naissais déjà son cœur, et le mien y répondait. Je baisais cette lettre avec attendrissement . . . . il y manquait quelque chose pourtant, elle n'était signée que du nom d'Éléonore . . . . mais le nom n'y faisait* plus rien ; de quelque condition que fût ma mère, elle m'aimait, je l'aimais aussi, et la vanité se taisait devant le sentiment.

Catherine, qui comprenait fort peu toutes ces émotions, me rappela qu'on pourrait nous surprendre ; elle me montra l'enveloppe toute déchirée, et me pressa de remonter, afin de la refaire au plutôt.

Je craignais de compromettre cette fille, dont j'étais fort contente en ce moment ; je cachai la lettre dans mon sein, et je courus me renfermer dans ma chambre.

La réflexion la plus simple ne m'était pas venue à l'esprit : comme j'écrivais très-rarement, je n'avais chez* moi ni cire d'Espagne ni cachet . . . . le temps me pressait . . . . je voulus redescendre. Ma chambre était au fond d'un long corridor, dans lequel Mr. de Fleurus avait aussi la sienne.

La porte était entr'ouverte ; il était levé ; il m'entendit courir, et, par une petite malice de gaieté ou d'amitié, il me barre le passage. Vous ne passerez point, me dit-il en plaisantant ; on ne sort pas ce matin, c'est la consigne.—Oh, je vous le demande en grâce, ne m'arrêtez pas ; je suis pressée.—Ah ! ah ! il s'agit* donc d'une grande affaire ?—Je vous dirai pourquoi ; laissez-moi passer. Il jetta sur moi un regard pénétrant. Vous avez pleuré, Hortense. . . . Je veux savoir ? . . . . —Vous saurez tout . . . . mais pas à présent. . . . —Si fait ! à

votre âge, quand on a du chagrin, et qu'on agit sans conseil, on ne fait que des sottises.

Je voulus brusquer le passage; un mouvement trop vif fit tomber ma lettre, et Mr. de Fleurus la ramassa.—Je tiens le secret, dit-il d'un air malin; puis changeant de ton au même instant, Hortense, ne suis-je plus votre ami . . . . votre père? . . . . J'étais hors* de moi, d'inquiétude, d'impatience, et de crainte. D'un instant à l'autre il pouvait passer quelqu'un dans ce corridor; j'étais perdue . . . . je faisais chasser Catherine. . . . J'imaginais le jugement que l'on pourrait porter de ma faute, sans prévoir aucune des conséquences de la lettre. Dans le trouble où j'étais, on ne pense point; je me laissai entraîner dans la chambre de mon vieil ami. Eh bien, lisez cette lettre . . . . seulement lisez-la vîte . . . . elle n'est pas pour moi . . . . j'ai fait une faute; mais je sais bien que vous ne me voulez point de mal.

Mr. de Fleurus s'assied . . . . cherche ses lunettes. . . . J'attends . . . . non, je bous d'impatience: sa lecture lente me fait mourir. Mais tout-à-coup il se lève comme un fou. . . . Éléonore! c'est son écriture . . . . sa signature! c'est elle! ma nièce! ah! elle est mariée! quel trait* de lumière!—Eh mais, qui vous met donc en colère? qu'y a-t-il ici qui vous agite si vivement?—Vous êtes l'instrument aveugle de la providence . . . . j'ai des droits sur cette lettre; je la garde . . . . elle est à moi.

Je me jetai à ses pieds; je priai; je pleurai . . . . tout fut inutile. Il ne m'écoutait point, et, pour comble de malheur, Mr. Dubois entra; et voici l'éclaircissement

qu'amena la scène cruelle que ma détestable curiosité venait d'occasionner.

Madame d'Évrigny, nièce de Mr. de Fleurus, avait été mariée à l'âge de quinze ans, à un riche habitant de Saint-Domingue ; mais qui, par suite de sa mauvaise conduite, avait été entièrement ruiné, et s'était brûlé* la cervelle de désespoir.

Mr. de Fleurus, touché du sort de sa nièce, qui n'avait fait que suivre sa volonté dans ce premier mariage, lui avait abandonné alors une très-belle habitation qu'il avait dans les îles ; mais sous la condition expresse qu'elle ne se remarierait jamais.

Ma mère, jeune encore, n'avait pu conserver l'insensibilité que son oncle exigeait d'elle, et un hymen secret l'avait unie à Mr. d'Évrigny, jeune homme distingué par son mérite, mais sans fortune.

Leur union avait exigé le plus grand secret, puisqu'il ne leur restait rien dans le monde, si Mr de Fleurus leur retirait ses bienfaits et sa protection.

Mon père avait été tué dans une révolte des nègres, et ce fut à cette époque que Mr. Dubois, ancien ami de ma famille, et qui portait le plus vif intérêt à ma malheureuse mère, avait exigé d'elle qu'elle se séparât de moi : lui-même s'était chargé de m'élever avec tout le dévouement de la plus fidèle amitié. Ce n'était point sans motif qu'il m'avait rapprochée de Mr. de Fleurus. Il avait conçu le projet de faire de mon faible mérite le gage et l'instrument du pardon de ma mère, lorsque le comte connaîtrait qui j'étais ; et il avait osé espérer qu'en me voyant tous les jours, il prendrait pour moi

un attachement qui le fléchirait en faveur de sa nièce; mais il n'y a point d'accès pour les sentimens généreux auprès des mauvais cœurs: celui du bon Mr. Dubois l'avait trompé.... J'abrège des détails inutiles, qui font encore couler mes larmes: Mr. de Fleurus fut implacable, se brouilla avec l'honnête avoué, le quitta sur-le-champ, et ne voulut jamais revoir sa nièce qu'il déshérita.

Une pension de mille écus, placée sur sa tête, et réversible sur la mienne, fut le seul bienfait qu'un reste d'amour-propre put lui arracher. Dès lors plus de mystère .... je n'étais hélas que trop éclairée: Mr. Dubois lui-même me ramena à ma mère.... Les pleurs du plus cuisant repentir se mêlèrent à mes premiers embrassemens; je me jetai à ses genoux; j'invoquai jusqu'à son ressentiment, qui m'eût été moins sensible que son généreux pardon; mais elle persistait à se faire à elle-même un crime de s'être éloignée de moi pendant si long-temps, comme je m'en faisais un bien plus grand d'avoir causé sa ruine.

Peu accoutumée aux privations, ni à la médiocrité, elle ne survécut que quelques mois au changement de sa fortune; et, ne pouvant me dissimuler que j'avais hâté sa mort, ce fut par des remords, qui ne finiront qu'avec ma vie, que j'appris, mais trop tard, à sentir toute l'étendue des malheurs que peut entraîner à sa suite l'horrible défaut de la curiosité.

LA CUPIDITÉ.

HISTOIRE D'UNE FAMILLE ÉCOSSAISE.

DANS une province d'Écosse, la plus voisine des montagnes, et très-près de leur pied, demeurait un homme, Mr. Georges Berkley, qui ne possédait d'autre fortune qu'une petite ferme que lui avaient transmise ses pères. Cependant, à l'aide de sa femme, qui ne manquait pas de mérite, il eut le bonheur de pouvoir donner à ses enfans (trois fils et une fille) une éducation non-seulement décente, mais même soignée. Les garçons, aussitôt qu'ils eurent atteint l'âge convenable, furent envoyés au loin. L'ainé entra au service; le second partit pour les Indes orientales, et le troisième fut placé dans le comptoir d'un marchand de Londres. Celui-ci, qui s'appelait Charles, se rendit si recommandable par son asiduité; il acquit tant d'intelligence dans les affaires, qu'il ne tarda pas à obtenir un intérêt dans la maison. Bientôt après, son patron, déjà très-riche, quitta le commerce, se retira à la campagne, et laissa l'établissement tout entier à Charles Berkley. Vous vous doutez bien que Charles fit participer à sa florissante situation, son père, sa mère, et sa sœur. Il ne passait pas de mois sans envoyer quelque chose à sa famille, et ses présens multipliés la mirent* à même de vivre dans une bien plus grande aisance qu'auparavant.

Quelque temps après, Charles Berkley fit la connaissance d'un ami du gouvernement; et par le moyen de cet ami, il tira un tel parti* de la fluctuation des fonds publics, qu'en peu de mois il doubla sa fortune. Alors des visions dorées s'emparèrent de son imagination, et la cupidité se glissa dans son cœur. Il quitta le genre d'affaires où il avait si heureusement débuté, et se donna entièrement aux spéculations d'agiotage, par le moyen desquelles il ne doutait pas de faire rapidement une fortune des plus brillantes.

Pendant quelque temps ses succès répondirent à ses espérances et à ses vœux. Il fit une visite à ses parens dans l'équipage brillant d'un homme riche; indiqua plusieurs réparations à faire à la maison paternelle, qu'il trouva bâtie dans une genre trop gothique; commanda des meubles neufs et dans le dernier goût*; donna à sa mère et à sa sœur des vêtemens d'un prix auquel elles n'étaient point accoutumées; les supplia de venir au printemps de l'année suivante à Londres, où Euphémie (c'était le nom de sa sœur) acquerrait cette tournure élégante que la capitale seule peut donner. Euphémie n'avait que treize ans; elle était jolie, et son frère se persuadait qu'introduite dans le monde comme la sœur d'un homme riche, elle ne pouvait manquer un jour d'y faire un grand mariage. Jusqu'alors Euphémie n'avait pas médité l'avenir. Elle n'avait d'autre ambition que de rester en Écosse, et d'y être un jour maîtresse d'une humble habitation dans le genre de la maison paternelle. Elle ne fut point éblouie de ces plans de grandeur future; mais il n'en fut pas de même de son père. Dans les

longues conférences qu'il eut avec son fils, il s'enflamma de son ardeur pour une fortune rapide et brillante, entra dans ses spéculations de commerce et d'agiotage; et contracta avec lui des engagements. Plein de confiance dans l'avenir, Georges Berkley entrevit à peine le péril de ces arrangemens, et il assura à sa femme qu'ils tourneraient à l'avantage de la famille entière.

Bientôt le fils partit, tout rempli des espérances de fortune qui s'offraient à lui pour l'hiver suivant, et laissant son père occupé des mêmes rêves.

Deux mois s'étaient à peine écoulés, lorsque la famille fut tout-à-coup réveillée par deux hommes qui arrivaient de Londres, et demandaient Mr. Berkley. Celui-ci s'enferma avec eux pour quelques momens; et ensuite, avec une émotion mal déguisée, il dit à sa femme que quelques circonstances des affaires de son fils Charles nécessitaient absolument sa présence à Londres, et qu'il s'y rendrait avec ces deux hommes qui partaient immédiatement. Quoique Mde. Berkley fût étrangère aux affaires de commerce, ell vit la confusion et la détresse sur la figure de son mari, et exprima son inquiétude dans les termes les plus vifs. Son mari s'efforça de la rassurer, en lui disant que les affaires qui exigeaient sa présence seraient terminées en très-peu de temps, et n'étaient point de nature à diminuer ou retarder la future prospérité de leur fils. Mde. Berkley, se fiant aux assurances d'un homme qui ne l'avait jamais trompée, fit* son possible pour calmer ses inquiétudes et rassurer sa fille.

Elles virent avec une apparente tranquillité le départ

du maître de la maison, qui ne l'avait pas quittée depuis un grand nombre d'années. Cependant, quand il fut parti, l'inquiétude de sa femme augmenta, sans qu'elle pût bien se rendre* raison de l'objet de ses craintes. Une lettre écrite en route adoucit un peu cette anxiété. Georges Berkley renouvelait dans cette lettre les assurances qu'il avait données à son départ. Elle annonçait une tranquillité d'esprit incompatible avec des événemens désastreux. Georges Berkley la terminait par une promesse d'écrire immédiatement à son arrivée à Londres, et plusieurs fois avant son retour, dont il ne reculait pas l'époque au-delà d'un mois.

La mère et la fille reprirent leurs occupations ordinaires ; mais le double du temps nécessaire pour avoir une lettre était déjà passé sans qu'elle parût. Les alarmes de M.de Berkley se renouvelèrent. Elle fit ses efforts pour les calmer ; elle essaya d'attribuer ce retard à l'embarras des affaires qui prenaient tout le temps de son mari. Mais enfin, vingt jours et au-delà s'écoulèrent sans qu'il vînt aucune lettre. Alors de vives terreurs s'emparèrent d'elle, et ne la quittèrent plus. Cette bonne mère répugnait cependant encore à les communiquer à sa fille ; mais il vint un moment où elles ne purent plus rester secrètes. Tout-à-coup la maison fut investie par plusieurs officiers de justice ; voitures, chevaux, meubles, bétail, tout fut saisi, en conséquence des dettes que Georges Berkley avait contractées à Londres, en s'engageant pour son fils.

Ce coup était accablant ; une lettre reçue peu d'heures après, le rendit presque insupportable.

Après un court préambule pour préparer sa femme à une affreuse nouvelle, Georges Berkley lui apprenait que, victimes de la trahison d'un homme qui, pour se sauver lui-même, avait sacrifié son fils Charles, ils étaient entièrement ruinés, que son fils était caché, et lui détenu prisonnier. "Venez avec Euphémie, disait-il en finissant; venez le plutôt possible, vous êtes la seule amie fidèle qui puissiez travailler à ma délivrance!"

La malheureuse femme voyant combien cette terrible épreuve demandait d'énergie, recueillit toutes ses forces pour faire face aux affreuses circonstances où elle se voyait précipitée. Elle n'avait point de parent qui pût venir à son secours; elle était la dernière de sa famille, et ne pouvait compter que sur elle-même. Encore fallait-il qu'elle s'efforçât de donner à sa fille une portion de ce courage qui lui était si nécessaire. Elle convertit promptement en argent tout ce dont elle put disposer; et louant une voiture à la ville voisine, elle partit avec sa fille pour Édimbourg; de là elle se proposait de se rendre à Londres dans une voiture publique; mais les trouvant à trop haut prix, elle préféra de faire marché avec un homme qui s'offrit de les mener jusqu'à York, dans une vieille chaise qu'il avait à sa disposition. Les arrangemens faits, la mère et la fille se mirent en route* de nouveau, et continuèrent leur triste voyage. Les deux premiers jours se passèrent sans accident. Sur le matin du troisième, une chûte de neige menaça d'entraver leur marche; mais impatiente d'aller, Madame Berkley pressa le conducteur de se hâter autant qu'il lui serait possible.

Celui-ci, qui était fort égoïste, et qui se repentait intérieurement de l'engagement qu'il avait pris, feignit tout-à-coup d'être atteint d'une maladie grave. En dépit des remontrances des voyageuses, il s'arrêta à une petite auberge située sur le bord du chemin, et y passa deux heures sous prétexte de recouvrir ses forces ; après quoi il déclara formellement qu'il ne pouvait aller plus loin, et qu'il avait arrêté un garçon pour le remplacer. Les prières et les remontrances de Madame Berkley furent inutiles, il fallut se soumettre, et partir. Il était alors quatre heures du soir, et la ville la plus prochaine était éloignée d'environ cinq lieues.

Dès que Madame Berkley et sa fille furent en route, la chûte de la neige s'accrut, le chemin était très-mauvais, les chevaux fatigués bronchaient à chaque pas. Le conducteur était un rustre insolent, qui paraissait n'avoir jamais mené de voiture. Rempli à-la-fois d'ignorance et d'opiniâtreté, deux qualités qui vont presque toujours ensemble, il voulut suivre une route* de traverse dans l'espoir d'arriver une heure plutôt à la couchée. Sans tenir compte* ni des supplications des dames ni du danger de verser la chaise, il pénétra dans un grand bois, où la neige n'avait pas encore caché la trace du chemin qui, selon lui, menait à la ville, et qui cependant les conduisit sur le bord d'un de ces vastes marais, si communs dans cette partie de l'Écosse.

Il était presque nuit ; l'homme persistait à dire qu'il connaissait la route, et qu'il fallait traverser toute cette plaine couverte de neige. Tout-à-coup, ô malheur ! .... Madame Berkley jette un cri .... la chaise verse, les

chevaux s'abattent, et le conducteur est jeté à quelque distance. Aussitôt il se relève, et, avec d'horribles juremens, il s'approche pour tirer la mère et la fille de leur périlleuse situation. . . . Elles n'étaient blessées ni l'une ni l'autre; mais excessivement frappées de ce qu'elles avaient déjà souffert, et de ce qu'elles craignaient encore; car une des roues était brisée, et il était évidemment impossible de continuer la route avec la voiture. M^{de} Berkley, avec sa tremblante fille qui s'appuyait sur son bras, recueillit toutes les forces de son ame pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Elle arrêta que le postillon chargerait leur bagage sur ses chevaux, et leur servirait de guide pour retourner à l'auberge; car la terrible étendue qui s'ouvrait devant elles, n'offrait aucun signe d'habitation. On n'apercevait pas la moindre lumière sur cette plaine désolée, et l'homme avouait que la ville où il avait dû les conduire, était encore au moins à cinq milles de distance.

Il est difficile d'imaginer une situation plus déplorable que celle de ces deux pauvres voyageuses. Rester en place eût été s'exposer à périr dans la neige avant le jour; et cependant il n'était pas certain qu'elles eussent la force d'atteindre un abri. Leur conducteur ne paraissait pas moins alarmé. Il marchait lentement tenant les chevaux par la bride, et la mère et la fille suivaient avec une peine et une angoisse extrêmes. Leur route parut croisée par une espèce de sentier. Le reflet de la neige leur fit découvrir qu'il était bordé d'un côté par le bois que la voiture avait traversé, de l'autre, par un mur très-haut. Ils étaient donc près d'une maison;

circonstance qu'elles saisirent avec la plus grande joie; mais leur guide était si loin de paraître la partager, qu'il s'écria d'un ton consterné: "Nous avons manqué le chemin, et il vaut mieux retourner sur nos pas."

Mde Berkley, sans paraître remarquer cette étrange répugnance, demanda avec empressement par où il fallait passer pour trouver la porte de la maison. Le guide répondit d'un air effrayé qu'il n'y faisait* pas bon, et qu'il valait beaucoup mieux ne pas essayer d'y entrer.

Quels que soient ses habitans, s'il y en a, reprit Mde Berkley, rien ne peut m'empêcher d'y chercher un asile pour cette nuit. Elle insista de nouveau pour savoir l'entrée de la maison. Il me semble, dit Euphémie, que nous pourrons la trouver en marchant le long du mur. Mde Berkley fit alors quelques pas, tenant sa fille par la main. Le conducteur les suivait en tremblant; bientôt, ayant tourné l'angle du mur de clôture, ils virent une haute et pesante porte à barreaux de fer, au travers desquels ils aperçurent une cour et la façade d'une ancienne maison, avec cette espèce de fronton triangulaire qui ressemblait au portail d'une chapelle gothique; les fenêtres leur parurent d'une structure analogue. On n'y voyait aucune lumière; mais comme il n'était pas fort tard, les dames prièrent le postillon de chercher la cloche, afin d'avertir de leur arrivée. Celui-ci tâtonne de mauvaise grâce, et la cherche en vain. Un chien cependant, plus alerte que le reste des habitans, s'élance avec de si violens aboiemens hors du chenil de la cour, et s'avance avec une telle furie vers la porte de fer, qu'Euphémie proposa à sa mère de risquer

la fatigue de retourner à l'auberge, plutôt que d'entrer dans cette épouvantable maison.

Les aboiemens du chien eurent plus d'effet que le son de la cloche. On vit une faible lumière rayonner à la fenêtre qui était en face de la porte. Une figure qu'on ne pouvait pas distinguer dans l'obscurité, parut derrière la croisée, et disparut tout doucement.

Bientôt après, la lumière parut une seconde fois. Une figure qui ne semblait pas être la même, ouvrit lentement la fenêtre, et cria d'une voix aigre et tremblante : " qui est là, que voulez-vous ?" L'aboiement ou plutôt le rugissement continu du chien permettait à peine d'entendre. Mde Berkley, avec un accent élevé, répondit : " Je suis une Écossaise, en voyage avec ma fille ; nous allons à Londres. Nous nous sommes perdues dans les neiges, notre chaise a versé, s'est brisée, et nous périrons avant la fin de cette affreuse nuit, si l'on n'a pas la charité de nous recevoir.

Le vieillard qui leur avait parlé se retira, et, sans donner aucune réponse, ferma la fenêtre.

Le cœur de Mde Berkley se serra. Prête à succomber sous le poids de sa détresse, elle porta ses regards autour de cette maison inhospitalière, se flattant encore d'apercevoir quelque chaumière où elle pourrait trouver l'asile qu'on lui refusait. Mais l'orage de neige était devenu plus violent et plus épais : il était impossible de distinguer aucun objet. Mde Berkley et sa fille se crurent absolument perdues. Les aboiemens du chien continuaient d'avertir que ces infortunées étaient encore à la porte ; cependant il se passa plus d'un quart-d'heure

avant que personne parût de nouveau. Enfin, l'étrange figure qui leur avait déjà parlé, ouvrit lentement la même fenêtre, et leur fit signe de gagner une autre porte située un peu plus loin dans un enfoncement du mur. Elles se traînèrent avec la plus grande peine vers la place indiquée, car elles étaient déjà engourdies par le froid. Là elles attendirent encore quelque temps: enfin, par une petite porte grillée, elles virent s'approcher silencieusement un vieillard qui tenait d'une main une lanterne, et de l'autre une épée. Il était vêtu d'une longue redingote très-brune. Une capote d'étoffe de la même couleur cachait son front chauve, et tombait jusque sur ses sourcils. Il avait le visage long, maigre, pâle, et ridé. Il éleva sa lanterne, et au travers des barreaux de la porte fermée, il examina les trois personnes, sans répondre un seul mot aux ardentes prières que lui adressait M.de Berkley pour obtenir l'entrée.

Cette enquête silencieuse dura quelques minutes. Enfin, d'une voix qui fit frissonner nos voyageuses, cet homme leur dit: "J'avais résolu de ne jamais introduire ici aucun étranger, surtout de nuit. Comme je vois cependant que votre détresse est réelle, je veux bien pour cette fois rompre mon vœu, et vous faire entrer dans ma maison. Quant à l'homme qui est avec vous, il n'y mettra pas le pied, tout ce que je puis faire pour lui, c'est de l'envoyer à l'écurie." Le postillon, quoiqu'à demi gelé, s'estima heureux de n'être pas admis dans une maison sur laquelle on faisait courir* les bruits les plus extraordinaires. Il mena ses chevaux à l'écurie,

dont on lui montra le chemin, et il y fut enfermé avec eux, pour n'en sortir que le lendemain.

Après cette opération, M^{de} Berkley et sa fille, saisies de froid, suivirent le vieillard, qui d'un pas lent et faible marchait devant elles. A la porte de la maison se trouva un autre personnage également silencieux ; il les laissa passer sans paraître les apercevoir ; mais quand elles furent entrées dans une vestibule vaste et élevé, construit en briques, et revêtu çà et là de vieilles boiseries brunes, il ferma la porte derrière elles, et les suivit à la lueur pâle de la lanterne que portait le vieillard qui les précédait. Elles aperçurent qu'on les faisait entrer dans un long corridor. Euphémie alors serra le bras de sa mère, et presque évanouie articula faiblement ses mots : "Dieu !* où allons-nous ?" Prends patience, mon enfant, lui répondit sa mère en s'efforcant de la soutenir. Ici la lanterne disparut : M^{de} Berkley et sa fille s'arrêtèrent ; mais celui qui les suivait, s'écria d'une voix creuse : "pourquoi n'avancez-vous pas ?"

A ces mots elles continuèrent à cheminer, sans trop savoir comment, jusqu'au bout du corridor ? Elles virent une porte qui ouvrait dans une très-vaste pièce, au bout de laquelle s'était arrêté le vieillard tenant encore à la main sa lanterne, qui rendait à peine visible cet appartement délabré. Il leur fit signe qu'elles pouvaient approcher. Elles s'avancèrent lentement jusqu'à lui, et quand elles furent tout près, il leur dit d'une voix aigre : "Depuis bien des années aucun étranger n'a été admis dans ces murs. Je souhaite ne pas me repentir de ma folle compassion. Je ne puis vous procurer que

l'asile de cette chambre. Il y a eu du feu aujourd'hui. Ma propre sureté m'oblige à vous y renfermer. Voilà un bout de chandelle dans la lanterne . . . . à la pointe du jour vous pourrez partir."

Il traversa alors la chambre, parut fermer une porte latérale, puis il sortit par celle où l'autre triste personnage était resté en sentinelle pendant cette courte conférence.

Euphémie, frappée d'horreur d'être dans une situation qui lui semblait pire que la première, se jeta dans les bras de sa mère, et fondit en larmes. La nécessité avait soutenu jusqu'à ce moment les forces de Mde Berkley; mais tout-à-coup elle parut perdre à la fois son courage et ses sens. La terreur d'Euphémie redoubla quand elle aperçut que sa mère ne lui répondait pas, et paraissait insensible à ses larmes et à ses caresses. C'était à son tour à déployer de la force: elle saisit la lanterne dans laquelle la chandelle était expirante; elle examina la chambre dans l'espoir confus de trouver quelques secours pour sa mère. La porte latérale que le vieillard avait paru vouloir fermer, ne l'était cependant pas: Euphémie l'ouvrit. Un tourbillon de vent pénétra dans l'appartement, mais au-delà tout était obscur. Elle s'aventura cependant à faire un pas ou deux; mais à la triste et vacillante lumière de la lanterne, elle crut distinguer trois ou quatre figures noires contre le mur opposé: elle s'imagina même les voir en mouvement, et dans son effroi se retira en hâte, poussant la porte sans la pouvoir fermer.

En approchant de sa mère, Euphémie la vit tourner

ses yeux languissans vers une immense cheminée, et lui faire signe de ranimer, si elle pouvait, quelques charbons presque éteints qui restaient sur le foyer. Elle y réussit, et trouva heureusement deux petits morceaux de bois qui, quoique verds, s'enflammèrent enfin. Alors elle aida sa mère à s'en approcher, lui frotta les mains pour ranimer leur chaleur, lui réchauffa les pieds, et la couvrit de son tablier et de ses habits. Au bout de quelques momens M.de Berkley reprit la connaissance et la parole ; mais ses yeux étaient fixes, et le mouvement de ses esprits vitaux paraissait encore suspendu.

Euphémie craignait de voir s'éteindre à la fois, et la lumière et le feu. Elle ranima un peu la chandelle et parcourut de nouveau la chambre. Ses recherches avaient pour objet de trouver de quoi nourrir le feu, de la durée duquel l'existence de sa mère paraissait dépendre ; et tel était l'état démantelé de la chambre que cela ne lui fut point difficile : les boiseries des fenêtres étaient pourries et en éclats.

Euphémie crut pouvoir en détacher quelques morceaux, qui lui servirent à alimenter la flamme. Elle vit alors avec moins de chagrin le dernier rayon de leur chandelle, et tirant avec difficulté un vieux fauteuil délabré devant la cheminée, elle engagea sa mère à s'y placer. Puis à genoux à ses côtés, elle s'efforçait, en lui frottant les mains et les pieds, de ranimer la chaleur vitale que le froid extrême avait presque éteinte.

La fatigue jointe à l'engourdissement que donne toujours un froid rigoureux, le manque de nourriture et les appréhensions qu'avait eues M.de Berkley pour sa fille

et pour elle-même, la firent tomber dans un assoupissement qu'Euphémie prit pour un bon sommeil.

La crainte que le feu ne s'éteignît, et l'image des terribles figures de la chambre voisine, empêchèrent néanmoins la tremblante enfant de prendre un instant de repos.

La vent hurlait autour de cette maison dévastée, et de temps en temps la porte vers laquelle se tournaient sans cesse ses regards craintifs, était ébranlée sur ses gonds.

Le jour si long-temps désiré parut enfin ; une faible lueur perça à travers les volets. Dès ce moment Euphémie aurait volontiers quitté cette demeure inhospitalière, mais l'état de sa mère ne le permettait pas. Elle paraissait tout-à-fait épuisée. La faim, la fatigue et le froid avait produit sur elle l'effet d'une longue maladie.

Euphémie rappela cependant à sa mère la nécessité de leur départ; mais pour que ce départ pût s'effectuer, il fallait qu'un peu de nourriture restaurât les forces épuisées de M^de^ Berkley ; sa généreuse fille s'offrit à en aller chercher. Elle eut le courage d'entrer une seconde fois dans la chambre, où son imagination lui avait fait voir des figures effrayantes : elle espérait trouver là quelque passage, pour arriver jusqu'aux maîtres de la maison.

En ouvrant la porte, elle vit que les objets de sa terreur n'étaient autre chose que de gros faisceaux de plantes qu'on avait fait sécher pour en retirer la graine, et dont quelques-unes étaient enveloppées de nattes et de couvertures déchirées.

Euphémie ne trouva dans cette chambre qu'une porte qui ouvrait sur une espece de cour ou de jardin, vitrée jadis, mais qui n'avait plus que de vieilles planches clouées en guise de carreaux. Elle avait déjà ouvert un des panneaux, dans l'espérance de sortir par là : mais tout-à-coup elle entendit sa mère qui l'appelait d'une voix effrayée. A l'instant elle quitte tout pour voler vers elle. "Ma fille, lui dit celle-ci, écoute. . . . Quelqu'un frappe à coups redoublés dans l'appartement qui est au-dessous du nôtre."——Il est vrai, maman, j'entends un bruit sourd. . . . Mais non . . . . je ne l'entends plus.——Prête* bien l'oreille ! . . . . ——Ah ! oui, le voilà qui recommence !——Si c'était . . . . —— qui ? maman : ——quelque malheureux qu'on eût enfermé !——Ah ! maman, je frissonne. . . . . Car enfin, nous sommes enfermées nous-mêmes !——Ne te trouble pas, ma fille : va frapper à la porte ; . . . . il est jour : on nous ouvrira sûrement.

Euphémie court aussitôt frapper à toutes les portes ; ——personne ne vient. Elle appelle : on ne lui répond pas.

Désespérée, elle revient vers sa maman. Le bruit souterrain se faisait toujours entendre. On ne me répond pas, dit-elle ; mais je vais ouvrir la croisée qui donne* sur la campagne et j'appellerai du secours.

Euphémie, après bien des efforts, vint* à bout d'ouvrir une des croisées, que les toiles d'araignées couvraient entièrement ; elle donnait* sur la cour. La jeune fille promena ses regards de tous les côtés pour voir si elle ne découvrirait personne ; elle n'aperçut que deux

énormes chiens qui aboyaient avec fureur devant une porte contre laquelle on frappait à coups redoublés. Cette porte était celle de l'écurie. Le postillon, qui n'avait ni mangé ni dormi de toute la nuit, espérait que le retour du jour terminerait cette rude épreuve, et lui rendrait la liberté. Il commençait à perdre patience, et faisait un vacarme affreux pour se faire ouvrir. Voyant que tous ses efforts étaient vains, il essaya de faire une ouverture au toit, afin de pouvoir s'échapper. Il parvint à soulever quelques tuiles; et Euphémie ne fut pas peu surprise en voyant la tête du postillon se faire* jour par cette brèche.

Holà ! cocher, cria-t-elle . . . . il paraît que vous êtes enfermé aussi ! . . . . ——Quoi ! c'est vous ? répondit-il en la regardant. Grâce au ciel, vous êtes donc encore en vie.——Oui, vraiment ; mais nous sommes en prison, et nous n'avons pas mangé.——Est-il possible ? J'aurais pardonné à ce vieux avare de m'avoir fait jeûner, moi et mes chevaux : mais traiter ainsi des personnes comme vous, oh ! cela crie vengeance ; laissez-moi faire ; . . . . je veux sauter du toit, aller chercher main-forte, vous délivrer, et faire punir le barbare qui ne vous retient, sans doute, que pour vous égorger la nuit prochaine.—Ah ! de grâce, ne sautez pas du toit ! vous vous blesseriez. Attendez qu'il passe quelqu'un sur le chemin. Il me semble que j'aperçois une chaise de poste qui vient de ce côté-ci.

Le postillon tourna les yeux vers le chemin, et aperçut en effet un voyageur en chaise de poste. Il était suivi de deux domestiques à cheval. D'une voix aussi

forte qu'on peut l'avoir, quand on n'a pas mangé depuis dix-huit heures, il appela le voyageur, et le pria d'approcher. Les domestiques de celui-ci accoururent aux cris aigus du postillon. " Camarades, leur dit-il, au nom de l'humanité, arrêtez-vous, secourez-nous. Je suis un malheureux cocher dont la voiture a versé hier au milieu des neiges. Nous avons cherché ici un asile, et nous y sommes enfermés. Délivrez-moi ! délivrez une mère et sa fille qui sont prisonnières dans le château, et qui sont à jeun depuis hier !"

Alors les domestiques ayant informé leur maître de ce qu'ils venaient d'apprendre, la chaise de poste s'arrêta. Le voyageur entendant parler d'une mère et de sa fille, demanda si l'on savait leur nom.—M.de Berkley, dit le cocher du haut du toit.—M.de Berkley ! Se peut-il ! . . . M.de Berkley ! elle serait ici ! . . . . —Oui, ici même : vous voyez sa fille à la fenêtre !—Euphémie ! Mes amis, frappons à la porte, ma mère et ma sœur sont dans cette maison. Vous savez qu'à mon arrivée des Indes, j'ai volé tout de suite à la demeure paternelle. J'ai trouvé tout le monde absent. Instruit que ma mère et ma sœur venaient de partir, j'ai couru sur leurs traces dans l'espoir de les atteindre ; et c'est ici que le ciel exauce mes vœux.

Cependant les domestiques donnaient vainement à la porte des coups redoublés. Qui donc habite cette maison ? s'écria Péters.—Ne vous l'ai-je pas dit ? s'écria le cocher du haut du toit. Cette maison est un coupe-gorge ; on y assassine les voyageurs. Les scélérats qui l'habitent se sont barricadés pour échapper à la punition

qui les attend. Si vous voulez nous sauver, courez au village voisin, faites venir des gendarmes et des serruriers ; le seul moyen qu'il y ait d'entrer dans ce château, c'est d'en forcer les portes.

Péters suivit ce conseil. Il donna ordre à ses domestiques d'aller requérir main-forte au village voisin, et leur recommanda de courir* à franc-étrier. Il ordonna en même temps à ses postillons de les suivre avec la chaise, pour amener plus promptement l'officier de justice, dont la présence était d'une absolue nécessité. Pour lui, sans se faire connaître encore, il resta à la grille du château, cherchant, toutes les fois qu'Euphémie paraissait à la fenêtre, à ranimer son courage en lui promettant une prochaine délivrance.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'on vit arriver l'officier de justice en chaise de poste, avec les gendarmes à cheval, et plusieurs paysans à pied qui étaient accourus armés de haches, de sabres et de fusils, pour partager volontairement les périls et la gloire de l'expédition.

L'officier de justice mit pied à terre devant la grille, fit trois sommations, au nom de la loi, à ceux qui habitaient la maison d'en ouvrir l'entrée ; et voyant que ces sommations étaient sans effet, il ordonna d'enfoncer les portes, et de pénétrer de force dans le château. A l'instant les grilles furent brisées, les chiens dispersés, les portes abattues. On entra dans le vestibule, on monta l'escalier, sans que personne se présentât. Un lugubre silence régnait dans cette habitation gothique. Péters impatient de délivrer sa mère, la cherchait de

salle en salle. Enfin il l'aperçoit, l'appelle et se jette dans ses bras. Mde Berkley s'évanouit à sa vue ; mais bientôt par les soins de Péters et d'Euphémie, elle reprend connaissance, et pleure de joie en retrouvant son fils dans son libérateur.

"Venez, ma mère, lui dit Péters ; sortons de cette affreuse enceinte. Venez au prochain village réparer vos forces, et recevoir les embrassemens d'un fils qui arrive des Indes exprès pour vous faire partager sa fortune...." Mon ami ; répondit-elle, je ne veux pas sortir d'ici sans avoir rendu la liberté à toutes les victimes qui peuvent y gémir. Enfermée dans cette chambre, j'ai entendu frapper sourdement au-dessous de moi, et ce bruit souterrain m'a déchiré le cœur. Il y a un quart-d'heure que ce bruit a cessé ; . . . . peut-être, hélas ! la victime est-elle tombée en défaillance."

A ces mots l'officier de justice, qui était présent, ordonna des perquisitions dans le château, et notamment dans les caves. On chercha long-temps avant de parvenir au caveau situé sous la salle de Mde Berkley. Enfin une porte de fer très-épaisse fut découverte ; on l'ouvrit, et à la lueur de flambeaux allumés on aperçut une autre porte située a quelques pas de la première ; on remarqua qu'une clef des plus fortes tenait à la serrure, et on crut entendre un bruit sourd dans l'enfoncement. "C'est sûrement ici que les brigands se sont retranchés, dit l'officier de justice ; entrons-y avec précaution."

A ces mots il s'arme de deux pistolets, et ouvre lui-même la porte. . . . Dieu ! quel spectacle vint alors

frapper ses regards ! Deux vieillards couverts de haillons, étaient auprès d'un monceau d'or, prêts à expirer de rage et de désespoir. Morceval, éveillé la nuit par l'idée d'avoir admis des étrangers dans sa maison, craignant surtout les complots du cocher qu'il avait enfermé dans l'écurie, avait voulu avant le jour aller visiter son trésor. Il s'était fait suivre par son vieux domestique. Tous deux, l'esprit troublé, les sens à demi-assoupis, s'étaient enfoncés dans le caveau, en négligeant de retirer la clef de la porte qui s'était refermée tout-à-coup sur eux. Déchirante situation ! supplice digne d'un avare ! encore quelques heures, et Morceval expirait de faim sur son or. L'aspect de ses libérateurs lui causa une joie si vive, qu'il perdit pendant quelques instans toute connaissance. Quatre hommes le transportèrent dans le salon, l'établirent dans un vieux fauteuil, où on parvint, non sans peine, à le faire sortir de sa léthargie.

Il prit alors la parole, et dit d'une voix faible et encore mal assurée : " O vous qui m'avez délivré, que le ciel vous bénisse ! j'ai manqué* d'être la victime de mon amour pour un métal qui est aussi funeste à ceux qui l'amassent qu'à ceux qui le prodiguent. J'aurais mérité, je l'avoue, cette mort affreuse, et je n'eusse pas été le premier avare qui eût péri de cette sorte ; mais le ciel a eu pitié de moi, pour me récompenser sans doute du premier pas que je venais de faire vers la bienfaisance et l'humanité. Je vois bien par ce qui m'arrive, qu'une bonne action n'est jamais perdue. Existerais-je en effet à présent, si dans ma détresse je ne m'étais dit : j'ai logé une mère et sa fille dans le salon qui est au-dessus

de ce caveau ; frappons, peut-être que mes coups arriveront jusqu'à elles, et qu'elles pourront nous sauver ? J'ai fait alors un vœu ; j'ai promis au ciel, par les sermens les plus sacrés, de l'accomplir rigoureusement, si la faculté m'en était donnée ; j'ai fait le vœu de donner la moitié de mon or à cette mère et sa fille, si je venais par leurs soins à obtenir ma délivrance. A présent que je l'ai obtenue, je veux remplir ma promesse. Trop heureux d'acquitter à ce prix la dette sacrée de la reconnaissance !"

" Ah ! maman, s'écria Euphémie, le ciel sans doute a conduit ces événemens, et tout me dit que papa sortira bientôt de prison."

" Mon père est en prison ! s'écria Péters . . . . se peut-il . . . . ? ah ! courons vite le délivrer."——Mon ami, répondit M.de Berkley, c'est le but de mon voyage à Londres. Le dérangement des affaires de mon fils Charles a causé l'emprisonnement de mon époux ; mais j'espère qu'en arrivant. . . .

Je vous suivrai, dit Morceval. Cette journée m'a guéri pour toujours de l'avarice, et je sens au fond de mon cœur le besoin d'être généreux."

A l'instant on prépara un petit repas, et l'on se disposa au voyage. L'officier de justice, les gendarmes et les paysans se retirèrent richement récompensés ; on fit réparer la chaise, Morceval envoya chercher des chevaux de poste, les fit atteler à une vieille calèche qu'il avait, et se mit* en route pour Londres, avec sa cassette, à la suite de M.de Berkley et de ses enfans.

Arrivés dans cette ville, ils coururent tous visiter en

prison celui qui avait si peu mérité cette cruelle destinée Quelques jours suffirent, avec le secours d'un homme de loi, pour terminer de la manière la plus heureuse toutes les affaires de George Berkley. Il fut rendu à sa famille, et Morceval s'estima le plus fortuné des hommes d'avoir pu contribuer à sa délivrance.

Tous ensemble se remirent* en route pour l'Écosse, où quelques mois après Charles retourna, bien guéri de son ambition, et n'en ayant plus d'autre que de dédommager son père de tout ce qu'il avait souffert à son occasion, en l'aidant dans sa ferme, et la faisant prospérer bien plus qu'avant ses infortunes.

Dans la suite, Morceval, entièrement corrigé de son avarice, visita souvent la famille Berkley, à laquelle il reconnaissait devoir la vie. Privé de parens, il jeta les yeux sur cette famille intéressante, pour lui laisser tous ses biens après sa mort. Ainsi la nuit qui avait paru devoir être la dernière d'Euphémie et de sa mère, devint pour elles, par la bonté de la Providence, la source d'une rare félicité.

L'INDISCRETION.

"Mon Dieu! la drôle de petite créature! l'aimable enfant!" disait le vieux baron d'Antragues en caressant la petite Eugénie. Rien de plus amusant que ses histoires. Hier j'ai eu du monde; hé bien, croiriez-vous qu'elle a occupé le cercle à elle tout seule; le major et sa belle-sœur riaient à s'en pâmer.—"Mais sait-on précisément ce qui les faisait rire?" demanda d'un air de bonhomie Victorine, sœur aînée d'Eugénie, qui, sérieuse et raisonnable, avait tenté vainement plus d'une fois de réprimer les saillies de sa sœur. Le baron d'Antragues, leur grand-père, les avait recueillies toutes deux lors de l'émigration de son fils unique, le vicomte d'Antragues, et les années, en s'écoulant, avaient développé en lui une très-grande prévention en faveur d'Eugénie.

La remarque de Victorine lui valut un regard sévère de son grand-père, qui avait coutume de dire qu'il se méfiait de ces prodiges de raison, qui presque toujours cachent de la dissimulation, tandis que l'étourderie ne marche jamais sans un bon cœur.

La petite Eugénie fit de bonne heure son profit de ce système, ou plutôt se livra sans aucun obstacle à toute la vivacité, à toute l'inconsidération de son caractère.

Spirituelle et babillarde, ses réparties, dès sa plus tendre enfance, faisaient l'orgueil de sa Bonne et

l'amusement de tous les domestiques du chateau. C'était à qui la questionnerait, lui ferait conter *une histoire.*

De l'office elle passait au salon, où elle recommençait à divertir la compagnie. Il en résulta que l'habitude de se faire écouter, et le besoin de parler devint tel, qu'elle était l'espérance de tous les curieux ; que les gens occupés la fuyaient, et que les mêmes personnes qui, devant son grand-père, l'appelaient *la jolie causeuse,* parlaient d'elle en-arrière en la désignant par le nom de *la petite bavarde.* Tant que dura l'enfance d'Eugénie, ce désir de parler, cette habitude de rapporter à tort et à travers tout ce qu'elle entendait à-demi, et que le plus souvent elle avait mal compris, ne produisit que des quiproquo de peu d'importance, et souvent méme assez plaisans ; mais avec l'âge, ce défaut augmenta. Il entraînait nécessairement à sa suite l'indiscrétion, l'étourderie, l'imprudence. Plus d'une fois il arriva qu'avec un bon cœur Eugénie brouilla des amis, qu'elle fit renvoyer des domestiques, manquer des mariages. On la craignait dans la société ; on l'accusait de tous les troubles qu'elle n'avait pas causés, parce que plus d'une fois on avait pu lui en attribuer : et de tous ceux qui, en blâmant son babil, étaient les premiers à l'exciter, aucun n'eût voulu l'avoir pour fille.

Quant au baron, aveuglé par une partialité qu'il ne cherchait même pas à justifier, les défauts d'Eugénie lui paraissaient des grâces ; et tandis que Victorine conduisait la maison, apportait aux soins du ménage l'excellent esprit et la raison qui la distinguaient, le vieillard ne permettait pas qu'Eugénie cessât de lui

tenir compagnie. Lorsqu'elle le voyait un peu triste, elle lui faisait quelque récit qu'elle chargeait de circonstances plaisantes, ou qu'elle composait entièrement; le baron riait aux éclats, et répétait à ses amis: "Mon Dieu! qu'elle est drôle! elle pétille d'esprit!"—Avec cette réputation mal acquise et payée bien chèrement, Eugénie acquit le privilége de tout dire, et sans avoir l'idée de cette réserve qui est la première grâce de la jeunesse, atteignit cet âge où des inconséquences journalières ne sont plus des jeux d'enfans.

Quelque différence qui existât entre le caractère des deux sœurs, et surtout dans la manière dont les traitait leur grand-père, on leur doit la justice de remarquer que la plus tendre amitié les unissait. Seulement Victorine, naturellement sérieuse et occupée de son ouvrage, restait absorbée par le babil d'Eugénie, et l'injuste grand-père, regardant le silence de Victorine comme une preuve d'insuffisance, répétait: "Je savais bien que la petite avait pris tout l'esprit de la famille."

Madame de Valimène, dont le chateau était voisin de celui de Mr. Antragues, avait obtenu de ce dernier qu'il lui fît pendant quelques jours le sacrifice de ses petites-filles. Elles étaient liées depuis l'enfance avec mesdemoiselles de Valimène, et dans un premier voyage qu'elles y avaient fait au printemps, Eugénie avait cru deviner que le jeune Alphonse de Valimène s'occupait de Victorine.

De retour chez elle, après avoir tourmenté sa sœur de sa prétendue découverte, et tout en croyant garder ce qu'elle appelait un secret, elle en laissa entrevoir

quelque chose à son grand-père qui, à son grand étonnement, lui apprit qu'il avait reçu la demande formelle de Mr. de Valimène, et que probablement ce mariage aurait lieu. Cependant il avait refusé depuis de s'engager définitivement, et ce qui surprit bien plus Eugénie, c'est qu'il s'opposait cette fois à ce que Victorine accompagnât sa sœur au chateau de Valimène. Eugénie partit donc seule, et vers le soir du quatrième jour, Victorine vint la chercher dans la voiture de son grand-père, comme ils en étaient convenus.

"Qu'y a-t-il de nouveau chez nous," demanda Eugénie, qui lui trouva l'air préoccupé? "Rien, vous allez sans doute me répondre; car à moins que la vie de l'un de nous ne fût compromise, que mon grand-père ne se mariât, ou que vous ne fussiez devenue aussi bavarde que moi, vous me diriez toujours avec votre flegme ordinaire; *il n'y a pas de nouvelle à vous conter qui en vaille la peine.*"

"En effet," répondit tranquillement Victorine, "il ne s'est rien passé de remarquable, à moins que vous ne considériez comme tel l'arrivée d'un ami de mon bon papa, qui vient passer quelque temps chez nous.—Bon! et vous appelez cela rien? . . . . Il vient passer quelque temps chez nous, et vous avez l'air troublé. . . . Vous rougissez. . . . Ah! ma sœur!—Eh bien, reprit Victorine avec une émotion visible, quand il serait vrai que cette personne ne se souciât pas qu'on sût son nom pour un temps seulement, car incessamment. . . . —Bientôt connu! répéta Eugénie, pour le moment

caché . . . . un mystère auquel vous êtes intéressé. . . . Je n'en demande pas davantage, ma chère Victorine, comptez sur ma discrétion."

Victorine comptait bien plus sur son ignorance du mystère, qu'elle ne désavouait pas, et qui paraissait en effet la préoccuper malgré elle.

Comme Eugénie quittait ses jeunes amies le lendemain de bonne heure, elle passa une partie de la soirée avec elles ; elle leur fit confidence que bientôt elles danseraient au chateau d'Antragues, parce qu'il était à-peu-près certain que Victorine allait se marier. Pressée de dire avec qui, elle avoua qu'elle ignorait le nom du prétendu ; mais comme il habitait en cet instant le chateau, elle ne demandait que peu de jours pour leur faire passer de plus amples détails sur l'âge, la figure et la fortune du jeune homme.

Mesdemoiselles de Valimène, avant de redescendre au salon, avaient déjà instruit leur frère de cette nouvelle, qui l'affligea vivement, car il avait su apprécier les excellentes qualités de Victorine, et il s'était flatté que Mr. d'Antragues lui accorderait sa main. Un peu piqué d'avoir été si promptement supplanté par un autre, il affecta de parler à Victorine avec une extrême froideur, et évita soigneusement de s'approcher d'elle : celle-ci, qui savait que son grand-père approuvait la recherche d'Alphonse, et qui était loin de deviner la cause de son humeur, en fut aussi surprise qu'affligée, car elle accordait à ce jeune homme la préférence que méritaient des sentimens nobles et une conduite irréprochable.

Le lendemain, grâce à Eugénie, toute le monde se sépara triste et mécontent. Par suite de cette disposition, les deux sœurs, pendant la route, gardèrent quelque temps le silence. Mais il n'était pas à craindre qu'Eugénie en contractât l'habitude. Bientôt elle remit la conversation sur l'étranger mystérieux, et réduite aux conjectures par les réponses laconiques de sa sœur, et surtout par la présence de la femme-de-chambre qui les accompagnait, elle saisit un moment où celle-ci donnait au cocher quelques ordres, pour dire à Victorine avec son étourderie ordinaire: "Vous pensez bien que je n'ignore pas que c'est un mari pour vous; mais je gronderai mon grand-père de m'en avoir fait un secret; et quant à ce petit monsieur, il s'y prend mal pour gagner mon amitié, et s'il prête à la plaisanterie, je vous avertis que je ne lui ferai pas de quartier.

Victorine eut à peine le temps de lui recommander, d'une manière plus pressante que de coutume, de se défier de son humeur inconsidérée, qu'elles s'aperçurent, au bruit du pavé dans les cours du chateau, qu'elles étaient arrivées.

Le baron d'Antragues était allé montrer à son nouvel hôte des plantations qui l'intéressaient beaucoup.

Victorine parut empressée d'engager Eugénie à faire une toilette un peu soignée, et celle-ci remarqua l'importance que sa sœur mettait à choisir la robe qui lui allait le mieux, et à tresser elle-même ses cheveux, qui étaient très-beaux. Un domestique étant venu les avertir que ces Messieurs était rentrés, Victorine regardant encore s'il ne manquait, rien à la toilette d'Eugénie,

lui dit : " Surtout, ne parlez pas trop," et passa devant elle pour se rendre au salon.

Bien que la distance fût courte, avant d'y arriver Eugénie trouva le temps de s'abandonner à de nouveaux calculs. Quoiqu'elle fût la cadette, qu'y avait-il d'impossible à ce que ce fût elle qu'on voulût marier ? Le désir qu'exprimait Victorine, qu'elle parut à son avantage, semblait l'indiquer ; après tout, ce jeune homme avait pu savoir que le baron la préférait . . . . ou s'il était d'un caractère vif et gai, tout naturellement il l'avait choisie plutôt que sa sœur, parce qu'elle passait pour être plus aimable . . . . elle avait toujours prédit à cette pauvre Victorine que sa raison prématurée lui jouerait un mauvais tour. . . . Elle en était là de ce soliloque, lorsque la porte du salon s'ouvrit et lui laissa voir, assis près du baron, ce futur époux qu'elle disputait à sa sœur. C'était un grand homme d'environ quarante-cinq ans, dont l'abord était sévère, le teint basané, qui portait une perruque et un garde-vue de taffetas vert qu'il ne quittait jamais.

Cet aspect répondait si peu à ce qu'Eugénie s'était figurée, qu'elle resta interdite, et pour la première fois de sa vie, peut-être, elle ne trouva rien à dire. Mais sa surprise redoubla lorsque cette grande figure imposante, s'approchant d'elle, passa un bras autour de sa taille, et demanda à son grand-père la permission de l'embrasser ; ce qu'il fit avec beaucoup d'affection.

" Cela vous est bien permis, Mr. Valentin," répondit le baron. " Vous qui avez vu ces jeunes filles si petites, vous devez les traiter en vieil ami."

"Monsieur aurait-il donc connu mon père?" demanda vivement Eugénie, et avec une expression qui la rendit aimable aux yeux de l'étranger.

"Nullement, mademoiselle," fut sa réponse.

La jeune fille tourna la tête pour chercher dans les yeux de sa sœur ce qu'elle devait penser de ce personnage qui n'était certainement pas le futur époux d'une beauté de seize ans; mais Victorine était assise auprès de la fenêtre, la tête baissée sur son ouvrage. Elle observa de nouveau que l'étranger les regardait l'une après l'autre avec une curiosité qu'elle eût appelée de l'intérêt, si le garde-vue n'eût pas entièrement intercepté les regards expressifs de ses grands yeux noirs.

Après quelques instans de silence, pendant lequel on s'observait mutuellement, Mr. Valentin parut chercher à faire parler Eugénie, et le baron le secondant dans ses efforts, ils ne furent pas long-temps infructueux. Elle commença par une description vive et gaie de tout ce qu'elle avait vu et entendu chez madame de Valimène. Les ridicules d'une vieille parente arrivée de la province, puis ceux de madame de Valimène elle-même, qui était pleine d'affectation, et qui, à cinquante ans, chantait encore des romances, tout fut contrefait avec exagération, mais d'une manière plaisante. Le baron, selon sa coutume, riait de tout son cœur; mais l'étranger, pour lequel Eugénie redoublait de frais d'esprit, conservait un sérieux glacé.—"Mademoiselle Victorine, dit-il enfin, ne nous conterez-vous rien, ne vous est-il donc resté rien à glaner?—Ce qui amuse ma sœur, répondit-elle avec douceur, souvent ne me frappe pas.

J'avoue qu'entre autres, les ridicules de cette bonne madame de Valimène me sont échappés, et d'ailleurs je ne me permettrais pas. . . . —Je conçois cela, interrompit Eugénie, qui, une fois lancée, n'avait garde de rétrograder, on doit du respect à une belle-mère ; d'ailleurs, vous aviez bien assez de songer à vos propres affaires.—Une belle-mère ? . . . . quoi . . . . quelles affaires ? demanda l'étranger d'un ton de mécontentement et de curiosité.—La rougeur de Victorine et l'embarras du baron étaient extrêmes.—Je suis étonné . . . . je ne voulais pas . . . . dit vivement l'homme au garde-vue vert ; . . . . puis, d'un ton calme et ironique, il reprit : " Je me félicite d'être au moins arrivé à temps pour la noce de mademoiselle."

Après cette réflexion il quitta l'appartement.

Victorine, devenue fort pâle, parut prête à se trouver mal, et le baron, mécontent et troublé, allait reprocher à Eugénie son indiscrétion, quand celle-ci dit en éclatant de rire : " Ce Mr. Valentin est plaisant avec son air impérieux ! vous verrez que c'est un de ces gens qui se mêlent de tout. Mais aussi, mon bon papa, pourquoi ne pas dire ouvertement que vous vouliez donner Victorine à Mr de Valimène ?" Le baron répondit qu'il avait la plus grande confiance dans les conseils de Mr. Valentin ; et Eugénie ne pouvant fixer ses idées sur cet homme mystérieux, s'en consola en écrivant en détail, au chateau de Valimène, tout ce qui venait de se passer dans celui d'Antragues.

Le lendemain et les jours suivans, Eugénie acquit la conviction qu'il n'était pas question de mariage, mais

en même temps que l'étranger avait sur l'esprit du baron un ascendant qu'elle ne savait à quoi attribuer. Bientôt, dans la maison, tout ressentit l'influence de *l'homme au garde-vue vert*, car il était plus souvent désigné par cette dénomination que par le nom de Valentin, qu'Eugénie assurait ouvertement être un nom supposé. Il surveillait les ouvriers, il commandait aux domestiques, et s'occupait souvent des jeunes personnes avec un mélange de sévérité et d'affection, qui inspirait, malgré elle, à Eugénie, une sorte de respect qui retenait ses plaintes. Il avait, entre autres, une manière d'écouter si froidement son babillage, il paraissait si insensible aux gentillesses qui fixaient ordinairement l'attention de ses auditeurs, que l'amour-propre d'Eugénie se révoltait contre lui.

Mais il y joignait des conseils donnés d'un ton si affectueux, sur ce défaut qui altérait, disait-il, le naturel le plus aimable, et qui pouvait avoir des conséquences si funestes pour son bonheur, qu'Eugénie n'éprouvait plus que de la reconnaissance pour un ami dont l'accent était si persuasif et si sincère.

Victorine, qui paraissait mieux instruite sur le compte de l'étranger, quoiqu'elle ne voulût pas en convenir avec sa sœur, avait également lieu d'en être satisfaite, un seul point excepté, qui était son union avec le jeune de Valimène, sur laquelle il avait toujours témoigné du mécontentement. Mais depuis que Valentin habitait le chateau d'Antragues, le vieux baron traitait Victorine avec beaucoup plus d'égards; il paraissait même reconnaître l'injustice de sa prévention excessive en faveur

d'Eugénie; et si celle-ci était toujours sa favorite, du moins avait-il appris à le dissimuler.

Un jour que les deux sœurs étaient dans le salon avec *l'homme au garde-vue vert*, un domestique vint les avertir qu'on découvrait, dans l'avenue, Mr. Alphonse de Valimène, à cheval. Victorine rougit excessivement et jeta un regard timide sur le sévère Valentin, qui répondit tranquillement au domestique: "il me semble que M. le Baron est aujourd'hui fort souffrant de sa goutte, et je sais que son intention est qu'on réponde aux étrangers qu'il ne peut recevoir personne." Tandis que le domestique portait cette réponse au jeune homme qui, déçu de ses espérances, s'en retourna fort lentement, Victorine se détournait pour cacher une larme prête à s'échapper, et l'impassible Valentin continuait à déclouer une petite caisse nouvellement arrivée de Paris. Eugénie, que cette scène avait vivement impatientée, ne put se contenir plus long-temps: "Mon grand-père, dit-elle avec une ironie piquante, n'eût jamais un ton plus absolu, et j'admire la patience de ma sœur, qui se soumet sans réclamer à une autorité qu'on pourrait, ce me semble, contester. Car enfin, Mr. Valentin, qui vous permettez ici de témoigner si peu d'égard aux filles du vicomte d'Antragues, qui donc êtes-vous?" Il y avait dans le ton qui accompagnait cette question, tant de hauteur et d'arrogance, que le premier mouvement de l'inconnu fut de répondre d'un ton semblable: "Je suis . . . ." puis il s'arrêta tout-à-coup, et tirant de la petite caisse qu'il venait d'ouvrir, une grammaire et un dictionnaire anglais, il dit avec

douceur et sérénité : “ Je suis votre maître d'anglais, si vous voulez bien le permettre ; vous avez désiré d'apprendre cette langue, que j'ai l'habitude de parler, et j'ai fait venir de Paris les livres qui vous sont nécessaires.” Avant qu'Eugénie ait eu le temps de définir avec elle-même si cette attention lui était agréable et qu'elle ait pu faire un choix entre un refus ou un remercîment, le baron entra, témoigna sa satisfaction que ses petites-filles apprissent l'anglais, et se fit un grand plaisir d'assister à la première leçon.

Quelques semaines s'étaient déjà écoulées depuis l'installation de Valentin dans la famille : on n'allait plus chez les voisins, et l'on trouvait toujours quelque prétexte pour ne plus les recevoir. On sortait à peine de cette époque funeste de la révolution, où chaque famille pleurait encore la perte ou l'absence de ce qu'elle avait de plus cher ; des désordres de tous genres subsistaient encore, et des brigands impunis infestaient le pays. Depuis qu'on en parlait, Victorine et sa sœur ne se promenaient plus dans la forêt qui bordait un côté du parc d'Antragues, et le Baron avait recommandé la plus grande exactitude à fermer la grille par laquelle on communiquait de l'un dans l'autre.

Un jour qu'Eugénie se promenait de ce côté, elle aperçut dans la forêt, et fort près de la grille, un homme d'un âge et d'une tournure respectable, qui la salua. A peine lui eut-elle rendu son salut, qu'il descendit du cheval qu'il montait, et se nomma. Eugénie reconnut ce nom pour être celui d'une ancienne connaissance de son grand-père ; mais elle ne se rappelait pas qu'une

grand différence d'opinion politique les avait séparés, et elle ignorait que depuis peu Mr. de Tournay avait à la police générale une place importante; ou plutôt Eugénie ne se rappelait rien et ne songeait à rien, parce qu'elle n'avait aucune habitude de réfléchir avant d'agir. Son premier mouvement fut d'ouvrir la grille; Mr. de Tournay demanda si le chemin pour arriver au chateau ne serait pas plus court en traversant le parc: Eugénie ne pouvait guère répondre que non, et un instant après ils cheminaient ensemble vers le chateau.

Tout en marchant, Mr. de Tournay, après avoir adroitement épuisé les lieux communs sur la manière dont mademoiselle d'Antragues avait surpassé ce que promettait son enfance, car il l'avait vue " pas plus haute et aussi jolie que cela," (et il montrait un rosier couvert de fleurs,) il lui exprima un grand désir de revoir son ancien ami le baron d'Antragues: "Il existe entre nous aujourd'hui, dit-il, d'autres liens encore que ceux d'une ancienne intimité. Je suis chargé d'une mission qui le regarde. Il est maire de ce village: je viens le prévenir comme tel, de se prémunir contre un certain aventurier qui parcourt le département, et qui a dejà enlevé beaucoup d'argent à des gens crédules dont il a trompé la confiance. Il est de mon devoir de le poursuivre, et j'apporte au baron son signalement, car toute personne qui se cache est suspecte, et le gouvernement prend dans ce moment les mesures les plus sévères pour découvrir ses ennemis."—Oh! l'on peut se cacher, dit étourdiment Eugénie, et n'être ennemi de personne.—Connaîtriez-vous donc quelqu'un dans ce cas-là?—

Moi! .... Non, répondit-elle en rougissant excessivement. ... Tenez, ajouta-t-elle inconsidérément, je ne sais pas mentir. D'ailleurs, un ami de mon grand-père, qu'il reçoit chez lui, a si peu de rapport avec un aventurier, et les manières de Mr. Valentin le justifient si bien de cet odieux soupçon, que ce n'est point une indiscrétion. ... Cependant ne dites pas, je vous prie, monsieur, que je vous ai parlé de personne.—Mr. de Tournay n'eut point l'air de remarquer son trouble, ne fit aucune question, et changea de conversation; mais les soupçons qu'il avait conçus, dès cet instant furent confirmés. Le baron d'Antragues était seul au salon avec Victorine, lorsqu'Eugénie entra avec le voyageur, et expliqua comment elle l'avait rencontré à la porte du parc. Si elle eût été moins légère et moins inattentive, elle aurait lu facilement sur la figure du baron combien l'arrivée de cet hôte lui causait de déplaisir; une expression qui ressemblait à la crainte parut sur sa physionomie, tandis qu'il cherchait à la dissimuler sous les dehors de la politesse; quant à Victorine, elle devint d'abord très-pâle; puis, reprenant sa présence d'esprit, ell dit tout haut à son grand-père: "Ne donnerez-vous pas à monsieur la chambre verte? Je vais moi-même veiller à ce qu'on déplace tout ce qui est dedans, afin qu'elle soit en état de le recevoir." Or, cette chambre était celle qu'habitait l'étranger mystérieux. Le baron fut plus tranquille lorsqu'il vit que sa petite-fille allait le remplacer pour les ordres à donner; et Eugénie rougit en pensant que, par son imprudence, ces paroles de sa sœur devenaient intelligibles aussi pour celui qu'on paraissait redouter.

Victorine sortit en effet. En passant rapidement près de sa sœur, elle lui dit fort bas: *Silence!* Elle ignorait qu'il n'était plus temps. Leur hôte, sans avoir l'air de s'apercevoir du trouble répandu dans toute la maison, et dont il pénétrait fort bien le motif, causa tranquillement avec le baron des tours adroits par lesquels l'aventurier qu'il cherchait avait abusé d'honnêtes gens. Il termina ces détails sur ce fripon, par la lecture de son signalement, qui n'avait nul rapport avec celui de Valentin. On a déjà bien deviné, sans doute, que ce n'était qu'un prétexte pour pénétrer dans l'intérieur de la famille d'Antragues, et que Mr. de Tournay n'y était venu qu'attiré par une dénonciation qui regardait l'inconnu. Quel que dût être le succès de ses découvertes, il est certain qu'il le fondait principalement sur l'indiscrétion reconnue d'Eugénie, et qu'il tira promptement parti du hasard qui l'avait offerte à sa vue avant qu'on ait pu la prémunir contre le danger de se confier à lui. Heureusement que, de fort bonne heure, le souper vint au secours d'une conversation froide et languissante. Il ne fut nullement question de *l'homme au garde-vue vert*, qui ne parut point, et dont personne ne dit mot. Après le repas on fit de la musique; les deux sœurs, presque également préoccupées, manquèrent leur partie, et chantèrent faux, ce qui n'empêcha pas leur hôte, qui battait la mesure à contre-temps, d'assurer que ce petit concert était délicieux. A dix heures et demie chacun fut se coucher, se félicitant que cette ennuyeuse soirée fût terminée, et songeant, non sans inquiétude, au lendemain. Ce lendemain arriva, et Eugénie, qui

se repentait de son imprudence, (qu'elle n'avait osé avouer à personne,) et qui était loin cependant d'en connaître l'importance, descendit de fort bonne heure au jardin ; elle se promenait tristement dans une allée qui conduisait au pavillon isolé, qu'elle supposait être la retraite de Valentin, lorsqu'elle entendit la voix du voyageur de la veille, qui donnait un ordre à son domestique, en lui recommandant la plus grande célérité. Eugénie se retirait sans bruit, quand il l'aperçut. "Je suis charmé de vous rencontrer, mademoiselle, lui dit-il, je voulais vous dire que j'ai de fortes raisons de croire que Mr. votre grand-père recèle chez lui le dangereux fripon. . . ." A ce mot, l'équité et la reconnaissance se soulevèrent dans le cœur de la jeune personne, en faveur de *son maître d'anglais.* "Combien je regrette, s'écria-t-elle, que vous n'ayez pu voir celui que vous calomniez ainsi !—Des manières triviales, sans doute ? le langage d'un hardi charlatan ? voilà, j'imagine, demanda l'adroit personnage, ce que m'eût offert celui qui vous abuse encore ?—Le ton noble et franc d'un militaire, (car je suis presque sûre qu'il l'a été,) interrompit avec chaleur l'innocente Eugénie, la sincérité de l'amitié, voilà ce que nous avons trouvé en lui : mais pour couper court à toute discussion, le signalement que vous avez apporté n'est point le même.—Il est possible qu'il ne soit pas fort exact, et que quelque légère différence. . . .—Une différence totale, reprit Eugénie impatientée. Votre homme est petit, coloré, un peu roux : celui-ci est très-grand, fort brun, il a reçu une blessure au bras droit. . . .—C'est cela ! dit tout bas et en se

retournant, l'émissaire de la police.—Tout-à-coup Eugénie fit un cri : Qu'est-ce que j'aperçois qui brille sur l'herbe ? dit-elle. . . . C'est une chaîne que j'ai souvent entrevue sous le gilet de Mr. Valentin. Et d'une main imprudente elle la ramasse, la soulève ; une croix de Saint-Louis avec un ruban rouge, qu'une balle paraissait avoir traversé, était suspendue à cette chaîne, qui s'était sans doute cassée et perdue dans le déménagement précipité de Valentin, du chateau au pavillon. Voyez, voyez, s'écria la petite personne triomphante, je vous le disais bien que mon grand-père ne se laissait point abuser par un escroc ; que son ami était un homme comme il faut, un brave militaire !—En finissant cette exclamation, elle se retourne vers Mr. de Tournay pour voir s'il est enfin convaincu, et elle s'aperçoit avec surprise qu'il l'a quittée subitement.

Eugénie resta stupéfaite. Une idée confuse encore, mais terrible, vint l'anéantir, et la rendit si tremblante, qu'elle put à peine se traîner jusqu'à la porte du pavillon qui terminait le parc de ce côté. Elle s'assit sur les marches, et à l'instant Valentin fut près d'elle. Il avait l'air fort agité. "Eugénie, chère enfant, lui dit-il, n'auriez-vous pas trouvé une chaîne que j'ai eu le malheur de perdre ? Elle tenait cachée sur ma poitrine une croix de saint Louis. Le ruban est bien reconnaissable, une balle l'a touché lorsque j'eus le bras fracassé. . . . J'aimerais mieux qu'elle m'eût atteint le cœur, que d'avoir perdu le seul trésor de ma pauvreté, la loi qui m'a dicté mon devoir et guidé dans mon exil ! . . . ." Comme il prononçait ces mots, Eugénie

considéra librement, pour la première fois, ses yeux qu'enflammaient les plus nobles sentimens. Une comparaison rapide avec un portrait de son père, qui ornait la chambre du baron, l'éclaire subitement. "Mon père! . . . . ô mon père! s'écria-t-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas dit. . . ." Et elle tombe sur son sein, où il la presse avec tendresse.—"Mon Eugénie, dit-il, lorsque son émotion lui permit de parler, mon enfant non moins chérie que ta sœur, ne me reproche pas de t'avoir caché ce que je lui ai confié. Un malheureux défaut, dont j'espère que tu sentiras bientôt le danger, m'a commandé cet acte de prudence.—Grand Dieu! s'écria Eugénie, avec un mortel effroi, les suites peuvent en être terribles.... O! malheureuse, j'aurai dénoncé mon père!"—Une prompte explication suivit, et le vicomte Charles d'Antragues (auquel nous enlevons maintenant son garde-vue vert et son nom de Valentin) éprouva autant d'indignation pour les moyens astucieux qu'avait employés le perfide Tournay à tirer de sa fille la vérité, que de pitié pour cette dernière, qui, sanglotant à ses pieds, répétait: "Mon père! ... mon père! ... ah! ne me maudissez pas!" Tandis que le vicomte la relève, et que, loin de lui faire aucun reproche, (son cœur lui en faisait assez,) il la rassure et la console, Victorine et le baron arrivent dans un trouble affreux; l'agent de police (car Mr. de Tournay avait jeté le masque et déployé les ordres et le titre d'après lesquels il agissait) avait quitté le chateau, en les menaçant d'un prompt retour, et leur enjoignant de ne point chercher à faire évader l'émigré caché qu'il savait être chez eux, et qu'il

venait exprès de Paris pour saisir: ajoutant que cela ne servirait uniquement qu'à rendre son affaire plus mauvaise,—" Je ne puis concevoir, disait le baron, qui a pu l'instruire si bien!" La douleur d'Eugénie allait le lui apprendre; mais le vicomte observa, pour sauver à sa fille ce pénible aveu, qu'il avait fait lui-même mille imprudences, entraîné par la tendresse filiale et paternelle qui l'avait ramené au sein de sa famille avant qu'il n'eût obtenu le droit d'y reparaître; droit qu'il attendait de sa radiation de la liste des émigrés. " Maintenant, dit-il, songeons à chercher quelques moyens de fuite." En cet instant, Roger et Thibaut, deux fidèles domestiques qui étaient dans le secret, vinrent les avertir que l'agent de police avait rencontré à quelques pas du chateau la force armée qu'il avait envoyé requérir à la ville voisine, et que maintenant les avenues du parc étaient gardées de manière à rendre la fuite impossible. " Résignons-nous, dit le vicomte avec force; n'oublions pas qu'il faudrait bien des peines pour compenser le bonheur dont je jouis depuis quelques semaines. Mes enfans! je vous laisse mon père!—Nous vous suivons, s'écrientelles toutes deux à la fois.—Mais on distinguait la voix d'Eugénie, qui disait avec un accent déchirant: " Je le suivrai, j'en ai le droit, c'est moi qui l'ai perdu!"

Le pavillon où se passait cette scène douloureuse terminait le parc, et s'ouvrait d'un côté sur une grande route de la forêt: un tumulte de voix et de chevaux se fait entendre; on distingue celle du perfide Tournay qui ordonne, au nom de la loi, que la grille soit ouverte. Une voiture perce la foule, s'avance, s'arrête. Les ten-

dres adieux, les cris douloureux redoublent parmi la famille désolée, qui ne doute pas que cette voiture ne soit destinée à ravir un pere à ses enfans. Tout-à-coup un jeune homme ouvre la portière . . . . s'élance ; c'est Alphonse de Valmène.

Tandis que l'inexcusable légèreté d'Eugénie exposait la sûreté de ce qu'elle avait de plus cher, heureusement aussi que, dans la même ignorance et par le même défaut, elle travaillait sans le savoir à le sauver. On se rappelle qu'elle écrivait exactement à ses amies, mesdemoiselles de Valimène, et que par elles leur frère était instruit de tout ce qui était relatif à Mr. Valentin. Lorsqu'il sut que son union avec Victorine ne paraissait pas avoir l'approbation de ce mystérieux étranger, et que celle-ci semblait plus disposée à se soumettre qu'à se révolter, ce jeune homme, qu'un intérêt pressant rendait clairvoyant, devina la vérité. Il lui parut certain que puisque le vicomte d'Antragues se cachait, il n'avait pas encore obtenu sa radiation. Empressé de saisir une occasion de conquérir la bienveillance du père de Victorine, (qui n'avait d'ailleurs aucune objection personnelle à faire contre lui, et qu'un autre projet sur la main de Victorine éloignait seul de celui-là,) Alphonse de Valimène courut à Paris. Sa mère était proche parente d'un ministre puissant à cette époque ; il mit tant de chaleur et d'activité dans ses démarches, qu'il découvrit la réclamation du vicomte d'Antragues, lui fit devancer la marche qu'une foule d'autres demandes du même genre entravait, et obtint enfin la précieuse signature.

Muni de cet important papier, il repartit sans perdre

un moment pour le chateau d'Antragues, dont il espérait cette fois qu'on ne lui fermerait pas la porte.

Il atteignit l'entrée de la forêt en même temps que l'arrogant commissaire et se méla parmi ses gendarmes. Arrivé à la grille, où l'envoyé de la police comptait saisir sa proie, Alphonse, qui devine de quoi il s'agit, descend de voiture. "Voilà bien du monde et du bruit, dit-il, pour prendre un homme .... que vous ne prendrez pas, car il est aussi libre que vous;" et il leur montre la radiation de Mr. d'Antragues, revêtue de toutes les formalités nécessaires. Le méchant Tournay cède à regret, et disparaît avec sa menaçante escorte. Alphonse s'avance timidement vers le vicomte, qui lui tend les bras et demande à Victorine si elle connaît quelque moyen de payer un si important service. Nous laissons deviner à nos lecteurs l'aimable embarras de Victorine, les naïfs transports de joie d'Eugénie, et la forte résolution qu'elle prit enfin de contenir son babil, et de joindre à l'aimable vivacité de son âge la réserve et la dignité qui conviennent à son sexe. Je ne me plains point de cette journée, quoiqu'elle m'ait bien causé quelques alarmes, disait le vicomte d'Antragues, puisque ma fille lui doit un défaut de moins, et moi un fils de plus.

LA PRESOMPTION.

La timidité naturelle aux femmes semble leur indiquer le besoin d'un protecteur, et les premières vertus qu'elles apprennent à connaître, sont la douceur et l'obéissance. Ces vertus, bases de l'union conjugale, sont aussi celles de la piété filiale. Les lois de la société, d'accord avec celles de la nature, ont désigné l'autorité paternelle comme le guide et l'appui de l'inexpérience et de la faiblesse ; malheur à celle qui la méconnait et la fuit !

Léonie, fille unique de Mr. de Balinville, gentilhomme veuf depuis plusieurs années, était née avec un de ces caractères fermes et prononcés, dont le principe devient souvent la source des vertus les plus solides, mais dont l'excès est bien dangereux, lorsqu'il nous inspire une aveugle confiance en nos propres forces, lorsqu'il exclut l'indulgence pour ceux qui nous entourent, et nous porte à rejeter de salutaires avis.

Oubliant que les faiblesses et les erreurs sont un héritage commun à tous les hommes, Léonie jugeait avec sévérité la moindre faute. Selon elle, accueillir celui qui s'en était rendu coupable, c'était participer aux mêmes torts. Il est rare qu'une pareille rigidité n'accompagne pas une excellente opinion de soi-même. Aussi Léonie prenait-elle souvent un ton de supériorité,

que les représentations de son père et l'usage du monde lui apprirent à réprimer, mais qu'elle remplaçait par un certain contentement d'elle-même qui perçait jusque dans son silence, et qui excluait de ses manières la douceur et l'aménité.

Guidée par ce qu'elle appelait l'amour du bien, elle renonçait à ce privilége si doux pour une jeune personne, d'être auprès de ses parens l'appui des faibles et l'avocat des coupables repentans. Bien loin de là, on la redoutait dans la maison de son père beaucoup plus que Mr. de Balinville; et vainement un domestique qui manquait à son devoir eût cherché un appui auprès de sa jeune maîtresse, elle aurait cru causer un scandale en parlant en sa faveur, et elle le voyait partir froidement en lui disant: "C'est votre faute, il fallait vous mieux conduire."—Elle déployait la même sévérité dans ses discussions de famille, dans de petites querelles de ménage, où quelquefois l'amitié est prise pour juge de légers débats qu'il dépend d'elle souvent de terminer ou d'envenimer. Toujours on voyait Léonie se ranger du côté de l'autorité, et préférer au rôle si doux de conciliatrice la réputation d'une raison fort au-dessus de son âge, et d'une vertu inflexible.

Mais tandis que mademoiselle de Balinville tenait toujours prêts, à l'usage de ses jeunes amies et de tous ceux qui l'entouraient, des conseils rigoureux, on pouvait s'étonner de sa froideur, de sa répugnance pour tous les avis que quelquefois on lui offrait en échange, et qu'une source respectable et sacrée ne lui rendait pas plus précieux. Par exemple, Léonie, égarée par un

système dangereux, trouvait inutile de baser ses principes sur les préceptes de la religion. "Ils sont excellens sans doute, disait-elle; mais la voix de la conscience nous en dit autant, et ne suis-je pas assurée que ce guide suffira pour me préserver de toutes les fautes?" Le bon prêtre, qui, après qu'elle eut fait sa première communion, s'affligeait de la voir se refroidir tous les jours davantage pour les bonnes lectures et les pieuses pratiques qu'il lui avait recommandées, revenait vainement chaque année frapper à ce cœur endurci par un orgueil excessif. Il se retirait en soupirant, et lui disait: "Il n'est pas temps encore; mais un jour, ma fille, vous reconnaîtrez combien est insuffisante la sagesse de l'homme, et que pour le préserver de la folie, de la douleur et du remords, ce n'est pas trop de toute la puissance de la religion pour soutenir ses forces!"

On ne sera pas étonné que, dédaignant de semblables avis, Léonie écoutât peu et ne suivît guère ceux de son père, qui depuis son enfance avait travaillé vainement à lui donner des idées plus justes, et à l'amener à penser que les vertus les plus douces sont toujours celles qui conviennent le mieux aux femmes. Inquiet sur l'avenir, et prévoyant que le caractère présomptueux de Léonie lui préparait bien des peines, l'exposait à bien des dangers, Mr. de Balinville se décida à lui proposer pour époux le comte de Vergennes, homme d'un âge mûr, d'une excellente réputation, et son plus intime ami. Le comte connaissait Léonie depuis son enfance, et quoiqu'il ne s'aveuglât pas sur ses défauts, il espérait parvenir à l'en corriger, et se flattait d'être heureux avec

la fille de son ami. Celle-ci, séduite par le titre de comtesse, aurait probablement fermé* les yeux sur la grande disproportion d'âge qui existait entre le comte et elle, si un léger incident qui blessa son amour-propre, n'eût renversé les projets de Mr. de Balinville.

C'était le jour de la fête* de Léonie : son père rassembla quelques amis, et parmi des fleurs charmantes lui fit cadeau de plusieurs bijoux qu'il avait su qu'elle désirait. Comme les soins du comte de Vergennes ne paraissaient pas lui déplaire, (ce qui était beaucoup pour elle,) Mr. de Balinville l'autorisa à offrir aussi un cadeau à sa future épouse : ce fut un Souvenir, du travail le plus fini, entouré de perles fines, ayant le chiffre de Léonie répété de la manière la plus élégante. Elle parut satisfaite en recevant ce joli Souvenir, et son premier mouvement étant de l'ouvrir, elle y lut ces quatre vers :

Aux autres indulgentes, à toi-même sévère,
Pratique les vertus sans faste et sans aigreur ;
Sois franche sans blesser, sage sans être austère,
Sensible sans faiblesse, et juste sans rigueur

A peine la jeune orgueilleuse eut-elle jeté les yeux sur ce quatrain, que, blessée de la leçon qu'il renfermait, elle rendit le Souvenir à son père, avec un mouvement d'humeur qu'elle déguisa mal, en le priant d'observer à son ami qu'un si beau présent ressemblait à un cadeau de noce ; elle saisissait cette occasion, ajoutait-elle, d'annoncer positivement que cet événement n'aurait jamais lieu. Mr. de Balinville, qui la connaissait, sentit bien que son ami avait commis une faute irréparable, et dès

cet instant il renonça à cette union. Ce fut avec d'autant plus de regrets, qu'il prévoyait qu'il lui faudrait dans peu quitter sa fille: un voyage à Saint-Domingue, où il avait des habitations, devenant indispensable, il tenta, mais en vain, de faire valoir ce motif; Léonie refusa positivement d'enchaîner sa liberté.

Le départ de Mr de Balinville ayant été accéléré par des lettres qu'il reçut de son gérant de Saint-Domingue, il ne chercha plus à dissimuler à sa fille les inquiétudes qu'il emportait sur son sort. Il la laissait sans guide, sans protecteur. C'était bien lui dire, *suivez-moi.* Mais il ne voulait pas y mettre d'autorité, et il craignait surtout de l'exposer aux dangers d'un semblable voyage. Léonie, qui se répétait que cette absence serait de peu de durée, et qui avait pris l'habitude de ne jamais considérer ses devoirs sous des rapports religieux, se laissa séduire par les charmes de l'indépendance. Quant aux convenances, elle pensa qu'elles seraient parfaitement observées en prenant avec elle une cousine à un degré très-éloigné, dont la pauvreté lui assurait la complaisance, et dont l'âge et la réputation lui serviraient d'égide. Mr. de Balinville trouva cette idée fort bonne; il fit venir cette parente peu fortunée, afin de servir de compagne et de mère à sa fille pendant son absence, et il la lui recommanda avec toute la sollicitude d'un cœur paternel. Le moment du départ arriva enfin, et Léonie, qui n'était pas insensible, sentit alors, mais trop tard, qu'elle aurait dû suivre son père, et elle s'affligea sincèrement de cette séparation. Ces premiers momens de chagrin passés, elle s'occupa de régler le genre de

vie qu'elle voulait mener, et par une lâche complaisance, madame Musson, (c'était le nom de sa nouvelle compagne,) servit toutes ses idées d'indépendance, sans chercher à les combattre par les observations que la raison ou l'amitié eussent pu lui suggérer. Bientôt mademoiselle de Balinville, qui était dans sa vingtième année, se trouva jouir à-peu-près d'une entière liberté ; à la vérité, elle était loin d'en abuser : elle recevait et rendait des visites ; mais les invitations se faisaient au nom de sa cousine comme au sien, et partout cette dernière accompagnait sa jeune parente. On conçoit que le choix des personnes admises chez elles dépendait entièrement de Léonie ; et comme elle était naturellement d'une excessive sévérité, elle se permit, même dans la société que recevait habituellement son père, une espèce *d'épuration*, dont le comte de Vergennes, qui était resté son ami, (bien qu'il eût renoncé à ses espérances,) ne put s'empêcher de la plaisanter.

" Savez-vous bien, Léonie, lui dit-il un jour avec la familiarité qu'autorisaient son âge, et son intimité avec Mr. de Balinville, savez-vous que vous devenez la terreur de nos élégantes, et de nos pauvres jeunes gens ? En vérité, ils seraient fort à plaindre si toutes les femmes imitaient l'austérité de vos goûts et de vos manières.—L'intérieur des familles et la société en général ne pourraient, je crois, qu'y gagner.—Cela est possible, mais réformer l'ordre social ! il faut convenir que c'est, pour une demoiselle de vingt ans, un plan aussi vaste que hardi. Cependant le monde est si perverti ! croiriez-vous que ces hommes mondains, appelés chaque jour

au bonheur d'assister à vos cours de morale, ces femmes étourdies auxquelles vous offrez de si sages exemples, ont l'ingratitude de nommer pruderie et affectation de si saines leçons. Il faut qu'elle soit bien sûre, disent-ils, de n'avoir jamais besoin pour son compte de l'indulgence d'autrui, car quiconque fronde impitoyablement les travers de la société, ne doit pas s'attendre à lui inspirer plus d'égards ni de ménagemens."

"Il me semble, Monsieur, répondit assez sèchement Léonie, (qui lui avait déjà prouvé qu'elle n'aimait pas les leçons,) que je ne m'informais pas du jugement que le monde porte de moi ? Celui de ma conscience me suffit ; et quant à l'opinion de mes vrais amis. . . ."—"Ceci me regarde, interrompit le comte avec un ton plus grave. Eh bien, Léonie, mon opinion à moi, c'est que celle qui ne s'occupe qu'à réformer ou blâmer les autres, ne voit pas les dangers qui la menacent, et qu'enfin la meilleure tête de vingt ans est bien près de faire une sottise."

Léonie répondit avec une gaîté affectée qui dissimulait mal le dépit que lui faisaient ressentir ces observations ; on aurait pu les croire dictées par un esprit prophétique, et elles avaient exprimé seulement la sollicitude de l'amitié.

Peu de temps après cette conversation, un certain chevalier de Valrive, joueur, abîmé de dettes, et obligé de quitter Bordeaux pour éviter les poursuites actives de ses créanciers, eut occasion de rencontrer mademoiselle de Balinville, d'apprendre qu'elle était fille unique, et que son père possédait de grands biens à Saint-Domingue, indépendamment de l'héritage qu'une tante

avait légué à Léonie personnellement. Avec l'adresse particulière aux aventuriers, il parvint à se faire présenter dans quelques sociétés où allait Léonie, et avec la même finesse (car une situation désespérée développe les ressources de l'esprit) il eut bientôt découvert les côtés faibles de son caractère, et surtout son orgueil excessif; il en profita de manière à être admis peu de temps après chez madame Musson. Ayant facilement observé combien la basse flatterie de cette dernière pourrait servir ses projets, ce fut par elle qu'il fit parvenir à Léonie toutes les insinuations qu'il jugeait capables de prendre de l'empire sur son esprit. Par exemple, ce fut par sa cousine que Léonie apprit qu'il ne connaissait pas de femme qui lui fût supérieure, et que l'admiration qu'elle lui inspirait était mélangée d'un tel respect, qu'il n'avait encore osé la lui exprimer.

L'attention de Léonie fut fixée par le plaisir d'avoir été l'objet d'une distinction et d'une réserve si flatteuses; elle permit à madame Musson de lui répéter les aveux du jeune homme, qui s'accusait d'avoir passé une jeunesse oisive et dissipée, et dont maintenant il regretait l'emploi. Entraînée par un fol orgueil, Léonie dicta d'abord à sa cousine quelques avis reçus avec autant de soumission que de reconnaissance; puis elle finit par sermoner elle-même un disciple plus pervers qu'elle ne le supposait, et qui se détournait pour sourire du succès de ses artifices. Nous ne suivrons pas Léonie dans la fausse route où l'entraînait sa présomption, ni dans les progrès que le fourbe Valrive parvint à faire dans son esprit; mais il nous suffira d'apprendre à nos

lecteurs que six mois s'étant écoulés, Valrive osa aspirer à la main de mademoiselle de Balinville. Celle-ci, loin de s'offenser d'une semblable proposition, qui, lorsque l'approbation paternelle ne la précède pas, est toujours inconvenante et déplacée, avoua à sa cousine, qui le répéta ingénûment à celui que cela intéressait, que Mr. de Valrive ne lui déplaisait pas. Elle écrivit sur-le-champ à son père en lui faisant parvenir la demande du chevalier, et lorsque celui-ci témoigna sur la réponse autant d'inquiétude que d'impatience, pour cette fois, du moins, il n'altéra pas la vérité.

Cette réponse ne se fit pas attendre. Mr. de Balinville, plutôt affligé qu'irrité de ce que sa fille avait pensé à faire un choix en son absence, refusait absolument de l'approuver avant qu'il ait pu juger par lui-même des avantages que présentait cette union. Il défendait donc à Léonie d'y songer avant son retour, qui malheureusement paraissait encore fort éloigné.

Nous avons trop bonne opinion du cœur de Léonie pour hésiter à croire qu'elle eût obéi à des ordres si précis, sans les ruses dont l'environna l'adroit aventurier, qui avait un pressant besoin d'argent, et qui avait résolu qu'une aussi belle fortune ne lui échapperait pas. Il produisit des lettres de sa famille, qui habitait, disait-il, le fond de la Provence, dans lesquelles ses parens sollicitaient la main de mademoiselle de Balinville comme le plus grand honneur qu'ils pussent recevoir; ils feraient tous les sacrifices pour l'obtenir, et dès ce jour toute leur fortune était promise à leur fils. Les lettres et la conduite de ce fils, un peu légère peut-être jus-

qu'ici, annonçaient en lui un si favorable changement, attribué à la bienfaisante influence de mademoiselle de Balinville, que la plus tendre des mères et le père le plus reconnaissant la suppliaient d'achever son ouvrage.

C'était déjà quelque chose que d'avoir intéressé l'orgueil de Léonie. Le rusé Valrive sut bientôt compromettre assez sa délicatesse, pour accélérer le moment où elle devait consentir à l'accepter pour époux.

Les maux qui peuvent résulter d'une position fausse et qui blessent les convenances de la société, sont incalculables. Une jeune personne qui n'est plus sous l'aile paternelle, doit redouter tous les dangers qui menacent un être dénué de protection, et c'est toujours aux dépens de sa réputation ou de son honneur, qu'elle reçoit celle d'un étranger.

Valrive le savait bien, et il profita d'une occasion qu'il cherchait depuis long-temps. Une querelle qu'il sut faire naître dans un endroit public, où il accompagnait mademoiselle de Balinville et sa cousine, et dont la première devint l'objet, lui servit de prétexte pour fixer sur elle et sur lui tous les regards du public. Toute publicité blesse la modestie si naturelle aux femmes, et c'est déjà une souffrance que d'être remarquée. Mais que devint la pauvre Léonie, lorsqu'elle apprit que dans le monde son nom passait de bouche en bouche avec celui de Valrive, et que personne ne doutait qu'il ne devînt son époux ?

Elle venait d'atteindre sa vingt-unième année, terme fixé par la loi, sans doute afin que le premier usage de la liberté qu'elle accorde soit de se remettre volontairement

sous la tutelle paternelle, dont cependant elle permet de s'affranchir, parce qu'en effet il peut exister de tristes exceptions. Léonie n'osait plus paraître en public après les bruits qui avaient été répandus sur son union prochaine avec Valrive, et dont il lui avait fort exagéré l'éclat. Persuadée d'ailleurs qu'il était le seul homme qui, par la haute opinion qu'il avait conçue d'elle, et sa déférence à ses avis, pût la rendre heureuse, elle se décida à faire à son père, au terme de la loi, *des sommations* respectueuses.* Après un certain temps écoulé, elle devenait libre de contracter l'union à laquelle elle s'était résolue. Cette démarche lui coûta excessivement; mais où ne peut conduire un fol orgueil ! Elle éloigna d'elle presque tous les amis de son père, et ses connaissances même ne lui témoignèrent plus que de la froideur; car les indifférens se prononcent toujours, dans les discussions de famille, en faveur de l'autorité méprisée et contre ceux qui la repoussent. Le temps fixé par la loi étant écoulé, Léonie, trop avancée pour songer à fuir la destinée qu'elle s'était choisie, ferma l'oreille à toutes les représentations par lesquelles le comte de Vergennes, avec la franchise d'un véritable ami, et son notaire avec toute la prudence et la méfiance qui doivent caractériser cette profession, tentèrent d'ébranler sa résolution. Elle ne formait pas le moindre doute sur la bonne foi et le désintéressement du chevalier de Valrive. Quoique égaré par un orgueil excessif et un système faux, puisqu'il n'avait point pour base une piété solide, le cœur de Léonie était noble et droit La supposition d'une bassesse répugnait à sa généro-

sité, et elle aurait cru s'avilir elle-même en en concevant la pensée. C'est ainsi que des vertus mêmes qui n'ont pas la religion pour garantie et la prudence paternelle pour appui, peuvent devenir nuisibles au bonheur de celle qui les possède, et ne servent alors qu'à l'égarer.

Liée par un engagement imprudent, mais qu'elle regardait comme sacré, Léonie s'évita le chagrin de recevoir ceux qui blâmaient son choix; et excepté la cousine Musson, à laquelle Valrive avait promis qu'elle ne quitterait jamais sa parente, (ce qui l'avait déterminée à protéger cette union,) elle ne reçut personne jusqu'au jour de son mariage, qui fut fixé à l'époque la plus prochaine.

Il vint enfin ce jour qui devait changer sa destinée: mais qu'il est triste, qu'il est effrayant ce jour-là, lorsque la tendresse d'un père n'en adoucit pas la solennité, lorsque les caresses d'une mère n'en dissimulent pas les inquiétudes! Pour toutes les jeunes personnes il cache toujours un avenir douteux; mais pour Léonie, qui seule en avait pris la responsabilité, combien il était plus imposant encore!

La nuit qui le précédait s'écoula sans que le sommeil s'approchât des yeux de l'imprudente jeune fille, et cependant des images effrayantes la troublèrent: elle croyait voir son père lui tendre les bras; une mer agitée était entre eux, et il s'écriait: "elle nous sépare bien moins encore que ta volonté!" Enfin le jour parut; il était triste et nébuleux. Des femmes-de-chambre se présentèrent seules pour présider à sa toilette, et ce fut l'insipide cousine Musson qui attacha le voile de la

mariée. Lorsqu'elle fut habillée, Léonie, par un mouvement machinal, se retourna comme pour demander la bénédiction qui assure les pas d'une jeune fille à l'autel. Hélas! il n'y était pas celui qui devait la lui donner; et s'il y avait été, il l'aurait refusée! Cette pensée terrible arracha des larmes à Léonie; en vain elle se flattait que son père lui pardonnerait: en vain elle se répétait que cette démarche hardie devait la conduire au bonheur. Il y a dans les actions répréhensibles une sorte de superstition inquiète, qui les accompagne, et qui commence la punition des coupables. Ni les flatteries de madame Musson, ni les transports reconnaissans de Valrive, maintenant au comble de ses vœux, ni la formule sacrée qui l'unit à celui qu'elle avait choisi, rien ne put empêcher Léonie d'entendre ces paroles retentir à ses oreilles: "*Dieu réprouve et punit les enfans désobéissans.*" Après la cérémonie, l'époux et les témoins conduisirent la nouvelle mariée dans la demeure qu'il avait fait orner pour elle, et dont à la vérité elle paya tous les mémoires, car nous avons déjà dit qu'une tante lui avait laissé sa fortune; ce qui devenait d'autant plus important pour elle, qu'elle ne devait rien attendre de Mr. de Balinville.

Mr. de Valrive, aussitôt après son mariage, présenta à sa femme ses amis les plus intimes, et la pauvre Léonie ne retrouva pas sa gaîté, environnée de ces visages inconnus, dont l'expression contrainte et les discours étudiés lui parurent cacher une éducation commune et l'habitude de la mauvaise compagnie. Ce qui ne la rassurait pas, c'est que les manières de Valrive lui

parurent changées : déjà il commençait à négliger les apparences, et lui laissait entrevoir la triste vérité.

Cette cruelle énigme lui fut enfin expliquée.

Telle qu'une seconde Providence, la sollicitude d'un père veille toujours sur le sort de son enfant ; ni l'éloignement, ni même les torts de cet enfant n'épuisent cette source infinie d'indulgence, de prévoyance et de bonté : c'était donc d'un autre hémisphère, et blessé de son ingratitude, que ce bon père faisait parvenir à Léonie des avis certains, mais, hélas ! trop tardifs, sur l'immoralité et l'inconduite de celui qu'elle osait préférer à son père. Les informations les plus sûres lui avaient appris que les Valrive, famille intéressante et respectable, qui en effet habitait la Provence, ne se composaient plus que de quelques vieux célibataires ; mais il était vrai qu'un aventurier, chassé de Bordeaux pour sa mauvaise conduite, portait le même nom et osait se dire leur parent. Il croyait inutile de rien ajouter à ces lumières pour l'engager à rompre cette dangereuse liaison, et ne doutait pas qu'elle ne regrettât vivement l'aveuglement où on avait su la plonger. Dans le cas contraire (et son cœur était déchiré de cette seule supposition,) il quittait la voix d'une juge sévère, et déclarait que, décidé à ne jamais reconnaître une pareille alliance, sa fille, en s'unissant à Valrive, se séparait à jamais de lui.

On pense quel effet produisit cette lettre sur un cœur déjà rempli de trouble et de remords ; le voile qui lui cachait toute son infortune se déchira. Valrive, à qui la lettre de Mr. de Balinville fut montrée, trouva plaisant

de convenir de la vérité, et de désigner un des jeunes gens qu'il voyait le plus intimement, comme l'auteur des lettres de ses prétendus parens ; il assura sa femme que cette petite fausseté était la meilleure preuve du désir extrême qu'il avait de réussir, et qu'elle aurait grand tort de se fâcher de cela. Enfin, la légèreté avec laquelle il avoua sa fourberie, acheva de convaincre Léonie que chaque jour devait amener une découverte nouvelle sur les torts de celui qu'elle cessait d'estimer. Avec le caractère de Léonie, c'était lui retirer toutes ses affections.

Les consolations que peut donner la confidence de nos peines, manquèrent bientôt entièrement à madame Valrive. Tous ses anciens amis s'étaient éloignés lors de son mariage, et son mari ne souffrait pas qu'elle écrivît un billet ou fît une visite sans son aveu. La compagnie même de sa cousine Musson lui manqua ; car, sans égard pour la promesse qu'il lui avait faite, il exigea son départ, que Léonie chercha vainement à retarder ; il lui semblait que c'était le dernier lien qui l'attachait à Mr. de Balinville. Lorsque Valrive eût écarté cet unique témoin de son indélicatesse et de ses mauvais procédés envers sa femme, il ne mit plus de frein à son amour pour le jeu, ni à tous les désordres qui en sont trop souvent la suite. Léonie, qui n'avait pas suivi l'avis du notaire de son père, n'était point séparée de biens. Sa fortune paya donc les anciennes et les nouvelles dettes de Valrive, et elle ne l'eût pas regrettée, si elle avait pu en même temps effacer la honte dont il se couvrait, et qui rejaillissait sur elle.

A travers un si sombre avenir on vit percer un éclair de bonheur, et au milieu de tant de larmes Léonie trouva encore un sourire. Elle eût une fille qu'elle nourrit elle-même, et qu'elle voulut nommer *Amanda.* Le nom de baptême de Mr. de Balinville était *Amand.*

Sa tendresse pour cet enfant devint le seul bien qui pût l'attacher à la vie, et il lui donna la force de lutter contre la mélancolie qui pouvait priver Amanda de son unique appui.

Valrive, à-peu-près insensible à la naissance de sa fille comme aux reproches et à la douleur de sa femme, finit par paraître à peine chez lui. Cet homme si poli, si soumis aux moindres désirs de celle dont il admirait si profondément le grand caractère, maintenant impérieux et grossier, passait les jours à jouer et les nuits à boire ; bientôt on parla de faux billets qu'il avait fabriqués. Car le premier pas qui blesse l'honneur conduit à l'infamie, et l'abîme creusé par l'immoralité et l'irréligion ne se ferme plus.

Nous ne suivrons pas l'infortunée Léonie dans tous les degrés de sa misère. En vain elle cherchait à dévorer ses larmes ; une fièvre lente minait ses jours, et son excessif changement l'aurait trahie, quand un public curieux et cruel ne serait pas parvenu à s'initier, malgré elle, dans ses douleurs, non pour la plaindre (elle avait exercé jadis contre lui trop de sévérité) mais pour répéter, comme une excuse du peu de pitié qu'elle inspirait : "Il faut convenir qu'elle l'a bien mérité !" Un seul ami, le comte de Vergennes, toujours fidèle, et que rien ne pouvait rebuter, tenta de lui offrir ses consolations et

ses conseils. Mais il eût fallu lui avouer le déshonneur du père de sa fille; une fierté louable, et peut-être aussi le reste d'un orgueil incurable, réprimèrent la confiance de Léonie; elle ne répondit point à ses lettres, et apprit bientôt qu'il voyageait hors de France.

Depuis quelque temps son indigne époux, entièrement livré à d'odieux compagnons de ses débauches, ne rentrait que fort rarement, et presque toujours dans un état de fureur et d'ivresse qui ne lui permettait pas d'entendre les représentations de son infortunée compagne. Elle avait déjà, plusieurs fois, payé des dettes considérables. Elle avait vendu tout ce qu'elle possédait de bijoux, et elle ne pouvait plus se dissimuler qu'elle était menacée d'une prochaine ruine. "Si mon père était ici! s'écriait-elle dans sa douleur, je lui remettrais ma fille, et, sans me plaindre, je subirais mon sort!"—Dans cet instant on lui apporte une lettre. Elle reconnaît cette écriture chérie, qu'elle baise avec transport. C'était celle de Mr. de Balinville. Mais, hélas! cette lettre écrite dans un premier moment de colère, et retardée long-temps par des ventes contraires, contenait l'intention de n'avoir plus rien de commun avec une fille désobéissante, et l'ordre sévère de ne plus lui adresser des lettres, qui désormais resteraient sans réponse.

La malheureuse Léonie tomba dans un évanouissement qui ne se dissipa que pour lui faire connaître encore de nouveaux malheurs. Valrive, poursuivi pour de faux billets, était en fuite. Ses créanciers se préparaient à saisir sa maison et ses meubles; et pour éviter leurs grossiers discours et leur odieuse vue, madame de

Valrive, n'écoutant que son désespoir, prit sa fille dans ses bras, et quitta cette maison où elle avait versé tant de larmes: elle se fit conduire à quelques lieues de Paris. Son dessein était de rejoindre sa cousine Musson en Normandie. Mais à peine arrivée à Franconville, petit village sur la route de Paris à Rouen, elle fut saisie d'une fièvre brûlante, et obligée de s'arrêter dans une auberge. Après une nuit pénible, et se sentant très-souffrante, elle fut d'autant plus pressée de continuer sa route, qu'elle sentit la nécessité de remettre dans des mains sûres sa pauvre petite fille, dont la santé s'altérait sensiblement. Lorsqu'elle fut prête à partir, agitée et ne pouvant rester en place, elle marcha en avant sur la route, dans l'attente d'une voiture publique, qui devait bientôt l'atteindre, et où elle espérait trouver une place. Cette voiture n'arrivait pas, et Léonie avançait toujours, soutenue par l'agitation de son sang. Enfin elle l'entendit, et fit signe au cocher d'arrêter; mais pendant qu'il disputait sur le prix, madame de Valrive s'aperçut qu'on lui avait volé ou qu'elle avait perdu le peu d'argent qu'elle avait emporté, et qui composait toute sa fortune. Le cocher remarquant son embarras, la prit pour une aventurière, et après quelques grossières plaisanteries, fouetta ses chevaux et disparut. Léonie resta sur la route, plongée dans le désespoir. La petite Amanda criait, car elle avait faim, et la douleur avait tari le lait de sa malheureuse mère. Brisée de fatigue, elle s'assit au pied d'un arbre. La pluie commençait à tomber. Sa tête était en feu, sa poitrine oppressée. "O mon Dieu, s'écria-t-elle, je ne murmure pas, j'ai tout mérité;

mais cette innocente créature ! que deviendra-t-elle, si j'expire ? à qui la confierai-je ? quel abri couvrira l'enfant abandonné. . . ."—Au même instant une cloche se fit entendre. Elle venait de l'église d'un village voisin. " C'est là, sans doute, s'écria Léonie, c'est là, Dieu de bonté, que tu m'ordonnes de la déposer ! Je cours où ce signal m'appelle. Il annonce une refuge à l'innocence, à l'affligé ; il promet aussi de la pitié au coupable !"

Aussitôt elle se lève, elle enveloppe l'enfant dans son schall, et se dirige vers le village, que domine un très beau chateau qui était peu éloigné. La fatigue, la souffrance épuisent ses forces ; cependant un pressentiment qu'elle ne peut définir la pousse et la soutient ; enfin elle arrive à la porte de l'église. C'était après les vêpres ; et le curé, monté en chaire, par une éloquence simple et touchante fixait l'attention de ses auditeurs. Le sermon finissait en rappelant ces paroles de l'Évangile : " *Qui est celui d'entre vous qui, de cent brebis qu'il a, en ayant perdu une, ne laisse aussitôt les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour aller chercher celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ?*" Cédant au mouvement qui la presse, Léonie, un bras étendu vers le pasteur, s'écrie en s'avançant : " La voilà ! la voilà ! . . . ." En prononçant ces mots, elle chancelle et tombe évanouie dans les bras des villageois, que la curiosité et la pitié rassemblent autour d'elle. Le curé a fini son sermon. Il demande quelle est cette femme dont l'accent pénétrant a troublé l'auditoire, et avant de la connaître il veut qu'on lui donne

un asile et des soins. Quelques cœurs durs, ou seulement trop prudens, lui conseillent de ne pas s'exposer à mal placer une charité. "Ah! répond le digne pasteur, secourons-la d'abord; nous la ramenerons ensuite, si elle est dans une mauvaise voie; et si c'est le repentir qui nous l'amène, avez-vous oublié que Jésus-Christ a dit: '*C'est une grande joie pour les Anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fait pénitence.*'"

En même temps, le prêtre prend lui-même dans ses bras la petite Amanda, qui lui sourit et joue avec ses cheveux blancs. A ce signal de charité, les villageois s'empressent d'imiter et de suivre leur pasteur. D'après ses ordres, ils portent Léonie, toujours sans connaissance, au chateau; il n'était pas habité, et chaque jour on attendait le nouvel acquéreur qui devait en venir prendre possession. Le concierge ne refusa pas au curé de recevoir la pauvre étrangère, dont l'extérieur et les habits annonçaient plutôt l'infortune que la misère. La femme du concierge lui fit un lit dans une chambre voisine de la sienne, et prit soin de l'innocente créature, qui était affamée.

Après quelques heures d'évanouissement madame de Valrive revint à elle, mais avec une fièvre terrible qui pendant plusieurs jours menaça sa vie. Le bon curé la visitait sans cesse, et veillait à ce qu'elle ne manquàt de rien. Frappé de quelques phrases échappées dans son délire, il épiait l'instant où la pauvre malade pourrait déposer dans son sein les aveux qui chargeaient sa conscience; ce moment fut enfin accordé aux prières du pasteur: vers la fin du onzième jour, où le danger

paraissait le plus pressant, Léonie reprit toute sa raison, et reçut toutes les consolations de la religion. Lorsqu'elle eut fini sa confession, elle demanda son enfant: "Je vous la lègue, dit-elle, car je dois souhaiter que son père ne la réclame pas; puissiez-vous l'instruire un jour par l'exemple de sa mère! puissiez-vous lui donner cette foi, cette humilité qui vaut bien plus que les richesses, que la science, et que j'ai trop méconnue. Et lorsque vous l'aurez rendue simple de cœur, douce, soumise, le ciel, je l'espère, la bénira; tandis que moi.... mais je ne murmure pas, vous le voyez.... Seulement si mon père revient jamais dans sa patrie, puis-je espérer que cette innocente enfant, laissée par sa fille repentante et mourante!...."

En cet instant, un grand bruit se fit entendre dans la cour du chateau. Le concierge et sa femme apprirent alors au pasteur que leur nouveau propriétaire arrivait. Chacun courut au-devant de lui. On avait préparé une espèce de fête, des fleurs, un discours; tout ce mouvement d'allégresse contrastait péniblement avec la scène de douleur que renfermait l'habitation du concierge. Mais, console-toi, pauvre Léonie, l'heure de la clémence a sonné!

Le propriétaire de la terre et du chateau dans lequel elle avait trouvé un asile, afin d'éviter cette réception joyeuse qui s'accordait mal avec la disposition de son âme, avait quitté sa voiture, au-devant de laquelle se portaient en foule les habitans du village, et se glissait sans bruit dans sa nouvelle demeure, lorsqu'en poussant la porte du concierge, qu'il trouva entr'ouverte, il aperçut

un ecclésiastique penché vers le lit d'une personne malade. Il s'arrête un moment à la porte, incertain s'il ne reculera pas; mais tout-à-coup une voix bien connue, une voix toujours chère, retentit jusqu'à son cœur. "Si mon père, répétait-elle, un jour pardonne à ma mémoire, c'est à la fille infortunée de Léonie. . . ." Mr. de Balinville (car c'était lui) n'en entendit pas davantage. Il s'élance vers ce lit de douleur, il presse dans ses bras cette fille tant regrettée; il ne sait déjà plus qu'elle fut coupable et qu'il fut corroucé, tant le cœur d'un père contient d'indulgence et d'amour!

Le bon curé, qui devine la vérité sans la comprendre, éclaircit enfin cette scène attendrissante. On redoutait l'effet qu'elle pouvait produire sur la faible Léonie; mais le bonheur est un si puissant médecin! Aussitôt qu'elle eut reconnu son père, qu'elle eut entendu ses tendres bénédictions, qu'elle fut certaine que c'était sur son sein qu'elle reposait, le calme revint dans son cœur, et le bonheur éloigna le danger.

Mr. de Balinville, de retour en France aussitôt que la lettre écrite depuis long-temps, et qui avait désespéré sa fille, avait chargé son homme d'affaires de lui acquérir une terre pour placer des fonds considérables qu'il rapportait des îles.

C'était précisément dans cette propriété que la Providence avait conduit les pas de Léonie errante et abandonnée. C'était là qu'était marqué le terme de son châtiment et la fin de ses épreuves.

Mr. de Balinville, en arrivant à Paris, n'avait pu s'abstenir de connaître le sort de sa fille. Il apprit qu'il

était affreux, et qu'elle avait disparu. Il apprit aussi que, ce même jour, Valrive, voulant échapper à la justice, avait pris la fuite, et que, dans la précipitation à laquelle il avait été contraint, il avait fait une chûte de cheval, et venait de mourir des suites de cet événement. Il savait donc ces détails lorsqu'il suivit si heureusement les traces de sa fille. Dès qu'elle fut mieux, il lui apprit que ses liens étaient brisés, et que rien ne pourrait désormais éloigner de lui le charme et l'appui de ses vieux jours.

Léonie recouvra la santé. Elle dut à l'expérience de ses malheurs une piété vive et solide, et une salutaire défiance de son propre jugement: on la voyait toujours déférer aux avis de son père. "Où trouverais-je jamais, disait-elle, un ami plus sincère, un protecteur plus dévoué? Lorsqu'on a eu le malheur de méconnaître ses avis, lorsqu'on a senti tout le danger de diriger soi-même sa destinée, on ne se rend pas deux fois coupable de la même faute!"

LES

SŒURS DE LA CHARITÉ.

Si quelque chose peut ajouter à l'éclat de la naissance, à l'empire de la beauté, c'est, selon moi, cette sensibilité touchante qui s'étend sur tous les infortunés, les console, les soulage, non par des émissaires trop souvent infidèles, mais en daignant parcourir elle-même le réduit de la misère, en faisant retentir dans le cœur des malheureux les accens de sa voix, en les ranimant par sa présence.

Telle est une jeune princesse que désigne l'admiration, que bénit la reconnaissance, mais qu'ici le respect ne me permet pas de nommer. Belle et pleine de grâces, elle eût été remarquée dans une classe obscure; elle a voulu se montrer digne de sa haute destinée; elle a pensé qu'au-dessus du rang suprême il n'y avait que la vertu; mais la vertu chez elle est si modeste et se présente sous tant de formes aimables, que bien souvent la vénération qu'on doit à la princesse se confond avec le tendre intérêt qu'on porte à la meilleure des femmes. Si, le soir, son palais est la réunion de la grandeur, des arts, et de la magnificence, il est le matin l'asile de tous ceux qui ont une grâce à demander, une cause équita-

ble à défendre, une bonne œuvre à proposer. Tandis qu'une foule de courtisans importuns attendent dans le salon le moment d'une audience ardemment désirée, Son Altesse, retirée au fond de ses appartemens, s'entretient avec les personnes chargées de l'honorable emploi de répandre ses bienfaits. Elle remet à la première une somme assez forte, qui doit empêcher un négociant, père de famille, de suspendre ses paiemens et de perdre son crédit ; elle confie à la seconde le sort d'un sexagénaire autrefois opulent, que ses enfans ont réduit à une gène pénible ; à telle autre elle ordonne d'aller annoncer promptement à une mère respectable, retirée dans les environs de Paris, que ses deux fils, officiers dans la Garde, sont sortis sains et saufs du dernier combat, oû ils ont fait des prodiges de valeur. Elle remet à celle-ci le brevet d'une place qu'elle a obtenu pour un homme de mérite dont elle a vaincu la modestie ; à celle-là, des lettres de grâce pour un innocent accusé par l'imposture et condamné par l'ignorance ou la prévention ; à toutes enfin, l'ordre précis de veiller strictement à ce que dans les cours, à la porte de son palais, dans la rue, et, s'il se peut, dans le quartier qu'elle habite, on ne rencontre jamais un seul pauvre demandant assistance. Après avoir expédié de la sorte tous les agens de sa munificence connue, elle s'occupe longuement et avec délices de tout le bien qu'elle fait en secret. Ce n'est aucun officier de sa maison qu'elle a choisi pour ces importantes fonctions. Tôt ou tard il pourrait se faire connaître, ou peut-être manquer de discrétion, et alors le bonheur de la princesse diminuerait

de moitié. Elle s'est donc confiée à l'une de ces femmes dont la piété vraie, le zèle infatigable et la touchante humilité contribuent si spécialement au soulagement de l'humanité souffrante, à la conservation des utiles artisans, à l'éducation de leurs enfans, aux secours de toute espèce, indispensables dans les villes populeuses; en un mot, c'est une simple sœur de la charité que la princesse associe, en quelque sorte, à ses bienfaits particuliers: c'est à la sœur Agathe, dont l'intelligence, le zèle et la vivacité ne peuvent être comparés qu'à son amour pour Dieu et à la bonté de son cœur, qu'elle confie son trésor le plus cher, le bonheur de faire le bien sans être connue. Toutes les autres personnes à qui la princesse a donné ses différens ordres, les ont reçus debout et avec la plus respectueuse soumission; mais la sœur Agathe, malgré la bure qui la couvre, son auréole énorme, ses gros souliers de cuir et sa robe crottée, est forcée de s'asseoir auprès de Son Altesse, sur un riche sofa, et de lui raconter, jusque dans le plus petit détail, les courses incalculables, les pansemens sans nombre, les prières ferventes, les conseils, les aumônes et les consolations qui remplissent chacune de ses journées, "Oh! quelle patience, quel courage, et quelle résignation! s'écrie la princesse en lui serrant les mains; bonnes et respectables créatures, humbles servantes de la religion dont vous êtes l'un des plus dignes soutiens, modestes ornemens de notre sexe, quels droits n'avez-vous pas à la reconnaissance? Chacun de vos pas est marqué par un bienfait, votre apparition chez le pauvre en bannit le malheur et la

souffrance : vous savez à-la-fois ranimer le vieillard, consoler la veuve et caresser l'orphelin qu'adopte votre pieuse commisération. Aussi chaque fois que je rencontre l'une de vous trottant dans les rues, accablée de sueur et de fatigue, calculant qu'un instant de retard pourrait coûter la vie à l'infortuné qui gémit, je suis tentée de faire arrêter ma voiture, d'y donner place à la sœur charitable, et de la conduire où l'attendent avec impatience et la misère et la douleur.—O mon Dieu ! répond la sœur Ag the, les yeux mouillés d'attendrissement, et baisant à chaque mot les mains de la princesse, ô mon Dieu ! qu'il est doux, qu'il est glorieux pour moi de contribuer à tout le bien que fait Son Altesse, de pouvoir causer aussi librement avec elle sans craindre de l'ennuyer par mon babil ! c'est que voyez-vous, cette habitude de conseiller l'un, d'encourager l'autre, de sermonner celui-ci, de distraire celui-là, tout cela donne à la voix une volubilité ! Mais le moyen de se taire auprès de Votre Altesse, qui m'enhardit et daigne me traiter avec tant d'indulgence ! Ah ! si vous voyez en nous des femmes utiles et qui peut-être méritent quelque estime, moi je vois dans votre auguste personne un ange descendu du ciel, à qui sans doute Dieu aura fait prendre la forme de la plus belle princesse, pour offrir sur la terre le modèle de toutes les vertus.—Dites-moi, sœur Agathe, vous faut-il aujourd'hui beaucoup d'argent ?—Mon Dieu, non ; il me reste encore presque la moitié des cent pièces d'or que vous daignâtes me confier l'autre jour.—Nous profiteront-elles autant que les dernières ?—Oh ! ça va à ravir*. D'abord j'en ai employé

dix à payer les six derniers mois d'apprentissage de cette jolie petite orpheline que j'ai mise chez la marchande lingère qui fournit Son Altesse. On est très-content d'elle ; et le Ciel, qui semble bénir vos bonnes œuvres, en fera, j'en suis sûr, un excellent sujet. Elle me fait toujours endêver pour savoir à qui elle doit son état, son bonheur. Que vous importe ? lui dis-je ; contentez-vous de prier Dieu pour qu'il nous conserve long-temps la main généreuse qui vous assiste. . . . Ensuite j'ai porté trois cents francs à ce bon vieux sculpteur, pour le quartier de la pension que nous lui faisons. Toujours mille questions comme à son ordinaire, mille difficultés pour les recevoir. Mais, sœur Agathe, je vous ai déjà dit que je n'accepterais plus rien.—Et avec quoi vivrez-vous ?—Par mon travail.—Vous oubliez donc que vous êtes infirme, et que vous avez soixante-quinze ans ?—Mais encore une fois, je veux connaître la source où vous puisez ce que vous m'apportez si régulièrement.—Vous ne le saurez pas.—Eh bien, remportez votre argent.—Est-ce qu'il est à moi pour que je le remporte ? En achevant ces mots, je jette la bourse sur ses genoux et je me sauve. Oh ! ces artistes sont d'une fierté ! Celui-ci eut une réputation méritée ; mais des malheurs, et la jalousie de ses rivaux. . . . —Il faut ménager sa délicatesse le plus que vous le pourrez, sœur Agathe ; ce n'est pas le tout que d'offrir, il faut savoir faire accepter.—Oh ! soyez tranquille ; j'ai mis sa vieille gouvernante dans nos intérêts. Enfin j'ai employé d'un seul coup vingt-cinq pièces d'or à sauver le jeune homme le plus intéressant ! Je crois vous

avoir fait là une excellente collocation.—Comment ?—Votre Altesse saura donc qu'en passant l'autre soir devant une maison de jeu, j'entends devant moi une voix plaintive qui disait : Malheureux que je suis ! je perds à la fois la confiance de mon père ! et j'y pourrais survivre ! Il veut fuir : je l'arrête par son habit. Jeune homme où courez-vous ?—Où le désespoir m'appelle.—Vous parliez de votre père : c'est en son nom que je vous interroge, répondez-moi. Vous venez de dissiper dans cette maison une somme qui ne vous appartenait pas ?—Il n'est que trop vrai ; cinq cents francs que j'avais été toucher pour mon père, et que la fatalité m'a fait perdre.—Les voilà retrouvés ; prenez cette bourse.—Se pourrait-il qu'une simple sœur de la charité ! . . . . —Vous sentez bien que ce n'est pas moi qui vous la donne, mais une femme généreuse, un ange, dont je ne suis que le fidèle émissaire.—Ah ! quelle qu'elle soit, dites-lui bien qu'elle me rend l'honneur et la vie. C'est la première faute que je commets.—Cela se voit à vos remords.—Ce sera la dernière : je vous le jure, au nom du Ciel qui me sauve en ce moment par vos bienfaisantes mains. En achevant ces mots, il me serre dans ses bras et m'embrasse. Heureusement il faisait nuit. Bref, il prend sa course et reporte à son père le dépôt que celui-ci lui avait confié. Je serais bien trompée si nous n'avions pas sauvé pour jamais du précipice ce jeune inconnu qui avait la voix si douce et ses beaux yeux noyés de larmes.—Ah ! mon Dieu ! que c'eût été dommage !—Il est vrai que d'un seul coup il nous en coûte cinq cents francs.—Et pouvaient-ils

être mieux employés? Ah! ne craignez jamais de prodiguer en pareille circonstance: la douce émotion que je ressens, ne vous prouve-t-elle pas que jamais argent ne fut placé à de meilleurs intérêts? Donnez, sœur Agathe, donnez toujours de même: en répandant de pareils dons, ne craignez pas d'en épuiser la source. Eh bien! je n'aurai pas d'aussi beaux diamans; mes équipages seront plus simples; on verra dans mes jardins moins de statues. . . . Mais la vôtre, répartit le sœur Agathe, sera quelque jour élevée par la reconnaissance."

Tel était chaque matin l'entretien qu'avaient ensemble la princesse et la sœur de la charité, qui, sans attendre et même sans être annoncée, avait le droit d'entrer dans le palais, où chacun l'entourait d'égards et de prévenances. Il lui suffisait de se montrer, pour traverser tous les appartemens et pénétrer jusqu'auprès de celle dont elle était heureuse et fière de propager les vertus et de répandre les bienfaits.

Un jour, cette princesse, qui chérit et protége les arts, se rendait à l'un des concerts si renommés du Conservatoire de Musique. On devait y exécuter l'admirable cantate de *Cherubini*, dont les accens mélodieux et touchans semblent porter l'ombre d'Haydn au séjour de l'immortalité; l'ouverture du jeune Henri, de Méhul, qu'on ne se lasse pas d'entendre, et qui est, à elle seule, un poëme entier, où la richesse des détails le dispute à la vérité de l'expression; enfin l'*O salutaris* de *Gossec*, qui, sans le secours d'aucun instrument et privé de l'appui de l'orchestre, fait, avec trois voix humaines,

monter jusqu'aux cieux la plus douce prière des mortels. Le choix de ces morceaux si brillans, et le talent des élèves qui devaient les exécuter, avaient attiré le plus grand concours de monde. La princesse, qui avait fait louer une loge, partit de son palais, assez éloigné du Conservatoire, un peu plus tard qu'elle ne l'avait projeté. Elle ordonne en conséquence à son cocher d'aller au plus vîte. Celui-ci, emporté par son zèle, fait le trajet avec son adresse ordinaire et la rapidité de l'éclair; il traverse plusieurs rues, évitant jusqu'au moindre embarras et le plus simple accident; sa voix de tonnerre qui crie, *gare!* et surtout la livrée de la princesse, invitent chacun à se ranger pour lui laisser un libre passage; mais, en tournant le coin de la rue Montmartre, et de la rue Bergère, une des roues heurte un pauvre commissionnaire chargé d'une malle énorme, le blesse au bras et le renverse sur le pavé. Les cris du blessé et ceux du peuple qui l'entoure, n'arrêtent point le cocher, qui croit, en redoublant de vitesse, empêcher qu'ils ne parviennent jusqu'aux oreilles de la princesse, mais cette bienfaitrice de l'humanité a tout entendu. Elle tire aussitôt le cordon de sa voiture, fait retourner à l'endroit même où l'accident vient d'arriver; ordonne à ses gens de mettre dans un carosse de place le blessé, qu'on a relevé sans connaissance, de le transporter chez lui, d'appeler le premier chirurgien que l'on pourra trouver, et réprimandant son cocher, à qui elle exprime toute la peine qu'elle ressent, elle promet de faire soigner le malheureux commissionnaire, et change aussitôt en

félicitations les murmures qui commençaient à s'élever parmi le peuple.

Quelque attrayant que fût le concert, elle ne put se livrer a tout le charme qu'il offrait. Distraite et préoccupée, elle ne voyait, n'entendait que le pauvre blessé. Dès que ceux de ses gens qui l'avaient accompagné furent de retour, elle s'informa avec le plus vif intérêt de son état, de sa demeure, du nombre de ses enfans, et surtout de la réputation dont il jouissait dans son quartier. Elle apprit qu'il se nommait Michel, qu'il était père de cinq enfans, tous en bas âge, et qu'il ne subvenait à l'existence de sa famille que par son travail et la réputation d'homme de bien qu'il s'était acquise.

Aussitôt que cette princesse fut de retour dans son palais, elle s'empressa d'envoyer un de ses officiers exprimer à ce digne homme tous les regrets que lui faisait éprouver le cruel accident dont il était victime, et lui remettre l'argent nécessaire pour l'indemniser du temps que lui ferait perdre sa blessure. Cet officier était accompagné du chirurgien de la princesse, qui lui-même pansa le pauvre commissionnaire, et se hâta d'aller porter à Son Altesse l'assurance qu'il n'y avait aucune fracture, et qu'il suffirait tout au plus de huit jours pour le guérir et le rendre à ses travaux.

Cependant la princesse, qui savait par expérience qu'on cherche toujours à flatter les grands et à leur taire une vérité qui pourrait les affliger, résolut de connaître l'état véritable du blessé.

Elle chargea donc la sœur Agathe de se rendre auprès

de lui, guidée par sa charité reconnue, afin de voir par elle-même si les rapports qu'on lui avait fait sur l'état du malade étaient fidèles. Je vous le recommande pardessus toute chose, dit la princesse à la sœur; si j'éprouve une grande jouissance à soulager des infortunés qui n'ont d'autre titre que de l'être, jugez du vif intérêt que je porte à ce digne père dont j'ai causé le malheur et la souffrance.—Comptez sur mes soins et sur mon zèle, répondit la sœur Agathe; le pauvre cher homme, j'espère, ne se plaindra pas long-temps de sa blessure. Demain matin j'aurai l'honneur de venir rendre compte à Son Altesse du résultat de ma visite. Il est certain que tous ces cochers ne s'occupent pas plus des malheureux piétons. . . . Je me suis vue moi-même tant de fois au moment d'être écrasée. . . . Mais j'oublie que mes malades m'attendent: quand on a le bonheur de causer avec Son Altesse. . . . Je reviendrai demain vous instruire de tout."

La sœur revint en effet à l'heure convenue; et, loin de rassurer la princesse sur la guérison du commissionnaire, elle lui avoua qu'elle craignait beaucoup qu'on n'y eût fixé la cause d'un mal qu'il serait peut-être difficile de détruire. "Je ne suis, dit-elle, ni médecin, ni chirurgien, mais une expérience de quarante-cinq années d'exercice, et ce coup-d'œil accoutumé à voir des maux de toute espèce, me font croire que le pauvre cher homme n'est pas tiré d'affaires et qu'on a, comme dit le proverbe, enfermé le loup dans la bergerie."

La prédiction de la sœur Agathe ne s'accomplit que trop bien. Michel, dont le sang était échauffé par

excès de travail, vit, au bout de quelques jours, sa blessure se rouvrir, et la plaie s'envenimer au point qu'il fut question de lui couper le bras. "Plutôt cent fois mourir ! s'écriait ce malheureux. Et comment, après ça, pouvoir nourrir ma femme et mes enfans ? Je sais bien que la princesse dont la voiture m'a travaillé de la sorte, ne me laisserait manquer de rien ; mais, jarni ! je dis comme ça qu'il est ben dur pour un homme de cœur de vivre de charités, quand il est d'âge, de force et de courage à ne devoir qu'à lui seul l'existence de sa famille.—Vous avez raison, bon Michel, lui disait la sœur Agathe, qui le visitait plusieurs fois dans la journée : vous couper le bras, sainte Vierge ! Ils n'ont que cela à dire : l'amputation ! Et moi, je dis et je soutiens qu'il est possible de guérir cette plaie-là ; on cherche comme cela à effrayer les pauvres gens, pour se faire valoir ensuite. La cure sera longue, sans doute : la volonté de Dieu soit faite en toutes choses ! mais avec des soins et un certain baume de ma façon, que j'emploie dans les cas sérieux. . . . Remettez-vous de votre frayeur ; je reviens à vous sous peu de temps ; et j'espère, avec le secours de Dieu. . . . Couper le bras ! répétait-elle en s'en allant ; couper le bras ! je ne me le pardonnerais jamais ; et cet ange de bonté qui m'envoie ne s'en consolerait de sa vie."

La sœur Agathe s'empressa donc d'appliquer sur la plaie de Michel un emplâtre salutaire, en lui recommandant de ne se laisser panser que par elle seule. "Je viendrai dix fois par jour, s'il le faut, disait-elle au pauvre blessé, mais secondez-moi bien, en vous armant

de patience et de courage, et je réponds de vous.—Oh ! pour le courage, c'n'est pas là c'qui m'manque, jarni ! mais, en fait de patience, je n'en sommes pas trop pourvu. Au reste, puisqu'vous répondez d'moi, me v'là tranquille, et comme vous l'disiez tout à l'heure, la volonté de Dieu soit faite en toutes choses."

Pendant plus de quinze heures que durèrent les différens pansemens qui fit la sœur Agathe, elle ne cessa, dans les rapports qu'elle faisait chaque matin à la princesse, de calmer ses craintes sur la situation du blessé ; elle eut surtout le plus grand soin de lui cacher qu'on avait été sur le point de lui couper le bras. Le chirurgien de Son Altesse, qui avait jugé au premier aspect de la blessure, qu'elle devait être promptement guérie, et qui ne crut pas nécessaire de retourner voir le malade, ne put également annoncer à la princesse un événement qui eût dechiré son cœur généreux et sensible. Ce ne fut que lorsque le plus grand danger eut cédé au zèle et à l'expérience de la sœur Agathe, qu'elle *osa* révéler à la princesse tout ce qui s'était passé. Elle jugea facilement, à l'émotion de Son Altesse, quelle peine elle lui avait épargnée en lui cachant tout ce qu'avait souffert le pauvre commissionnaire. " Oh ! que je vous remercie, lui dit la princesse, de votre dévouement et surtout de votre discrétion ! Si l'étourderie de mon cocher eût coûté un bras à ce digne homme, jamais je ne me serais consolée. J'aurais pu sans doute l'indemniser avec de l'or, et lui assurer un sort convenable, ainsi qu'à tout ce qui l'entoure ; mais, comme il vous l'a dit lui-même, tout ce que je possède ne pourrait lui payer

ce bonheur inexprimable de ne devoir qu'à lui seul son existence. Je ne vous dissimulerai même pas que cette fierté me plait, et me donne de ce brave homme l'idée la plus avantageuse. . . . Dites-moi, sœur Agathe, ne vous faites-vous pas quelquefois accompagner dans vos courses par une de vos jeunes sœurs à qui vous apprenez tous les secrets de votre ordre respectable ?—Sans doute, princesse, nous vieillissons si promptement dans notre état ! il faut bien que nous disposions nos jeunes novices à nous succéder.—Eh bien, il faut m'en amener une le plus tôt que vous pourrez. Je suis bien aise d'étudier son costume, son maintien, le langage qu'elle doit tenir avec vous. Est-ce que Son Altesse, dit en riant la sœur Agathe, voudrait se faire novice chez les sœurs de la Charité ?—J'ai mon projet : tâchez surtout que la sœur qui vous accompagnera soit à-peu-près de mon âge, de ma taille. . . . —Mais non de la figure de Son Altesse, cela serait trop difficile à trouver ; quoique pourtant nous en ayons quelques-unes fort jolies : et, je dirais même, d'une naissance distinguée. Dès demain je vous présente ce que nous avons de mieux ; mais cela sera bien timide, bien tremblant devant Son Altesse. —Je me charge de la rassurer."

Le lendemain, vers dix heures, la sœur Agathe revint donc avec une jeune novice, dont la figure et l'humble maintien inspirait le plus tendre intérêt. Ses yeux baisses et sa démarche timide indiquaient à quel point elle était émue devant la princesse ; mais dès que celle-ci lui eut adressé quelques mots, la douceur de sa voix et le charme de ses manières rendirent à la jeune sœur

toute son assurance. Elle ne vit plus dans Son Altesse qu'une divinité tutélaire, dont la plus douce jouissance était de secourir tous les infortunés. "O ma mère, dit-elle à la sœur Agathe, vous aviez bien raison : il faut voir de près Son Altesse pour s'en faire une juste idée. Moi qui croyais que les grands dédaignaient de montrer de la pitié ! Jamais je n'en ai rencontré de plus véritable, ni de plus exemplaire." Pendant que dura la conversation entre les deux sœurs, la princesse ne cessait d'examiner avec soin le ton, l'attitude, le geste, et le langage de la jolie novice. S'adressant ensuite à la sœur Agathe, elle lui dit à l'oreille : "A quelle heure avez-vous coutume d'aller panser le matin notre pauvre commissionnaire ?—A huit heures environ, princesse.—Eh bien, trouvez-vous demain, à sept heures précises dans ma chambre à coucher ; je donnerai les ordres nécessaires pour que vous puissiez y pénétrer. Vous viendrez seule, entendez-vous ?—Oui, princesse.—Et vous vous munirez d'un habillement complet de cette intéressante novice ; mais, je dis complet, depuis l'auréole jusqu'aux chaussures.—Je devine ! s'écrie tout haut la sœur Agathe; oui je devine...." Elle allait, dans son enthousiasme, révéler à la jeune sœur tout le mystère ; mais un signe de la princesse la força de se taire, et de renfermer dans son cœur la joie et l'admiration qui se peignaient dans ses yeux et dans ses mouvemens. "A sept heures, lui répète la princesse ; et surtout l'habillement complet !" La sœur Agathe, craignant que sa volubilité naturelle ne la trahît, se contenta de baiser avec une ivresse respectueuse la main de Son

Altesse, et sortit avec la jeune novice, qui ne pouvait revenir de l'accueil affectueux qu'elles avaient reçu. Les ordres furent donnés aux gens de la princesse; ainsi qu'elle l'avait annoncé. Chacun d'eux, habitué à voir la sœur Agathe entrer et sortir à tout moment, se fit un devoir de l'introduire le lendemain à l'heure prescrite. Dès que la bonne sœur fut entrée dans l'appartement à coucher de la princesse, celle-ci se lève, ferme elle-même toutes les portes, et se dépouillant des riches vêtemens de nuit qui la couvrent, elle invite la sœur Agathe à l'habiller en novice. "Sainte Vierge! dit cette dernière, tout en lui passant la robe et la guimpe, j'avais donc bien deviné que votre projet était de m'accompagner chez Michel.—Oui, ma mère, répond la princesse du ton le plus humble, et copiant avec fidélité la novice de la veille. Ma prise d'habit ne se fera pas avec pompe, ajouta-t-elle du ton le plus aimable; mais, reçu d'une main telle que la vôtre, il me sera plus cher que tous ceux inventés par le luxe, et qui composent ma parure ordinaire.—Votre Altesse peut-elle bien s'abaisser jusqu'à visiter elle-même la demeure de ce commissionnaire?—M'abaisser! ma mère; réparer soi-même le mal dont on fut cause ne peut jamais être qu'un devoir. Les dangers qu'a courus, et que peut-être court encore cet excellent père de famille, m'avaient depuis quelque temps inspiré le vif désir de lui porter moi-même des secours et des consolations; mais j'ai craint que ma présence ne produisît sur ce malheureux une émotion trop forte, et nuisible à sa guérison: j'ai donc résolu d'emprunter un déguisement favorable, et

quel autre le serait davantage que cet habit si cher au peuple, et qui ne couvrit jamais que la bienfaisance et la piété ? Ah ! si tous ceux qui portent le désespoir chez d'honnêtes familles avaient le courage de voir leurs pleurs, d'entendre leurs cris, il y aurait moins d'égoïstes sans pitié, et plus d'espérance chez le pauvre.—C'est Dieu, oui c'est Dieu lui-même qui parle par votre bouche. Mais, dites-moi, princesse, comment sortirons-nous de ce palais sans qu'on nous aperçoive ? vous êtes si belle, même sous cet humble vêtement, que je crains bien qu'on ne vous reconnaisse.—J'ai tout prévu, bonne mère. Mes gens savent que vous êtes ici, et vous y croient pour long-temps. Nous en sortirons par mon boudoir, qui donne sur les bosquets des jardins, au fond desquels est une porte qui conduit au faubourg : je suis munie des clefs nécessaires ; ne perdons pas une minute et partons."

Voilà donc la princesse donnant le bras à la sœur Agathe, et parcourant avec elle le faubourg Saint-Honoré ; mais à peine a-t-elle fait quelques pas que les grosses chaussures de cuir qui enveloppent ses pieds délicats la font glisser à chaque instant et perdre l'équilibre. " Tenez-moi bien, dit-elle tout bas à la sœur, je ne croyais pas qu'il fût si difficile de marcher sur le pavé ; tout ce monde qui vous heurte, ces voitures qui semblent fondre sur vous, ces ruisseaux à franchir et cette boue insupportable. . . . Oh ! que je plains les malheureux piétons !"

Cependant le bras solide de la sœur Agathe, et l'habitude que prend insensiblement la princesse de marcher

sous la bure et dans les gros souliers de l'ordre ; en un mot le désir ardent de voir de près et par elle-même le blessé, qui lui est devenu si cher, tout redouble sa force, ranime son courage, et la voilà sur les boulevards. Marchant alors beaucoup plus à son aise, elle cause avec la sœur Agathe, qui lui dit en souriant : " Nous avons oublié, ma chère sœur, une chose essentielle ; comment vous nommerez-vous devant ces pauvres gens qui ne doivent pas vous connaître ?—Eh bien, vous m'appelerez . . . . la sœur Saint Ange.—Oh ! que c'est bien trouvé ! vous êtes en effet un ange, oui, un ange de bonté devant qui je voudrais me prosterner.—Parlez donc plus bas, ma mère ; on pourrait vous entendre."

Tout en jasant ainsi, les deux modestes sœurs entrent dans le faubourg Montmartre. Lorsqu'elles sont au coin de la rue Bergère, la princesse s'arrête tout-à-coup, et dit à son respectable guide : " C'est là, près de cette borne, que fut blessé ce malheureux ; je crois le voir encore étendu sur le pavé ; je crois l'entendre pousser des cris perçans. . . ." Comme elle parlait ainsi, passe auprès d'elle une de ses voitures, dont elle reconnaît les armes et la livrée. " O la singulière rencontre ! dit-elle en riant à la sœur Agathe ; c'est mon valet-de-chambre qui fait le grand seigneur, et revient du bal, où sans doute il a passé toute la nuit." Comme elle achevait ces mots, la voiture éclabousse de la tête aux pieds l'humble sœur Saint Ange, qui, loin de s'en fâcher, pousse un grand éclat de rire peu compatible avec l'austérité de ses vêtemens, et dont l'avertit tout bas son guide fidèle, qui ne peut s'empêcher de dire dans son

extase: "Quel contraste, bon Dieu! le valet-de-chambre, revenant sous de riches habits d'un lieu de plaisir, éclabousse la princesse, qui, sous la bure, se rend à pied dans le triste réduit de la douleur!"

Enfin elles arrivent rue des Petites-Écuries; elles entrent dans une allée longue et obscure, montent un escalier étroit et raide qui les conduit à un cinquième étage, presque sous la tuile, où se présentent à leurs yeux le pauvre commissionnaire, assis dans un vieux fauteuil, sa femme qui file au rouet, et ses enfans qui jouent autour de lui. "C'est vous, sœur Agathe! huit heures sonnent; j'étais ben sûr que vous n'tarderiez pas. . . . Ah! jarni! qu'nous am'nez-vous donc là? Est-ce la Vierge de Saint-Sulpice qu'vous auriez prise en passant? j'ai ben vu d'jolies sœurs dans ma vie, mais jamais comm' celle-là.—C'est bon, c'est bon; il ne s'agit pas de cela; comment va votre blessure? —Oh! j'souffrons moins, grâce à vos soins et à vot' baume: sans lui, j'n'aurais pu d'ma vie presser dans mes bras mes pauv' petits enfans.—Il est certain, dit la princesse avec onction, que notre bonne mère Agathe fait chaque jour des cures miraculeuses.—Ah! jarni! queu voix douce! v'la un' jeune sœur qui peut ben d'mander à Dieu tout c'qu'elle veut: j'sis sûr qu'i' n'a pas la force d'la refuser.—Ah! s'il en est ainsi, répond la princesse en joignant humblement ses mains et levant ses beaux yeux vers le ciel, je lui demande avant tout votre prompte guérison . . . .; que ne puis-je l'accélérer par mes soins et mon expérience! mais c'est la première fois que notre mère supérieure me permet de visiter les

malades: ne soyez donc pas étonnés de mon trouble, de mon embarras; et, croyez, mes bons amis, que ce n'est pas la vocation qui me manque.—Oh! reprend vivement la sœur Agathe; nous n'avons pas beaucoup de novices comme la sœur Saint-Ange, et je prédis que plus d'un malheureux se souviendra d'elle .... mais songeons à panser notre plaie.—Brave homme, reprit la princesse, appuyez votre main dans les miennes .... vous permettez, mère Agathe?—Je ne sais trop, ma sœur; je crains que cet aspect d'une plaie, auquel vous n'êtes pas accoutumée.... —Il faut bien se faire à tout dans l'état où Dieu nous appelle; et j'espère qu'il me fera la grâce de vous aider, en apprenant bientôt à panser moi-même les pauvres blessés. Ne craignez rien, Michel; appuyez-vous sur moi.—Ah! quelle peau fine et les jolies petites menotes! Allons, allons, reprit la sœur Agathe en levant l'appareil, ne reluquez donc pas comme cela nos jeunes novices.... Oh! quel progrès depuis hier! voilà la plaie à-peu-près fermée, et je puis enfin vous annoncer votre guérison. Ah! dit la princesse avec un mouvement de joie qu'elle ne peut réprimer, Dieu m'a donc exaucée!—J'vous l'disais ben, qu'i' n'avait rien à vous refuser! .... Enfin j'pourrai r'prendre mon travail! C'n'est pas, jarni! que j'soyons dans l'besoin; c'te bonne princesse qu'a pensé m'écraser, ne m'laisse manquer de rien. Aussi, dès que j'pourrai sortir, je m'rends dans la rue où c'qu'à d'meure: je m'campe à sa porte, et j'y reste jusqu'à c'que j'ayons l'bonheur de la voir; et j'dis qu'c'en est un, car on assure qu'elle est belle à croquer. J'arrête sa voiture

et j'li dis: J'sis Michel, c'commissionnaire qui, foi d'homme, n'sait plus si c'est un malheur ou un bonheur d'avoir eu l'bras fracassé. Je r'mercions ben Vot' Altesse des soins qu'al' m'a fait donner, et je n'li d'mandons pus que deux choses: la première, d'récompenser la sœur Agathe.—Me récompenser! je n'ai fait que mon devoir.—Oh! c'est égal, ma mère, dit la sœur Saint-Ange en lui prenant une main qu'elle presse sur son cœur; vous n'échapperez point à la reconnaissance de la princesse.—La s'conde chose, continue Michel, c'est de m'permettre de voir vot' cocher, d'li dire qu'vous m'avez ôté la force d'li en vouloir; et pour à cel' fin d'vider la qu'relle, j'l'emmène au cabaret du coin. V'là quinze grands jours qu'la sœur Agathe me tient à l'eau: il est temps que j'me r'fasse."

On entend en ce moment heurter à la porte sur l'escalier, et tout-à-coup une voix forte et sonore prononce ces mots: "N'est-ce pas ici que demeure un nommé Michel, commissionnaire? Il faut que je le voie, il faut que je lui parle.—Entrez, monsieur, entrez, dit un des enfans en ouvrant la porte. C'est ici même.—Ciel! dit tout bas la princesse à la sœur Agathe, c'est mon cocher! Tenons-nous à l'écart, et restez derrière moi. Vous voyez, mon brave homme, un cocher bien désolé de l'état où il vous a réduit.—Ah! c'est vous qu'avez manqué de m'faire passer vot' voiture sus l'corps.— Cela m'a fait assez de chagrin, et je serais déjà venu vous voir, si le chirurgien de Son Altesse n'avait pas assuré que votre blessure était peu de chose; mais en déjeûnant ce matin dans le faubourg, ici près, j'apprends que

depuis trois semaines vous êtes retenu malade, et qu'il a été question de vous couper le bras. . . . Oh ! je ne tiens plus en place : je cours, je cherche votre demeure, et je viens vous exprimer tous mes regrets, toute ma peine. . . . —Oh ! n'faut pas tant vous désoler ; c'est fini ; la sœur Agathe, que v'là, m'assure que j'sis guéri radicalement. La sœur Agathe, reprit le cocher en la regardant. Eh mais ! je ne me trompe pas, c'est vous, bonne dame, qui venez tous les jours chez la princesse. Ce matin encore, vers sept heures, je vous ai vue traverser les cours, portant un paquet sous le bras. . . . Dieu ! s'écrie-t-il involontairement en regardant la sœur Saint-Ange, qui cherche en vain à se soustraire à sa vue, c'est la princesse elle-même !" Aussitôt il recule, stupéfait d'étonnement, de respect et d'admiration. La princesse ! répètent à la fois Michel, sa femme et ses enfans. S'rait-i' possible !—Il n'est plus temps de vous le taire, s'écrie la sœur Agathe ; oui, oui, c'est Son Altesse ; c'est votre bienfaitrice qui n'a pas dédaigné de m'accompagner pour visiter votre demeure, et m'aider elle-même à panser votre blessure. . . . Ah, quand je vous disais, ajouta-t-elle en tombant aux genoux de la princesse, quand je vous disais sur le boulevard, où vous marchiez si modestement à mes côtés, que vous étiez un ange devant lequel j'étais impatiente de me prosterner ; je ne m'attendais pas à vous rendre aussi promptement ce juste hommage.—Relevez-vous, ma bonne mère : vous à mes pieds ! Ah ! venez plutôt dans mes bras, ne sommes-nous pas toutes les deux sœurs de la charité ? laissez-moi jouir, sous cet habit, du bonheur le

plus doux que j'aie éprouvé de ma vie. . . . Relevez-vous, mes bons amis, dit-elle ensuite à Michel, qui, à l'exemple de la sœur Agathe, s'était précipité, malgré sa blessure, aux pieds de la princesse avec sa femme et ses enfans. Tous à-la-fois baisaient ses pieds, ses mains, sa robe de bure, et semblaient tour à tour entrainés par l'émotion la plus vive, et retenus par le respect le plus profond. . . . Dieu vous conserve pour nous et pour les malheureux ! lui disaient les enfans du pauvre blessé.—Je me sens si saisie d'joie, ajoutait sa femme, qu'à peine j'avons la force d'respirer.—Et moi donc, s'écriait Michel, j'en pleure . . . . foi d'homme, j'en pleure comme un enfant.—Quel touchant spectacle ! répétait à son tour le cocher : oh ! qui ne serait heureux et fier d'appartenir à Son Altesse ?—Champagne, puisque vous faites cas d'être à moi, songez bien à cacher à tous mes gens la scène dont le hasard vous a rendu le témoin ; un seul mot, et vous n'êtes plus à mon service.—Son Altesse peut compter sur ma discrétion.—Et vous, mes bons amis, je vous recommande également le plus grand secret sur ce qui vient de se passer.—Nous vous le promettons, répondirent la femme Michel et ses enfans.—Pour moi, dit le commissionnaire, je n'm'engage à rien. C'est si beau, si glorieux à raconter, qu'je n'réponds pas au milieu d'mes camarades, quand j'aurons le p'tit coup d'vin en tête ; aussi ben ça n'saurait trop s'répandre parmi l'peuple, qui s'imagine qu'les grands n's'occupent pas d'lui.—Eh bien, reprit la princesse, venez vous établir auprès de mon palais. Je vous fais mon fruitier ; j'emploie votre femme à ma

lingerie, et je place tous vos enfans. . . . Vous, mère Agathe, donnez-moi votre bras, et regagnons humblement la petite porte de mes jardins. Je n'oublierai jamais cette matinée ; je veux conserver toute ma vie cet habit, qui m'attache plus que jamais aux sœurs de la Charité, et qui m'a fait connaître que le plus doux charme de la bienfaisance, c'est de l'exercer soi-même."

L'HÉROÏSME FILIAL.

L'intrépide et fameux duc de Burgogne, que sa valeur et son audace avaient fait surnommer *Charles le Téméraire*, après avoir augmenté par de nombreuses conquêtes ses états héréditaires, entreprit de les ériger en royaume, sous la protection immédiate de l'empereur Frédéric IV. Déjà il s'était emparé de la Picardie et de la Normandie, où il avait exercé avec une fureur barbare les droits du vainqueur: ce qui dans ces malheureuses contrées lui fit donner le surnom de Terrible. Toute ville qui résistait à ses armes était pillée, saccagée, sans aucun égard ni pour le sexe ni pour l'âge: tout gouverneur ou magistrat qui refusait d'ouvrir ses portes à la moindre sommation qu'en faisait Charles, était passé au fil de l'épée. En un mot, ce guerrier redoutable avait pour principe d'effrayer ses ennemis par la rigueur, pour avoir plus de facilité à les soumettre par ses armes.

Cependant il fut arrêté dans sa course, et contrarié dans ses projets, par Louis XI, à la fois cauteleux et trop jaloux de sa puissance pour souffrir qu'il se formât un royaume dans le sien. Charles porta donc son ambition sur des états dont la conquête lui paraissait

plus facile. Il acquit d'abord de Sigismond, duc d'Autriche, qui s'était ruiné par de folles dépenses, le comte de Ferrette et le landgravais d'Alsace ; ce qui lui offrait la facilité de pouvoir envahir la Lorraine, que possédait alors le jeune duc Réné II, petit-fils du bon roi Réné, comte de Provence et d'Anjou ; mais ce jeune prince ne fut effrayé ni de la haute valeur, ni de la barbarie si connue de Charles-le-Téméraire. Environné de l'amour et de la fidélité des Lorrains, qui l'avaient choisi librement pour leur souverain, Réné II sut résister avec avantage aux attaques réitérées de Charles ; il lui prouva que l'héroïsme est de tous les âges, et que souvent la jeunesse, dirigée par la valeur et la résignation, peut braver la plus grande renommée, et suppléer à l'habitude des combats.

Après avoir formé et levé plusieurs siéges devant les principales villes de la Lorraine, Charles résolut d'attaquer Nanci. Ce fut l'an 1476. Le jeune duc s'était rendu secrètement à la cour de France pour solliciter de Louis XI des secours que lui refusa ce perfide monarque. Charles profita de cette absence et commença le blocus de cette place, défendue par les fortifications dont elle était entourée, et plus encore par le dévouement et le courage de tous ses habitans.

La défence de Nanci se trouvait alors confiée aux soins d'un gouverneur dont l'histoire ne rapporte pas le nom, mais dont tout annonce que la vaillance et le grand caractère opposèrent à Charles une vigoureuse résistance, et lui donnèrent en même temps l'exemple le plus touchant de l'héroïsme filial.

Ce gouverneur avait une fille unique nommée Télésile, âgée de dix-sept à dix-huit ans, et qui pour soigner et prolonger la vieillesse de son père, avait déjà refusé bien souvent les hommages de tous les seigneurs qu'avaient séduits ses vertus et ses charmes. Télésile avait été privée de sa mère en recevant le jour; la douleur profonde que son père avait éprouvée à la mort de la fidèle compagne de sa vie, avait tellement affaibli les organes de cet homme aimant et sensible, qu'il ne dut qu'aux tendres soins de sa fille l'existence et le retour de sa raison. C'est principalement sur les hommes d'une austérité remarquable et d'une force physique extraordinaire, que les peines du cœur se font sentir le plus vivement. Tel était le père de la tendre et belle Télésile. Élevé dans les camps, émule et frère d'armes des plus braves chevaliers de son temps, il cachait sous des traits sévères et le ton le plus brusque, le plus impérieux, une sensibilité profonde, une douceur de caractère dont on ne pouvait avoir une juste idée qu'en étudiant dans l'intimité tous les mouvemens de son cœur. Commandait-il à des guerriers? C'était un chef inexorable, dont un seul regard faisait trembler, dont la voix terrible glaçait d'épouvante. Rentrait-il dans ses foyers? C'était un ange tutélaire dont les yeux se mouillaient à l'aspect de tout ce qui lui était cher, et dont l'accent timide et caressant paraissait disposé plutôt à obéir qu'à commander. Aussi était-il autant chéri des habitans qu'il gouvernait, qu'estimé des soldats et redouté des ennemis de sa patrie. Comme il avait, par ses hauts-faits et son crédit sur le peuple, contribué spé-

cialement à faire élire Réné II, duc de Lorraine, celui-ci l'avait investi de toute sa confiance et nommé gouverneur de Nanci. On avait cru même remarquer que le jeune prince avait témoigné si publiquement son admiration pour Télésile, et qu'il lui avait rendu des hommages si flatteurs, qu'on s'attendait à la voir devenir son épouse et grande-duchesse de Lorraine : ce qui jetait d'avance tous les habitans de Nanci dans une ivresse qui ne pouvait être comparée qu'au tendre et respectueux attachement qu'ils portaient à ce modèle accompli de la piété filiale.

Ce fut à cette époque que Charles-le-Téméraire, après avoir employé toutes les ressources de son génie militaire et de son adresse à s'emparer des dehors de Nanci, forma le siége de cette capitale. Malgré la difficulté de s'approvisionner et l'absence du jeune prince qu'ils idolâtraient, les fidèles Lorrains repoussèrent long-temps avec avantage les nombreuses attaques de Charles, qui devint d'autant plus acharné dans ses projets, qu'il n'était pas accoutumé à trouver dans des assiégés une aussi forte résistance. Tous les habitans de Nanci se joignirent aux forces de la garnison pour défendre leurs foyers. Les vieillards parcouraient les rues et les places publiques, en excitant, par leur exemple, les femmes à transporter sur les remparts tout ce qu'ils pouvaient arracher, pour le jeter du haut des murailles sur les assiégeans ; là, c'étaient des monceaux de pierres qu'entassaient les uns, que lançaient les autres ; ici, l'on voyait des feux s'allumer sous d'énormes chaudières, d'où bientôt jaillissaient des torrens d'huile

bouillante, que versaient sur les ennemis les femmes de tout rang et de tout âge. On eût dit une seule famille réunie pour repousser un malfaiteur ; et jamais l'amour de la patrie et la fidélité jurée au prince n'avaient produit plus d'héroïsme, enfanté plus de prodiges.

Charles, voyant que ses efforts étaient inutiles et que les braves Lorrains ne se laissaient pas plus intimider par ses armes redoutables qu'effrayer par ses menaces, suspendit quelques jours les travaux du siége, et fit proposer une capitulation. Il ne demandait aux habitans de Nanci que de lui ouvrir leurs portes, s'engageant à respecter leurs foyers, à les mettre à l'abri du pillage ; et, protestant de la haute estime qu'il portait à des habitans qui s'étaient montrés aussi vaillans que fidèles à leur souverain, il terminait par déclarer qu'il tiendrait au plus grand honneur de former un pacte d'alliance avec un peuple aussi recommandable, et qu'il n'agissait que dans l'espoir d'une paix durable.

Les offres de Charles étaient sincères. Souvent, à travers sa barbarie et son ambition, il avait laissé percer quelques signes de sensibilité ; la vertu n'était point entièrement étrangère à son ame bouillante et continuellement emportée par la soif de la gloire et le désir de régner ; mais il éprouva dans cette circonstance ce qui tôt ou tard est la juste punition des guerriers infidèles à leur parole, et qui ne respectent pas les traités, fût-ce au péril de leur vie. La Picardie fumait encore des embrasemens cruels par lesquels ce prince avait fait dévaster ses plus belles contrées, que cent fois il avait juré de respecter : la Normandie gémissait sous les

décombres dont il avait couvert ses plaines fertiles, et tout récemment la ville de Liége venait d'être le théâtre des plus sanglantes persécutions, qu'il avait exercées sur ses nombreux habitans. Les Lorrains ne virent donc dans les propositions de Charles-le-Téméraire qu'un piége cruel qu'ils résolurent d'éviter. Ce fut surtout le vaillant gouverneur qui se montra le plus incrédule, et qui par sa mâle éloquence, autant que par la vénération que lui portaient les habitans de Nanci, les détermina à n'accepter aucun traité de paix. Tous résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leurs remparts, plutôt que d'y laisser pénétrer un guerrier sans foi, qui se jouait de ses promesses, et leur ferait payer d'autant plus cher leur imprudente crédulité, qu'il aurait trouvé chez eux plus de dévouement et de résistance.

Charles, instruit du refus positif des habitans de Nanci, et surtout du discours véhément du gouverneur, qui l'avait dépeint sous les couleurs les plus insultantes, jura de s'en venger. Il renvoya donc aussitôt, et pour la dernière fois, un héraut d'armes annoncer aux Lorrains que si, dans le jour même, ils ne se rendaient pas, et ne le reconnaissaient pas pour leur vainqueur, il donnerait l'assaut et ferait passer tous les habitans au fil de l'épée. Cette menace ne fit qu'irriter encore les Lorrains, qui redoublèrent de courage. Le gouverneur, certain qu'il serait la première victime, mais préférant la mort à la déloyauté, parcourait la ville, haranguait tout le monde, recueillait toutes ses forces, les disséminait sur chaque point de défense, qu'il examinait lui-même, et qu'il disposait de manière à braver les efforts

des assiégeans. Télésile, qui dans un aussi grand danger s'était imposé le devoir de ne pas quitter son père, partageait son enthousiasme héroïque, et, à son exemple, haranguait les femmes et les jeunes filles qui l'environnaient. Elle leur citait le dévouement sublime des dames de Beauvais, qui n'avaient pas craint de participer à l'horreur des combats, et d'affronter tous les dangers, pour empêcher ce même Charles-le-Téméraire de pénétrer dans leurs murs, et de les rendre victimes de sa cruauté. "On a vu, s'écria Télésile du ton le plus entraînant, on a vu la mère de famille et la timide adolescente s'armer de tout ce qui se présentait sous leurs mains, porter de pesans fardeaux, réunir des lances brisées, en former des faisceaux, les lier avec les tresses de leurs cheveux, accabler sous leurs pointes menaçantes les soldats de Charles, et les forcer de lever le siége. Elles n'étaient pas plus dévouées que nous à une mort glorieuse, ajouta Télésile; elles n'étaient pas en si grand nombre; pourquoi ne suivrions-nous pas l'exemple de ces femmes courageuses, dont la postérité conservera long-temps le souvenir? Pourquoi n'obtiendrions-nous pas comme elles un si juste prix de notre dévouement?" Ce discours de Télésile fit sur tous les esprits la plus vive impression. Ce fut à qui la seconderait, à qui s'empresserait d'imiter le touchant héroïsme des dames de Beauvais. Ni la fatigue des travaux, ni les menaces d'un ennemi redoutable et cruel, ni l'horrible attente d'un assaut, ne purent effrayer les mères, les épouses et les filles des fidèles habitans de Nanci. Toutes se disposèrent à les seconder par leurs

efforts, par leur courage; et la faiblesse d'un sexe si peu fait au tumulte des armes et aux dangers des combats, semblait s'évanouir à l'approche du moment fatal qui devait décider ou la victoire ou la défaite.

Charles, que tant de résistance et d'audace ne faisait qu'irriter encore, déploya toutes les ressources de son génie et de ses forces. Profitant d'une nuit obscure pour tromper les assiégés, il fit d'abord plusieurs fausses attaques à différentes parties des remparts de Nanci; et dès que le jour parut, réunissant l'élite de ses troupes devant un des bastions qui lui semblait le plus endommagé, il livra l'assaut avec tant d'adresse et d'impétuosité, qu'en moins de deux heures il ouvrit la brèche et pénétra au centre de la ville, à la tête de ses soldats, comme lui, rugissant de rage et de vengeance. Il voulut, dans le premier mouvement de sa colère, faire massacrer tous les habitans de Nanci: "Barbare, lui dit Télésile qu'on amenait devant lui, si nous périssons tous, sur qui régneras-tu donc?—Qui es-tu, jeune téméraire, pour me parler ainsi?—Ta prisonnière, qui voudrait t'empêcher de commettre une cruauté de plus."

L'accent expressif de Télésile, sa beauté, et surtout la noble fierté qui brillait dans toute sa personne, suspendirent un instant la fureur de Charles. Il demanda qu'avant tout le gouverneur lui fût livré. Ce dernier, cédant aux sollicitations de sa fille autant qu'aux vœux unanimes des habitans de Nanci, se trouvait, sous l'habit d'un simple citadin confondu parmi les Lorrains, qui tous cherchaient à le soustraire à la férocité du vainqueur. Il fut donc impossible à Charles d'assouvir

sa première vengeance sur cette honorable victime, qu'il ordonnait qu'on remît dans ses mains, en promettant une récompense considérable à quiconque la lui livrerait. "Il n'en est qu'une seule qui puisse te faire découvrir le gouverneur, lui dit celui-ci sans se faire connaître, Jure sur ton épée sanglante de faire grâce à tous les habitans de la ville. . . . —Leur faire grâce! répondit Charles avec fureur; non, non; vous avez trop méconnu mon pouvoir; vous avez rejeté mes offres avec trop d'insolence pour que je cède à vos prières, pour que j'écoute la voix de la pitié. Si le sort épargne en cet instant votre gouverneur, je saurai bien le découvrir après l'exemple terrible que je veux donner à ceux qui comme vous oseraient me braver et tenteraient d'arrêter le cours de mes victoires." S'adressant aussitôt aux officiers qui l'entourent, il ordonne qu'à l'instant même on décime les habitans de Nanci.

Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous s'assemblent donc sur une longue file qui s'étend depuis l'endroit où se trouve Charles jusqu'aux remparts de la ville. Chaque famille se réunit; la fille s'appuie sur le bras de sa mère; l'ami prend place auprès de son ami; chacun se résigne à la mort qui va choisir ses victimes; chacun voudrait que le sort le désignât pour épargner l'objet qui lui est cher. Enfin un hérant d'armes, sur un signe que lui fait le vainqueur, commence à compter les assiégés soumis à son pouvoir, et le fer va trancher les jours de ceux que le nombre désignera; mais dès le premier choix il s'éleve une difficulté qui suspend cette barbare exécution.

Télésile, placée à la droite de son père, toujours déguisé, suit avec une avide inquiétude tous les mouvemens du héraut d'armes, l'entend compter à haute voix, et juge que le nombre dix va tomber sur l'auteur de ses jours: elle se glisse aussitôt derrière lui; le nombre neuf désigne alors cette tête si chère, et Télésile se présente comme la première victime. Le gouverneur, qui peut à peine trouver la force de s'exprimer, tant cette résignation magnanime a frappé tous ses sens, prétend que c'est à lui de mourir; que le sort l'avait choisi, et qu'il ne souffrira pas qu'un autre périsse à sa place. Télésile, sans annoncer que ce vieillard respectable est son père, affirme qu'elle a pris son rang au hasard, et que le sort l'ayant désignée, elle doit recevoir la mort. Le héraut d'armes et les satellites qui l'accompagnent, ne sachant qui des deux il faut croire, les amènent devant Charles-le-Téméraire pour qu'il ait à prononcer. Cette scène touchante et ces débats déchirans font éprouver à ce prince une émotion dont il ne peut se défendre. Indécis, confondu, lui-même ne sait quel parti prendre, et garde le plus morne silence: "Tu hésites, cruel? s'écrie Télésile avec un sang-froid et une dignité qui la rendent plus intéressante encore; fais-moi périr et prolonge la carrière de ce vieillard; il sut l'honorer par soixante ans de vertus.—Garde-toi bien de céder à sa demande, s'écrie à son tour le gouverneur. Eh, que sont les vertus dont on te parle, auprès de ce dévouement sublime qui remplit les cœurs d'admiration, et dont tu ne peux toi-même t'empêcher d'être ému?—Ma vie est moins précieuse que

ce le de ce vieillard. Chaque jour de la sienne est marqué par des bienfaits.—Vois ces cheveux blancs: ils t'annoncent un chef de famille que chérissent, que révèrent ses enfans.—Vois l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Elle sera long-temps encore l'ornement de son sexe, et tu la sacrifierais au peu de jours qui me sont comptés!—Eh bien, reprit Télésile, voyant que Charles fixait sur elle des yeux attendris, cesse d'admirer en moi ce qui n'est qu'un devoir: c'est une fille qui veut sauver l'auteur de ses jours; apprends qu'il est mon père.—Eh bien, reprend également le gouverneur, je vais faire cesser ton indécision, et te forcer d'accorder la vie à ce modèle de la piété filiale: je te livre cet ennemi sur lequel tu désires tant assouvir ta vengeance; tu vois devant toi le gouverneur de Nanci, qui déjà t'aurait livré sa tête si ta fureur barbare n'eût pas refusé de sauver à ce prix tous ses fidèles concitoyens."

A ces mots, tous les habitans, dont l'imagination venait d'être exaltée par l'héroïsme de Télésile, entourèrent le père et la fille; et leur formant un rempart de leur corps, ils demandèrent tous de mourir à leur place. Jamais spectacle aussi touchant n'avait frappé les yeux de Charles-le-Téméraire: les cris de tout ce peuple suppliant embrassant ses genoux, et prêt à se sacrifier pour sauver son gouverneur, la résignation franche et loyale de ce vieillard qui s'offrait pour victime, les accens déchirans de Télésile, qui faisait au nom du Ciel, le serment de ne pas survivre à son père, l'étonnement et l'admiration qui se peignaient sur tous les visages, les larmes qui coulaient de tous les yeux,

produisirent sur le vainqueur et jusque sur ses soldats même un sentiment qu'ils ne pouvaient définir. Enfin, lorsque le gouverneur, perçant la foule, vint, avec Télésile enlacée dans ses bras, lui demander de prononcer sur leur sort : "Vous ne périrez ni l'un ni l'autre, répondit ce guerrier si redoutable et si terrible ; il serait trop difficile de décider qui de vous deux doit l'emporter ; vous avez pénétré jusqu'au fond de mon cœur ; et s'il est beau de vaincre, vous me faites éprouver qu'il est encore plus doux de pardonner. Jouissez, ajouta-t-il, jouissez, belle Télésile de tout le bonheur qui vous attend, et recevez le prix de votre héroïsme filial, que l'histoire doit transmettre à la postérité ! Je vous accorde non-seulement la vie de votre digne père, mais celle de tous les habitans de Nanci que le sort allait désigner. . . . Ne me remerciez pas ; je vous dois plus que vous ne me devez : car, sans vous, mon ame, uniquement remplie du désir de la gloire, n'eût peut-être jamais connu la clémence, qui, je le sens, doit en être le premier charme."

Ces paroles du vainqueur furent accueillies avec des transports d'allégresse. Tous les habitans se confondaient en s'embrassant, et poussaient des cris de joie auxquels se mêlaient ceux des soldats de Charles, qui partageaient l'émotion de leur maître. Ce prince, ayant appris à connaître la valeur et la fidélité des Lorrains, déclara qu'il ferait de Nanci la capitale de ses états. Il rendit au gouverneur son rang et ses prérogatives ; Télésile devint plus chère que jamais à tous ses compatriotes : il n'était aucune famille, aucun individu

qui ne lui fût redevable de la conservation d'un être chéri, et peut-être de sa propre existence; son nom n'était prononcé qu'avec respect; et, tant qu'elle vécut, elle fit l'épreuve, au milieu des bénédictions dont elle était entourée, qu'il faut toujours élever son ame à la hauteur des circonstances où l'on se trouve, et que le moyen le plus sûr d'échapper à un grand danger, c'est de s'armer de courage, de sang-froid et de résignation.

LA
LEVRETTE DE FLORIAN.

L'AIMABLE auteur de cette collection, si recherchée par tous ceux qui, dans leurs lectures, aiment à trouver la grâce unie au sentiment, Florian, qui fut le plus habile traducteur de Michel Cervantes, et fit parler avec tant d'esprit et de naturel les arlequins et les bergers, se procurait souvent les plus douces jouissances qu'on puisse obtenir dans la carrière des lettres. Honoré de la confiance et de l'amitié du vertueux duc de Penthièvre, dont il était le premier gentilhomme, il trouvait amplement dans les honoraires que lui faisait accepter ce prince, de quoi pourvoir à ses besoins. Tout ce que sa plume élégante et féconde pouvait lui produire, était employé secrètement à des bienfaits, dont il jouissait avec d'autant plus de sécurité, qu'il feignait de les répandre au nom du duc qui chaque jour l'envoyait distribuer dans Paris la majeure partie de ses richesses.

Déjà Galatée avait sauvé plus d'une jolie orpheline, en lui procurant un état qui mettait sa jeunesse et ses charmes à l'abri des piéges adroits de la séduction. Déjà les nombreuses éditions d'Estelle avaient doté plus d'une jeune villageoise qu'une disproportion de fortune

eût empêchée de s'unir à celui qui possédait son cœur; les Deux Billets en avaient acquitté bien d'autres auxquels des malheurs imprévus ne permettaient pas de faire honneur; le Bon Ménage empêchait souvent que la gêne et le besoin ne troublassent la paix de celui qui habite sous le chaume; et la Bonne Mère, qui, à cette époque, faisait courir tout Paris, partageait entre ses semblables le produit de son succès. En un mot, Florian pouvait compter plus d'un heureux par chacun de ses ouvrages.

Un jour qu'il était chez son libraire, homme probe, mais sévère dans le commerce, le commis de ce dernier, qui avait été toute la matinée en recette, entre dans son cabinet, et après lui avoir rendu compte de sa tournée, lui remet un billet à ordre de six cents livres, que le débiteur s'était trouvé dans l'impossibilité d'acquitter. "Eh bien, faites protester; dit brusquement le libraire. Ah, monsieur! un artiste malade depuis plusieurs mois, sa femme malade, et trois enfans. J'en suis bien fâché; mais il faut que je me mette en règle.—Quel est donc ce débiteur qui vous intéresse tant? demande au commis le chantre d'Estelle et de Galatée.—C'est un Languedocien, homme d'honneur; mais un peu trop facile à obliger des amis dont il est dupe.—Un Languedocien! reprend Florian; il m'intéresse comme vous, en qualité de compatriote, et je me charge de sa dette. Elle est de six cents livres, si j'ai bien entendu?—Oui, répond le libraire: c'est un emprunt qu'il a fait par un billet à ordre, tombé dans mes mains.—Eh bien, retenez ces six cents livres sur le prix du manuscrit de Numa, que

je vous remis l'autre jour. Si l'artiste paie la somme, vous m'en ferez compte ; mais vous me promettez bien de ne jamais la lui demander, et surtout de lui taire mon nom.—En ce cas je vais mettre mon acquit au billet et vous le rendre.—Non, non : je ne veux aucunement connaître ce débiteur ; il suffit qu'il soit du Languedoc et père de famille."

Plusieurs mois se passèrent : Florian, accoutumé à faire du bien, tant au nom du duc de Penthièvre que pour son propre compte, avait entièrement oublié ce billet de six cents livres ; mais celui qu'il avait obligé si généreusement, sans qu'il pût s'en douter, et qui se croyait toujours débiteur de cette somme envers le libraire, vint le trouver dès qu'il fut rétabli de sa longue maaldie. Ce débiteur se nommait Quéverdo, graveur et dessinateur, élève du célèbre Eïsen, et qui déjà s'était fait dans la capitale une réputation méritée. Il remercie d'abord son créancier de l'obligeance qu'il avait eue, et lui propose de renouveler son billet pour six mois, époque où il est certain d'y faire honneur ; lui offrant d'ajouter au capital de la somme les intérêts pour la prorogation qu'il réclame. "Vous ne me devez rien, lui répond le libraire ; votre billet est acquitté.—Comment ! Et par qui ?—Par quelqu'un qui ne veut pas se faire connaître, et qui vous accorde tout le temps que vous voudrez. . . . Oh ! il n'est pas difficile en affaires celui-là : je gagerais même qu'il a déjà tout-à-fait oublié ce qu'il a fait pour vous.—Mais, je ne me laisse obliger à ce point que par ceux que je connais. Artiste et né sur la Durance, j'ai trop de fierté, je l'avoue, pour vouloir

ignorer à qui je dois un semblable service.—Et c'est précisément pour cela que vous devez, sans crainte de blesser la délicatesse, accepter le secours d'un compatriote.—Quoi ! c'est un Languedocien ? Cet aveu me fait grand bien, je ne puis le dissimuler. Mais, de grâce, achevez de me nommer ce généreux appui que le ciel m'envoie : mon cœur a besoin de le connaître, et si vous me refusez, vous aller me forcer à vendre le peu d'argenterie que je possède, ou l'un de mes tableaux que je chéris le plus, pour acquitter cette dette sacrée ; je souffrirais trop du moindre délai." Le libraire voulut persister à cacher le nom du nouveau créancier, mais Quéverdo mit tant d'instance, et lui témoigna un si pénible tourment de son silence, que celui-ci n'eût pas le courage de le laisser dans une plus longue incertitude et lui avoua que c'était le chevalier de Florian. "J'aurais dû m'en douter, reprit l'artiste, ce sont là de ses tours ; et je connais plusieurs de mes confrères qu'il a secourus de même avec le produit de ses ouvrages. Mais j'espère me venger bientôt, et lui prouver que ce n'est pas gratuitement qu'on m'oblige avec tant de grâce et de générosité."

Plusieurs mois s'écoulèrent encore, sans que le graveur languedocien, malgré tous ses efforts et son économie, pût amasser de quoi retirer son billet resté dans les mains du libraire. Florian, depuis quelque temps, travaillait à ses Nouvelles, qui ne sont pas la partie la moins intéressante de ses œuvres. Il venait de terminer Claudine, où il dépeint, sous des couleurs si touchantes, les malheurs et les remords de la séduction. Content

de son travail, il voulut s'assurer s'il avait bien exprimé la douleur de l'innocence abusée, et le tourment inévitable de l'auteur de ses maux. Il fit une lecture de cette Nouvelle au cercle du duc Penthièvre, qu'on pouvait consulter avec confiance, en fait de morale et de sentiment : ce prince, ainsi que toutes les personnes qui l'entouraient, éprouva la plus vive émotion au récit des aventures de la jeune pastourelle de Chamouni. On ne savait, en effet, ce qu'on devait admirer le plus dans cette charmante production, ou les situations adroitement ménagées, ou le style pur, toujours local, et souvent entraînant. Des applaudissemens unanimes donnèrent à Florian la certitude d'avoir dépeint fidèlement la nature, et surtout d'avoir atteint le but moral qu'il s'était proposé.

La lecture de cette Nouvelle avait produit un effet très-remarquable sur un des jeunes pages du duc de Penthièvre, nommé Ernest, fils d'un officier mort aux armées, et doué d'une sensibilité qu'il cachait sous la plus aimable espièglerie. Il était ce jour-là même de service, et se trouvait placée derrière le fauteuil du prince : il ne perdit pas un seul mot de la Nouvelle de Florian. Comme cette pauvre Claudine l'intéressa ! comme l'anglais Belton lui parut coupable ! Oh ! qu'il aurait eu de plaisir à secourir cette jeune mère proscrite, errante, et portant dans ses bras l'enfant qui seul ranime tout son courage ! Oh ! qu'il aurait voulu la rencontrer sur la Place-Royale de Turin, déguisant son sexe et réprimant l'amour maternel, courbée sous de lourds fardeaux, ou prosternée aux pieds des passans, dont elle

nettoie les chaussures ! Le moment surtout où elle s'aperçoit que l'étranger qui met le pied sur la sellette, est ce même Belton qui ne peut reconnaître dans le pauvre savoyard la pastourelle qu'il a séduite, et qu'il cherche en vain depuis long-temps ; ce moment, dis-je, fit sur Ernest la plus vive impression. Sans cesse il voyait ce délicieux tableau : partout il racontait cette Nouvelle avec la chaleur et l'enthousiasme d'une âme neuve et d'une ardente imagination.

Il allait souvent visiter un de ses parens, ancien officier d'artillerie, et grand amateur de tableaux, qui demeurait dans la petite rue Baillif, attenant à l'hôtel de Penthièvre. Dès que le service d'Ernest lui laissait un instant de loisir, il courait chez le vieux capitaine, et prenait plaisir à nettoyer, à ranger lui-même tout ce qui composait sa riche et nombreuse collection. Souvent il s'y laissait suivre par une fort jolie levrette appartenant à Florian, et nommée Diane, et dont il prenait plaisir à développer l'instinct, à exercer l'intelligence : aussi le jeune page était, après son maître, celui que chérissait le plus cet excellent animal. On les voyait toujours ensemble : Ernest et Diane étaient inséparables. Un jour qu'il était, avec sa compagne fidèle, chez son parent, entre Quéverdo, portant sous le bras un petit Guillaume Miéris, très-bel original, qu'il propose au vieil amateur. Celui-ci grand connaisseur et franc appréciateur du vrai talent, trouve qu'en effet cette production est une des plus estimables de son auteur, et demande à Quéverdo combien il veut la vendre. En tout temps, répond ce dernier, cela vaudrait

cinquante louis : donnez-m'en la moitié, et il est à vous. En prononçant ces derniers mots, il laisse échapper un soupir, et ne peut s'empêcher d'exprimer le regret qu'il éprouve de se dessaisir du chef-d'œuvre de son auteur. Pourquoi, lui dit le capitaine, vendre à moitié prix un objet d'une valeur réelle ? — Que voulez-vous ? les artistes parfois éprouvent des momens de gêne : une longue maladie, une famille nombreuse, une dette d'honneur à acquitter. Tout en causant ainsi, il fait tomber la conversation sur Florian, et raconte le service qu'il en avait reçu, ajoutant que ses forces affaiblies ne lui ayant pas permis d'amasser par son travail de quoi satisfaire au billet de six cents livres, il se déterminait à vendre son Guillaume Miéris. Si Mr. de Florian, dit Ernest, savait que vous faites pour lui ce pénible sacrifice, il n'accepterait pas votre argent : permettez-moi de lui parler de votre dette, et je suis sûr qu'il vous accordera tous les délais qui vous conviendront.—Eh ! ce n'est point pour lui que je veux m'acquitter, répond Quéverdo ; mais pour moi-même. Je ne suis point habitué à porter aussi long-temps le poids de la reconnaissance, et je prétends l'alléger, à quelque prix que ce soit."

La conversation continue sur Florian. Le jeune page, qui sans cesse avait présente à l'imagination la lecture de Claudine, annonce que l'auteur charmant d'Estelle et de Galatée composait des Nouvelles qui ajouteraient à sa réputation : il exprime alors tout l'effet qu'avait produit une de ces Nouvelles dans la salon du duc de Penthièvre ; il en détaille tous les

incidens avec tant de vérité, dépeint si bien le site, l'action, les personnages, que Quéverdo voit la scène, en est ému lui-même ; et, pressant Ernest dans ses bras, il s'écrie : "Eh bien, si vous voulez me seconder, je puis conserver mon Guillaume Miéris, et m'acquitter envers Florian d'une manière digne du service qu'il m'a rendu, et de la reconnaissance que je lui dois. Je ne puis m'expliquer davantage ; mais veuillez vous trouver ici dans huit jours, à cette même heure et je vous confierai le reste de mon secret. . . ." En achevant ces mots, il sort, emportant son tableau, et comme frappé d'une idée qui déjà répandait sur sa figure l'expression de la joie et de l'honneur satisfait.

Ernest, toujours accompagné de la belle levrette, ne manqua pas de se trouver à l'entrevue, qui produisit les détails intéressans qu'on va lire, et que je tiens du page lui-même, aujourd'hui l'un des officiers les plus distingués de l'armée française.

Florian, après avoir retracé dans Claudine les dangers qui souvent environnent l'innocence et la beauté, voulut rendre hommage à la nation qui lui avait fourni ses premiers modèles ; il voulut peindre la noblesse, la galanterie et la vivacité du caractère espagnol, et composa sa Nouvelle intitulée Célestine. Un matin, qu'il se livrait à ce travail, et que parcourant avec son héroïne le beau pays de Grenade, il lui faisait entendre cette romance qu'on a tant répétée :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Chagrin d'amour dure toute la vie. . . .

au moment, dis-je, où Florian éprouvait un plaisir

inexprimable à décrire les sites romantiques où il retrouvait les traces d'Estelle et de Galatée, Diane, sa levrette fidèle, entre dans son cabinet dont la porte était entr'ouverte, s'approche de son bureau de travail, et posant sa belle tête sur un bras de son fauteuil, lui présente, avec un air de joie et de triomphe, un petit portefeuille de cuir noir, attaché par un simple cordon. Florian le prend, l'ouvre avec empressement, et trouve une petite planche de cuivre, admirablement gravée, et à laquelle étaient jointes plusieurs épreuves avant la lettre, d'une vignette représentant Claudine vêtue en simple commissionnaire, sur la Place-Royale de Turin, avec son fils Benjamin, qui la prend pour son frère: un étranger, le pied sur la sellette, regarde avec intérêt ce jeune savoyard si prévenant, et dont tous les mouvemens sont si doux: Claudine, de son côté, portant un regard sur celui dont elle nettoie les bottes, reconnait lord Belton, et la brosse lui tombe des mains. . . . Cette scène charmante était rendue avec une perfection et une vérité qui causèrent à Florian une surprise extrême. "Quand j'aurais, se disait-il, donné moi-même le programme de cette gravure, et fait faire l'esquisse sous mes yeux, elle ne serait pas plus fidèle. Jamais hommage ne fut plus flatteur et plus inattendu. . . . Mais qui peut en être l'auteur? Point de nom, et Diane pour messagère! A ces mots la levrette, qui s'entend nommer, vient de nouveau lécher les mains de son maître, et semble partager tout le plaisir qu'il éprouve. "Comme j'ai lu cette Nouvelle dans le grand salon du prince, se dit encore Florian, et qu'elle a paru vivement

intéresser mes nombreux auditeurs, il s'y sera trouvé quelqu'un qui m'aura joué ce tour ingénieux. Oh! je le connaîtrai; il m'est devenu trop cher, pour que je ne parvienne pas à le découvrir."

Quelques jours après, sa seconde Nouvelle étant terminée, il la lit de même au duc de Penthièvre, mais en petit comité, et sans avoir aucunement annoncé la lecture. Au bout d'une semaine, lorsqu'il travaillait encore, entre Diane, portant un nouveau porte-feuille de cuir, qui contenait, comme le premier, la planche et plusieurs exemplaires d'une jolie gravure: celle-ci représentait Celestine pénétrant sous le nom de Marcélio, et les habits d'un alcade, dans la prison de dom Pèdre; elle le presse dans ses bras, le rend à la vie, et lui fait éprouver tous les charmes de l'amour le plus constant. Chaque détail d'une exactitude remarquable, et les figures semblaient proférer ce que Florian fait dire dans sa Nouvelle à ces deux personnages. Surpris de nouveau, il cherche vainement dans sa tête, et ne peut concevoir d'où lui vient un si rare présent. "Quand j'ai lu, se dit-il, ma seconde Nouvelle au duc, il n'y avait auprès de Son Altesse que la duchesse de Chartres, sa fille, et la princesse de Lamballe sa bru. Serait-ce donc l'une ou l'autre de ces dames qui daignerait honorer à ce point mes Nouvelles, en les analysant à quelque artiste célèbre?" Il questionne, avec discrétion, ces deux aimables princesses, à qui il fait part de ce singulier événement, le confie au duc de Penthièvre luimême, s'informe à tous les gens de l'hôtel, et ne peut en tirer un seul indice, ni même asseoir le moindre soupçon.

Après avoir retracé dans Claudine et Célestine les malheurs de la séduction et la constance de l'amour. Florian voulut peindre les mœurs et la chevalerie des premiers temps de la monarchie française ; il s'occupa d'une troisième Nouvelle, intitulée Bliombéris. Il s'y livrait avec d'autant plus de zèle, qu'il avait l'intention d'offrir dans la fille bien-aimée de Pharamond, l'image fidèle de cette jeune et charmante princesse qui venait de s'unir au fils unique du duc de Penthièvre. Cette Nouvelle étant terminée et revue avec le plus grand soin, Florian propose au duc de Penthièvre de l'entendre : mais désirant savoir l'effet qu'elle produirait sur madame de Lamballe, dont il croyait avoir fait un portrait ressemblant, il supplie Son Altesse de permettre qu'il n'y ait à cette lecture que la jeune princesse sa bru. On se réunit donc dans une pièce séparée des grands appartemens ; on ferme les portes avec soin, et Bliombéris obtient tout le succès que pouvait espérer son auteur. Jamais chevalier ne s'était montré plus digne de posséder le cœur et d'obtenir la main de la fille de son roi ; jamais princesse n'avait uni à l'éclat de la naissance un plus rare assemblage de vertus et de charmes. On félicite Florian et sur le choix du sujet et sur le talent avec lequel il est traité. Madame de Lamballe qui, malgré sa modestie, s'est reconnue dans les traits charmans de Félicie, remercie elle-même, en rougissant, l'heureux auteur, de tout le plaisir que lui a fait éprouver sa Nouvelle, et prédit qu'elle sera l'une des plus intéressantes de son recueil, dont elle agrée la dédicace. Le duc de Penthièvre serre avec expression

la main de Florian, et lui fait sentir combien il approuve ce juste hommage rendu publiquement à la jeune princesse qui lui est devenue si chère. Cette lecture achevée, on veut se retirer, Florian ouvre une des portes du salon particulier; et aussitôt Diane, qui attendait dans la place voisine, entre plus triomphante que jamais, et remet à son maître un troisième porte-feuille, contenant la gravure de la Nouvelle même qu'il vient de lire. Elle représentait le preux Bliombéris venant de sauver Félicie de la fureur d'un sanglier étendu sur la poussière, et délivrant un tourtereau des serres d'un milan, qui tombe percé d'une flèche lancée par ce héros. La frayeur et la joie empreintes à la fois sur la charmante figure de Félicie, le lieu solitaire, où se passe la scène, la fraicheur du bois, les battemens d'ailes des deux tourtereaux qui semblent remercier leur intrépide libérateur, tout offre un charme, une expression qui jettent Florian dans un étonnement difficile à dépeindre. "Pour le coup, s'écrie-t-il, cela passe l'imagination. Je n'ai lu cette Nouvelle qu'à vous seuls; ce matin j'y retouchais encore; et à peine en ai-je fait la première lecture, que la gravure qui représente la situation la plus intéressante, arrive comme par enchantement, et semble sortir des mains d'un génie créateur, aussi prompt que la pensée! Cela, je l'avoue, pique ma curiosité à un point que je ne saurais exprimer." La surprise de Florian est partagée par le duc et par la jeune princesse, qui ne peuvent se lasser d'admirer cette ingénieuse vignette, où l'artiste anonyme, pour lui prêter encore plus de charmes, semblait avoir donné à

la belle Félicie les traits ravissans de madame de Lamballe. Cette princesse prodigue elle-même à Diane mille caresses; jamais émissaire ne fut mieux récompensé. Bientôt les soupçons se portent sur tel ou tel artiste qui avait l'honneur d'être reçu chez le duc de Penthièvre. Ce dernier, qui joignait à une bienfaisance universellement reconnue, un coup-d'œil sûr et un bon sens inaltérable, présume que le jeune page qu'on rencontre sans cesse avec la levrette de Florian, ne peut ignorer entièrement d'où vient cet étrange message; il ordonne qu'à l'instant même on fasse venir Ernest. Celui-ci, que déjà vainement avait interrogé l'auteur des Nouvelles, arrive d'après l'ordre qui lui en est donné, et veut, sous les dehors de son espièglerie accoutumée, cacher le secret qu'on lui a tant recommandé; mais serré de près par Florian, intimidé par les questions réiterées du duc de Penthièvre, à qui il n'a pas la force d'en imposer, il fait l'aveu de tout, instruit le prince du trait généreux de l'auteur des Nouvelles, du désir ardent qu'avait témoigné l'artiste Languedocien de s'en venger, et du plaisir qu'il avait pris lui-même à l'y aider, en lui rapportant d'abord le sujet de Claudine, et saisissant ensuite tous les momens que le chevalier de Florian passait auprès de Son Altesse, pour se glisser dans son cabinet, lire à la hâte, sur son bureau de travail, ce qu'il avait écrit, et courir aussitôt en faire le récit le plus fidèle à l'heureux Quéverdo, qui sur-le-champ prenait ses notes, esquissait le dessin, et donnait à ses figures toute l'expression qui leur convenait. C'est ainsi, ajoute Ernest, qu'il a fait, sous ma dictée,

les trois premières gravures de vos Nouvelles, et que dans ce moment même, il commence celle de Sélico, que je n'ai pu lire tout entière : le moment où ce bon fils se dévoue au plus affreux supplice, pour donner du pain à celle qui l'avait fait naître, m'a si fort mouillé les yeux, que je ne distinguais plus votre écriture. Oh ! comme vous peignez éloquemment ce qu'on doit à sa mère ! Il faut que vous ayez bien aimé la vôtre. . . . Florian ne put répondre au page qu'en le pressant dans ses bras, et qu'en laissant couler quelques larmes.

"Vous méritez bien un pareil tour, lui dit le duc de Penthièvre, qui partageait son émotion, vous ne cessez de m'approprier vos bienfaits.—Et Son Altesse n'en a pas besoin, ajoute le page : elle est si riche d'amour et de reconnaissance !—Ernest, reprend le prince, affectant un ton sévère, vous avez commis une indiscrétion coupable, en lisant à son insçu, les manuscrits de Mr. de Florian ; et pour vous en punir . . . . je vous donne une sous-lieutenance dans le régiment qui porte mon nom, et j'aurai les yeux sur vous. La première fois que vous irez chez Mr. Quéverdo, n'oubliez pas de venir prendre mes ordres." En achevant ces mots, il sort avec madame de Lamballe, et les laisse tous les deux se concerter ensemble sur les moyens de faire partager à l'habile graveur le bonheur qu'ils éprouvent. "Il me vient une idée, dit le chevalier ; et, d'abord, je vais chez mon libraire, lui demander de passer à mon ordre le billet de six cents livres ; il est nécessaire à mon projet. Vous, cher Ernest, ne tardez pas à venir me trouver

dans mon appartement, et je vous confierai le plan que j'ai formé."

Dès le lendemain donc, lorsque Quéverdo était dans son modeste appartement, entouré de sa nombreuse famille, et travaillant à la vignette de Sélico, dont le site et les personnages devaient si bien contraster avec ceux des autres Nouvelles, il entend heurter à sa porte, ouvre et voit Diane, qu'il avait tant de fois reçue et caressée, lui rapporter le porte-feuille de cuir dans lequel il avait envoyé la première vignette de Claudine. Il s'imagine d'abord qu'on lui renvoie ses gravures; et sa fierté ne pourra supporter une pareille humiliation. Il n'ouvre qu'en tremblant le porte-feuille . . . . et il y trouve son billet à ordre avec cet acquit de la main de Florian: "Reçu de Mr. Quéverdo le montant ci-dessus, en trois planches gravées, qui valent plus du double de la somme." Tout est découvert, s'écrie-t-il, et le page m'a trahi. Mais sa surprise redouble, son dépit se calme, lorsqu'il voit dans le même porte-feuille un autre écrit: c'était un brevet de dessinateur du cabinet du duc de Penthièvre, aux appointemens de trois mille livres, avec un appartement dans l'hôtel pour toute sa famille. Il relit ce brevet, rédigé par Florian, et signé du prince; il ne peut en croire ses yeux; le relit encore à sa femme, à ses enfans qui entourent Diane, dont la joie semble exprimer qu'elle partage l'ivresse de toute sa maison. A l'instant même Quéverdo s'habille, sort accompagné du fidèle émissaire, se rend à l'hôtel de Penthièvre, et demande à parler au chevalier de Florian. Ernest l'aperçoit à travers une croisée, causant avec le

suisse ; il accourt à sa rencontre, lui explique tout ce qui s'est passé, et s'empresse d'aller avertir Florian, qui se trouvait en ce moment auprès du prince. Celui-ci veut voir et connaître l'artiste estimable, l'homme délicat qui sait si dignement reconnaître un service. Il l'accueille avec cette touchante bonté qui lui conciliait tous les cœurs, et lui dit : " Si je vous ai choisi, monsieur, pour diriger mon cabinet de peinture, c'est dans l'espoir que j'y verrai bientôt une production de votre savant burin, qui représentera le chevalier de Florian, recevant de sa fidèle Diane la première gravure de ses Nouvelles ; c'est un sujet charmant, qui vous honore également tous les deux."

" Prince, répond Quéverdo, votre Altesse est trop juste pour confondre ainsi le bienfaiteur et l'obligé. Mes vignettes ne sont qu'un faible à-compte de la reconnaissance, mais ce qu'a fait pour moi votre premier gentilhomme, sans me connaître, sans même s'informer si j'étais en état de lui restituer la somme qu'il avançait, le met trop au-dessus de moi, pour que je souscrive au parallelle.—Il serait bien difficile, réplique à son tour Florian, de décider qui de nous doit être le plus heureux, puisqu'avec le premier produit du manuscrit de Numa, j'ai pu servir un compatriote, obliger un artiste célèbre, assurer le bonheur d'une famille honorable, et peut-être me faire un ami.—Jusqu'à la mort !" s'écrie Quéverdo. A l'instant même, ils tombent dans les bras l'un de l'autre ; et le duc de Penthièvre, les désignant à la jeune princesse de Lamballe, lui dit : " Qu'ils sont heureux ! Est-il rien de comparable à ce noble échange des talens ?

Non, le rang, la fortune, la puissance même, ne procurent jamais de plaisirs aussi délicieux que ceux qu'on éprouve en secret et sans envie dans l'honorable carrière des lettres et des arts."

MILLEVOYE;

OU,

L'AMOUR MATERNEL.

Jamais personne ne peignit mieux que l'auteur du poëme de Charlemagne, ces jeunes et brillans paladins, compagnons de ce conquérant fameux, qui remplit l'univers de son nom, et fut en France, le plus digne appréciateur et le premier protecteur des lettres. Personne aussi ne réunit à un plus haut degré, que ne le fit Millevoye, tout ce qui constituait autrefois le galant troubadour, le véritable preux. Une figure noble, expressive; des manières franches, distinguées; cette grâce élégante et cette fleur de chevalerie, qu'il se plaisait tant à décrire dans ses ouvrages; tels étaient les dons précieux qu'il avait reçus de la nature. Mais ce qui le rendait encore plus cher à ses amis et aux dames dont il fut le plus constant chevalier, c'était un naturel affable, prévenant, une sûreté de caractère à toute épreuve, et une mélancolie douce, communicative, dont l'empreinte se retrouve dans ses élégies et jusque dans ses poésies diverses.

Tous ces avantages que réunissait Millevoye, semblaient augmenter encore par une qualité rare, qui seule

influe, bien plus qu'on ne peut l'exprimer, sur la destinée des jeunes poètes: je veux dire ce respect pour ses ainés, cette déférence pour les réputations établies. Jamais dans les cercles brillans où l'on s'empressait de l'accueillir, jamais dans les réunions de nouveaux disciples d'Apollon, où souvent on fronde sans pitié les anciens, on n'entendit Millevoye proférer un mot acerbe, lancer un trait venimeux. Le ton parfait qu'il avait dans le monde, il le conservait dans la vie privée: je n'ai point connu d'homme plus galant, plus affable; j'ai rencontré peu de poètes-lauréats qui portassent en public, avec une plus gracieuse pudeur, les couronnes qu'ils avaient obtenues à l'Académie française.

Sa santé, presque toujours faible, se trouvait souvent altérée par les veilles qu'il consacrait au travail et par les fatigues du grand monde, où l'on s'empressait de l'accueillir. C'était un arbrisseau dont les fleurs trop précoces ne brillent qu'aux dépens de la tige qui les soutient, et chez qui la sève, se portant trop vivement aux branches qu'elle pare d'un brillant feuillage, dessèche les racines et produit une destruction prématurée. Millevoye le sentait lui-même. Je me souviens qu'un jour, dans mon cabinet de travail, où souvent il venait me lire ses nouvelles productions, il dit, en jetant les yeux sur ma pendule: "Comme le temps fuit! Il est vrai que les heures ne sont pour moi que de vingt minutes." C'est de lui qu'il parlait, en disant dans son élégie du *Poète* mourant, qu'on peut citer comme un chef-d'œuvre dans ce genre:

La fleur de ma vie est fanée;
Il fut rapide mon destin:
De mon orageuse journée
Le soir touche presqu'au matin."

Aussi ne manquait-il jamais, depuis plusieurs années, d'aller pendant les beaux jours prendre le lait dans les environs de Paris. Les médecins qu'il avait consultés, et que lui portaient tout l'intérêt qu'inspire le vrai talent, lui avaient conseillé de reposer la nuit dans une étable à vaches, pour y respirer les miasmes laiteux et salutaires qu'elle exhale: ils lui avaient recommandé surtout de parler le moins possible, et pour cela, de faire seul, dès le matin, de fréquentes promenades dans les bois, où la fraicheur du sol et l'odeur du feuillage portent dans tous les sens un calme réparateur, une force insensible, qui finissent par opérer, sans nul autre remède, une entière guérison. Millevoye choisit donc sa retraite champêtre à Fontenay-sur-Bois, attenant au parc de Vincennes. Il était alors occupé d'une tragédie dont il m'avait communiqué le plan; et qui, selon moi, devait compléter sa réputation littéraire. Éveillé dès l'aurore par les pâtres qui venaient soigner ses mères-nourrices, auprès desquelles il avait sommeillé, occupé sans relâche du grand œuvre qu'il méditait, on le voyait souvent entrer au lever du soleil dans les bois de Vincennes, y marcher plusieurs heures de suite, et ne rentrer que vers dix heures, époque où l'on a coutume de ramener à l'étable les animaux, dont le lait devenait pour le promeneur solitaire un aliment désiré, un remède bienfaisant.

Un jour qu'il parcourait la grande allée qui conduit de Fontenay à Nogent-sur-Marne, lorsqu'à peine l'aurore commençait à dorer la cime des arbres, il aperçoit de loin une jeune dame dont la démarche et la paleur annonçaient un être souffrant qui cherchait la solitude. La trace d'une douleur profonde répandue sur ses traits, n'empêchait pas d'y découvrir une beautè d'autant plus remarquable, que l'art ne prêtait aucun ornement à la nature. L'inconnue était nu-tête et portait à sa ceinture un simple chapeau de paille. Ses longs cheveux blonds relevés en tresse et sans nulle précaution, un vêtement simple et une ceinture noire, composaient toute sa parure. Elle tenait d'une main des fleurs, et de l'autre un petit livre, richement relié, qu'elle lisait en marchant. Elle passa devant Millevoye sans le voir, et parut donner à sa lecture la plus grande attention. Il la suivit longtemps des yeux et la vit au bout de la longue allée du parc, prendre le détour qui conduit à Nogent.

Cette rencontre était de nature à piquer la curiosité du poète : une femme jeune et dont l'extérieur annonce une personne distinguée, traverse seule, de grand matin, l'immense bois de Vincennes, sans remarquer les passans, sans détourner ses yeux du livre qui la captive ; d'où vient-elle ? où peut-elle aller, et qui peut-elle être ? Tout en faisant ces réflexions, Millevoye parcourt plusieurs sentiers qui serpentent sous un ombrage délicieux, et se livre au travail de la tragédie dont il avait écrit déjà trois actes. Il s'éloigne sans y songer, et gagne par habitude un hameau qui se trouve au milieu du bois, et près duquel on salue avec respect un vieux

chêne qui représente celui sous lequel Saint Louis se plaisait, il y a huit cents ans, à rendre en personne la justice à ses sujets. Millevoye se sentait si bien inspiré sous ce feuillage religieux, historique ! le sujet de sa tragédie offrait précisément une anecdote du treizième siècle ; il croyait en prendre sous l'arbre révéré, la couleur, le langage et les mœurs. Enfin, ramené par l'heure où il avait coutume de prendre le second lait de la journée, il revient sur ses pas, et de loin il aperçoit de nouveau l'inconnue, se reposant sur un des bancs de mousse qui garnissent la lisière du bois. Elle lisait encore le même livre, et paraissait plongée dans la plus grande méditation, lorsque tout-à-coup, distraite par la marche de quelqu'un qui s'avance, elle se lève brusquement, s'imagine qu'elle dépose le petit volume dans le chapeau de paille attaché à sa ceinture, et regagne le village de Fontenay d'un pas assez précipité ; mais soit que troublée par la subite apparition d'un importun, soit que tout entière à la lecture qui l'occupait, elle ne s'aperçût pas que le petit livre était glissé entre sa robe et son chapeau, Millevoye, en s'approchant, le trouve encore entr'ouvert sur le sentier qu'elle avait parcouru. Il veut d'abord rappeler cette dame, qui n'est qu'à cent pas environ ; mais un mouvement de curiosité le retient : il ramasse le charmant in-16, l'ouvre, et reconnait son poëme de l'Amour Maternel. Le signet se trouvait à ces vers qui peignent si bien les touchans hommages que rendent certains peuples aux mânes de leurs enfans.

"Que des Canadiens j'aime l'antique usage !
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,

Leur âme se nourrit du charme des douleurs :
Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs ;
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la terre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.
Triste, les yeux fixés sur l'aride bruyère,
La mère adresse au ciel sa muette prière,
Et soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait . . . . qui l'eût nourrit."

On remarquait facilement que la page qui contenait ce fragment du poëme, était plus fatiguée que les autres : ce qui annonçait que ces vers avaient été lus et répétés bien souvent, Millevoye éprouva cette émotion mêlée d'un secret orgueil dont un auteur, en pareil cas, a de la peine à se défendre. Il suit de loin l'inconnue, la voit traverser le village de Fontenay, et gagner le château qui couronne la colline. Il se rend aussitôt chez les bons agriculteurs où il avait établi sa retraite, et s'informe d'eux quelle peut être la jeune dame qu'il a rencontrée dans le parc de Vincennes, et qui demeure tout au haut du village. Il apprend que c'est la baronne de ——, veuve d'un général français, victime, comme tant d'autres, de sa valeur ; qu'elle habitait avec son père, très-riche banquier, Nogent-sur-Marne ; mais qu'ayant perdu dans ce village son fils unique, âgé de six ans, elle avait été amenée par un ami de sa famille au château de Fontenay, afin de l'éloigner d'un séjour qui lui rappelait sans cesse une perte irréparable, et de la distraire, autant qu'il serait possible, du chagrin profond qui la consumait.

Le premier soin de Millevoye fut de renvoyer à cette

dame le livre qu'elle avait perdu dans le bois, et dont il devinait sans peine que le sujet offrait un aliment à sa douleur. Il apprit bientôt, par un des garçons jardiniers du château, qui venait le dimanche à la ferme visiter un de ses frères, que le chagrin dévorant qu'éprouvait la baronne par la mort de son cher Alfred, avait en quelque sorte aliéné sa raison. Il apprit qu'on la surprenait souvent au fond des jardins, seule immobile, ne répandant jamais de larmes, et quelquefois laissant paraître un sourire convulsif sur ses traits décolorés. Il apprit enfin que depuis plus de six mois qu'elle avait perdu son enfant, elle était entièrement privée de sommeil; et qu'ayant fait graver sur la tombe de ce fils adoré de cette simple épitaphe: "A demain! . . . ." elle ne manquait jamais à se rendre au cimetière de Nogent, avant six heures du matin, heure fatale où elle avait cessé d'être mère. Là, disait-on, elle déposait sur le monument qu'elle avait fait élever des fleurs cueillies de sa main; et s'étendant sur la tombe, la face appuyée sur la pierre sépulcrale, elle y restait des heures entières, croyant sentir l'haleine de son enfant, l'entendre, lui parler et lui prodiguer ses caresses. Les gens de l'art qu'on avait consultés sur sa santé, qui dépérissait chaque jour, avaient bien recommandé qu'on ne s'opposât pas à ce pélerinage de la douleur; ils craignaient qu'une pareille privation n'égarât tout-à-fait les esprits de cette infortunée, et ne la jetât dans une démence, dans une fureur qui forceraient à la séparer de tout ce qui s'intéressait à elle sur la terre. Aussi dès la pointe du jour, était-elle debout, préparant ses offrandes funé-

20*

raires ; sitôt que l'Angelus sonnait, à cinq heures, au temple du village, elle descendait du château, exigeant que personne ne la suivît ; et après une demi-heure de marche, elle était prosternée sur le mausolée où reposait son fils.

Tous ces détails inspirèrent à Millevoye le plus vif intérêt : ce que la baronne éprouvait par la mort de son enfant, le jeune poète le ressentait encore par la perte de son père. La première de ses élégies, consacrée à la mémoire de l'auteur de ses jours, est empreinte d'une douleur si vraie ! il y règne une affliction si pieuse, si profonde ! et c'était dix ans après cette cruelle séparation, que Millevoye avait composé cet hymne filial ! Il serait donc difficile de peindre son empressement, son émotion, lorsqu'il voyait de loin cette jeune et malheureuse mère, parcourir le bois de Vincennes, y cueillir un bouquet de chèvre-feuille et d'églantine, sur lequel elle déposait mille baisers, et le porter ensuite sur le tombeau d'Alfred ! Oh ! quel bonheur pour lui, quel triomphe pour le bel art qu'il cultive, si par quelques moyens que pourra lui suggérer la commisération qu'il éprouve, si par quelque vers susceptible de produire un effet salutaire, il pouvait secourir cette femme si belle, si digne du plus tendre intérêt, et jeter par degrés dans son âme oppressée toutes les consolations dont elle a si grand besoin. . . . Cette idée allume son imagination vive et brillante ; ce projet ne sort plus de sa pensée. Il se rend d'abord au cimetière de Nogent, et reconnaît sans peine le monument qu'érigea l'amour maternel. Sous deux saules pleureurs, s'élève au bout d'une

longue pierre, un piédestal portant une statue en marbre : c'est le temps impitoyable ; d'un coup de faux il abat un faible arbrisseau qui se trouve sur son passage.... Un gazon toujours vert entoure la tombe sur laquelle on lit : "A *demain!*" .... Quelle touchante expression de la douleur ! se dit Millevoye, et quel engagement solennel ! Ainsi donc il ne se passera pas un jour de sa vie, sans que cette infortunée ne vienne renouveler les fleurs qui couvrent les restes de son fils ! Elle y viendra malgré les longues nuits et les frimas de l'hiver, malgré les orages de l'été. Son amour ne connaîtra point l'intempérie des saisons ; elle y viendra tant que ses propres forces pourront l'y conduire seule, et s'y fera porter sans doute, lorsque ses infirmités l'empêcheront de suivre l'élan de son cœur. A demain ! Que de choses dans ces deux mots ! jamais épitaphe n'offrit une plus admirable expression de la souffrance, un engagement plus effrayant et plus sublime.... "A demain !"

Millevoye, occupé plus que jamais de son projet, essaye d'abord de mettre dans ses intérêts le sacristain de Nogent, il lui promet une récompense, s'il veut l'aider à rappeler tout-à-fait la raison, à sauver les jours de cette jeune mère si digne de pitié. "Ce que j'exige de vous, lui dit-il, est peu de chose ; il s'agit de déposer sur la tombe de l'enfant plusieurs écrits que je vous remettrai ; mais sans vous offrir aux regards de la baronne, et sous la promesse sacrée de ne jamais révéler cet important mystère." La proposition fut acceptée ; et dès le lendemain matin lorsque la mère d'Alfred se

rendit au cimetière, elle trouva sur le tombeau, parmi les roses dont elle l'avait couvert la veille, un papier plié, sans aucun cachet. Surprise, émue, elle hésite quelques instans, prend l'écrit d'une main tremblante, et lit ces vers :

> " Sous ce gazon, sous cette pierre,
> Où chaque jour tu viens t'asseoir,
> J'entends tes soupirs, ta prière ;
> Mais, helas ! je ne puis te voir . . . .
> Ah ! si, bravant la douleur où te plonge
> La mort qui m'arracha de tes bras caressans,
> Tu goûtais du sommeil les charmes bienfaisans . . . .
> Au même instant je t'apparais en songe."

La baronne relit cet écrit avec un trouble inexprimable ; elle cherche en vain à reconnaitre la main qui l'a tracé. Réfléchissant ensuite à l'importance de l'avis qu'on lui donne, et sentant bien que l'insomnie à laquelle elle se livre, use ses forces qui diminuent de jour en jour, elle se promet d'obéir à la voix irrésistible qu'on a si ingénieusement empruntée. Pendant son retour à Fontenay, elle relit plusieurs fois les vers qui se gravent dans sa mémoire, au point qu'elle répète sans cesse, avec un mouvement de joie qui depuis long-temps n'avait paru sur sa figure céleste :

> " Au même instant je t'apparais en songe."

Ces mots, à force de revenir à sa pensée, produisirent tout l'effet qu'en attendait leur auteur. Cette tendre mère, bercée de l'heureuse idée de revoir son cher Alfred, se livra quelques instans à un sommeil, d'abord agité, pénible, mais qui bientôt devenant plus calme, plus prolongé, lui rendit la présence de son fils. Mille-

voye en fut instruit par le jeune jardinier, qui venait raconter à la ferme ce qui se passait au chateau, et qui tenait tous ces détails de la femme-de-chambre de la baronne. Celle-ci avait, à son grand étonnement, vu sa maîtresse endormie pour la première fois depuis six mois, et portant sur ses traits ranimés toute l'expression de la joie et de la plus douce illusion. . . . " Bon ! se dit Millevoye, on commence à prendre du repos : livrons-nous à l'espoir d'un succès, et achevons mon ouvrage."

Les rêves de l'imagination sont une demi-réalité ; la baronne croyait en effet retrouver son enfant chéri dès qu'elle se livrait au sommeil : elle s'entretenait avec lui ; la mort l'avait en vain soustrait à sa tendresse, Morphée le lui rendait tout aussi charmant, tout aussi tendre qu'il était sur la terre. Elle éprouva donc insensiblement un calme si doux, que cédant à son charme entraînant, un jour elle prolongea son repos jusqu'à plus de huit heures du matin : elle en avait si grand besoin, et la nature est si avide de réparer ce qu'elle a perdu ! cette malheureuse mère ne fut éveillée que par l'imprudence de sa femme-de-chambre, qui, la croyant partie à son ordinaire pour Nogent, entra brusquement, en lui annonçant qu'il était près de neuf heures. La baronne jette un cri de surprise et de regret : elle s'habille à la hâte, et se rend au cimetière, où elle arrive haletante et dans la plus terrible agitation. Elle ne put ce jour-là rester que peu d'instans sur la tombe d'Alfred. C'était un dimanche, et déjà plusieurs habitans du village se réunissaient à l'église. Elle exprime

au sacristain le tourment qu'elle éprouve d'avoir manque pour la première fois à l'engagement sacré qu'elle avait pris de renouveler chaque jour ses fleurs et sa prière : on la vit tout le reste de la journée plus rêveuse et plus triste que jamais. La nuit entière se passa sans que le sommeil vint fermer sa paupière ; et dès l'aube du jour, elle parcourut les jardins du château, y cueillit les fleurs les plus belles, et se rendit au village de Nogent, vers cinq heures, voulant se dédommager, par une plus longue station, de la privation de la veille. Mais quelle est sa surprise de trouver sur la tombe un second billet ainsi conçu :

"Lorsque tu traças de ta main
Ces mots si touchans: A *demain!* ....
Tu me promis, ma tendre mère,
De venir ici chaque jour,
De déposer sur cette pierre
Un souvenir de ton amour ....
Mais tu ne promis point de devancer l'aurore,
Et de te priver du repos
Qui seul peut adoucir tes maux
Et le chagrin qui te dévore ....
Conserve tes jours pour ton fils!
Ranime ton courage et reprends tes esprits!
Si bientôt ta force succombe
Au poids affreux de tes douleurs,
Qui donc, après toi, sur ma tombe,
Dis-moi, viendra jeter des fleurs ?"

Ces deux derniers vers frappèrent l'imagination de la baronne. L'idée qu'après sa mort la tombe de son fils serait abandonnée, opéra dans tout son être un changement remarquable. A cet abattement de l'âme, à cette tristesse invincible répandue sur tous ses traits, succé-

dèrent cette attitude imposante, cette vivacité de mouvemens, en un mot ce réveil général de la nature, qui annonçait dans cette tête long-temps affaiblie, une résolution ferme, un nouveau système de courage et de résignation. Ses parens, ses amis conçurent l'espoir qu'elle serait rendue à leurs vœux. Partout à chaque instant, elle répétait ces vers qui s'étaient si profondément gravés dans son souvenir :

"Qui donc, après toi, sur ma tombe,
Dis-moi, viendra jeter des fleurs ?"

Ce cri d'Alfred avait retenti jusqu'au fond de son âme ; et cette pensée si simple de style, mais si forte d'expression lui fit sentir que ces mots, *A demain!* tracés par elle, sur le tombeau de son fils, lui accordaient en effet toute la journée pour remplir sa promesse : elle résolut donc de se rendre indistinctement le matin ou le soir à Nogent, et suivit ce plan avec exactitude. . . . "Très-bien," se dit encore Millevoye, instruit de tout : "elle ne sera plus occupée à se lever tous les jours avant le soleil ; la nuit, qu'elle passait à veiller, n'augmentera plus, par son silence, la sombre mélancolie qui la dévore. . . . Le ciel semble favoriser mon projet, et m'ordonne de redoubler d'efforts pour arriver au but que je me propose."

Cependant, la pâleur de la baronne était toujours la même : sa poitrine, long-temps oppressée par mille soupirs étouffés, n'aspirait encore qu'une portion de l'air nécessaire à sa vie. Les médecins habiles qu'on avait consultés, déclarèrent que cette funeste altération, qui faisait craindre pour ses jours, ne pouvait être

adoucie que par des larmes. On chercha, mais en vain, tous les moyens de provoquer sa sensibilité, sa douleur était muette ; toutes ses facultés se bornaient à souffrir et se taire.

Quelques jours après, elle alla, vers le coucher du soleil, faire sa station accoutumée : elle aperçoit parmi les roses desséchées, qui couvraient le mausolée d'Alfred, un troisième billet qui contenait ce peu de mots :

" Ces fleurs, qui parent mon tombeau,
Ont perdu, comme toi, leur fraicheur et leurs charmes ;
Veux-tu les voir reprendre un éclat tout nouveau ?
Ah ! daigne quelquefois les mouiller de tes larmes !"

Dieu ! s'écrie la baronne, ne pouvant résister au sentiment qu'elle éprouve : il n'y avait que toi, ombre adorée, qui pût opérer ce prodige .... au même instant, elle tombe éperdue sur la pierre, et la couvre d'un torrent de pleurs. Vainement l'Angelus du soir vient de sonner ; elle n'entend rien ! ne voit plus rien, et n'est arrachée à cet épanchement si précieux, que par le gardien, qui l'avertit qu'il va fermer le cimetière, et qu'il est temps de se retirer. Elle s'éloigne donc, les yeux noyés de larmes, et regagne le village de Fontenay, d'une démarche déjà plus assurée, et comme allégée du poids affreux qui l'accablait.

Dès le lendemain, Millevoye qui, pour écarter tout soupçon, évitait avec soin de rencontrer dans le bois de Vincennes, cette jeune dame dont il avait entrepris la guérison, se rend par des sentiers détournés, au village de Nogent, où il apprend tout ce qui s'est passé la veille. " Elle a pleuré !" se dit l'heureux interprète de

la nature ; elle est sauvée. Ah ! que je m'applaudis de mon idée, de ma persévérance ! ce n'est, je le vois bien, qu'avec un langage sans ornement et sans prétention, qu'on pénètre dans un cœur malade ; et l'arme la plus forte pour combattre le chagrin, c'est la douce communication de la confiance et de la simplicité. Il remet à son discret émissaire une récompense digne de ses soins, et reçoit de lui la nouvelle promesse de ne point nommer, ni désigner à la baronne, celui qui l'a rendue à sa famille, à ses amis, à la société.

En effet, depuis cette heureuse époque, on la vit moins sombre et moins sauvage. Les jours commençaient à diminuer sensiblement, elle n'alla plus que le soir au village de Nogent, et répara, par un sommeil paisible, ses forces épuisées. Elle se montra souvent au salon du château ; fit un peu de musique, prit part à la conversation ; et bientot enfin, laissa poindre un sourire sur ses lèvres décolorées. Elle parlait aux agriculteurs qu'elle rencontrait dans les champs, répondait d'un air gracieux au salut respectueux qu'elle en recevait. Elle s'habitua même à voir jouer ensemble les enfans du village ; elle croyait retrouver parmi eux, quelques traits, quelques mouvemens, qui lui rappelleraient son cher Alfred ; et ceux-là qui lui procuraient cette délicieuse illusion, recevaient d'elle une tendre caresse, une preuve de sa générosité. Enfin la réflexion, à qui tout céde, et le temps, qui tout à la fois détruit et répare, venant seconder les efforts de la nature, rendirent à cette femme charmante, un calme remarquable, sa raison, sa grâce, et presque toute sa beauté.

On conçoit aisément combien elle fut avide de connaître la main bienfaisante qui avait tracé les trois billets qu'elle portait continuellement sur son sein, comme le baume le plus spécifique qu'elle pût apposer sur sa blessure. Elle fit mille et mille questions au sacristain, lui offrit même une somme assez forte, s'il lui nommait l'inconnu qui avait si efficacement emprunté la voix d'Alfred, pour la tirer de l'abattement affreux où elle était plongée; mais celui-ci l'assura d'abord qu'il se trouvait dans l'impossibilité de lui dire le nom de la personne, puisqu'elle lui était entièrement inconnue: il ajouta qu'ayant promis sur cette même tombe, objet de tant d'hommages, de ne jamais rien révéler, il se trouvait dans la nécessité de garder un serment aussi sacré.

Millevoye, de son côté, voulant suivre fidèlement les avis des gens de l'art qu'il avait consultés sur sa santé, s'abstenait plus que jamais de la moindre relation avec les habitans du village, où il s'était présenté sous un faux nom, pour n'être point distrait de sa vie paisible et solitaire. Il fut donc impossible à la baronne de découvrir l'anonyme qui lui était si cher. Tous les soins qu'elle se donna pour le connaître, et l'ardente curiosité qu'elle éprouvait en songeant à lui, ne contribuèrent pas peu à la distraire de ses rêveries, à cicatriser la plaie de son âme. Vainement son avide imagination lui désignait tel ou tel individu de sa famille ou de sa société, comme l'auteur de sa guérison, elle reconnaissait bientôt son erreur, et finit par se résigner à l'ignorer

et à le bénir chaque fois qu'elle allait prier sur la tombe de son fils.

L'automne venait de succéder à l'été: les jours diminuaient tout-à-fait; et la baronne s'était déjà trouvée au village de Nogent, avec le crépuscle du soir. Millevoye avait terminé sa tragédie, qu'il était impatient de lire au théâtre français. D'un autre côté, le lait, devenu son unique aliment, perdait alors la plus grande partie de ses suc nourriciers, il résolut donc de quitter ses hôtes qui, sans le connaître, lui portaient cet intérêt qu'inspire le vrai mérite, lors même qu'il se dérobe à tous les regards. Il voulut, avant de s'éloigner du parc de Vincennes, aller saluer encore le chêne antique de Saint Louis: il attendit que le soleil, déjà faible et lent dans son lever, eût séché l'abondante rosée du matin, et se rendit à l'endroit du bois où il désirait faire sa dernière station. Il prend un sentier de traverse, et se trouve bientôt au pied de l'arbre révéré, dont la cime majestueuse semble s'élever jusqu'au séjour du saint roi dont elle offre le souvenir. Millevoye s'assied sous ses rameaux encore chargés d'une riche verdure, et relit à demi-voix sa tragédie, dont il corrige au crayon quelques expressions hasardées, dont il examine et scrute avec austérité le plan et la distribution des scènes. Il est tout-à-coup interrompu dans sa lecture par le bruit que font plusieurs personnes, en marchant sur les feuilles desséchées qui déjà couvrent la terre: il regarde à travers les rameaux qui l'entourent, aperçoit deux dames, escortées d'un cavalier qui paraissent venir admirer l'arbre sous lequel il est assis. Il se lève aussi-

tôt, roule à la hâte son manuscrit, et se dispose à s'éloigner lorsqu'il entend une voix qui lui crie: Eh! c'est vous, Millevoye!—Millevoye! . . . . répète une des deux dames, dont un voile épais couvre la figure. Celui-ci s'avance et reconnaît un jeune militaire de ses amis, qui lui fait mille questions sur sa santé, lui exprime tout l'intérêt qu'on y portait dans leurs sociétés habituelles, où depuis cinq mois on souffrait de son absence. "Monsieur, sans doute, dit l'autre dame, habite un village des environs?—Fontenay, peut-être? répond vivement la femme voilée.—C'est en effet le lieu de ma retraite.—C'est lui . . . . s'écrie cette dame avec une expression qui frappe les assistans: Oui, c'est lui-même! Il n'y a que l'auteur de l'*Amour Maternel* qui soit capable d'une pareille idée, et puisse porter dans une âme froissée par la douleur, d'aussi douces consolations." A ces mots, elle relève son voile et fait voir à Millevoye la plus céleste figure, dont la fraicheur éclatante le dispute à la régularité des traits. Il reconnait aisément la jeune mère qu'il a sauvée, et cherche encore, par modestie, à se couvrir de l'ombre du mystère, en feignant de ne pouvoir comprendre ce qu'elle voulait dire; mais celle-ci tirant aussitôt de son sein les trois billets, les lui présente, afin qu'il les reconnaisse. "Eh! qui vous dit, madame, que ce soit là mon écriture?" "Il est facile de s'en convaincre," lui répond son ami, saisissant le manuscrit qu'il tient à moitié roulé sous son bras: il l'ouvre avec empressement, le confronte avec les billets, et s'écrie à son tour: "C'est la même main; plus de doute . . . . madame la baronne, vous

voyez votre libérateur.—Je le connais donc enfin ! dit-elle en tombant éperdue dans les bras de Millevoye : je l'ai trouvé, ce digne interprète de mon cher Alfred, cet ange consolateur que je cherche en vain depuis si long-temps !—Ah ! monsieur, ajoute l'autre dame, lui prenant une main qu'elle presse sur son cœur, je vous dois une sœur, une amie : comment jamais pouvoir m'acquitter envers vous ?—Oh ! qu'il m'est doux, ajoute le militaire en l'embrassant, de trouver mon cher Millevoye, le sauveur de ma belle protectrice, de la digne épouse du général sous lequel j'ai fait mes premières armes !" Le poète, enlacé par les trois personnes qui lui expriment à l'envi leur reconnaissance, ému par ce sentiment irrésistible d'une action louable, et cette satisfaction de soi-même, n'a plus la force ni les moyens de nier ce qu'il a fait ; il avoue que les vers tracés à la hâte sur le tombeau du jeune Alfred, lui deviennent chers, puisqu'ils lui font compter un beau jour de plus dans sa vie ! " Ah ! lui répond la baronne, vous ne pouvez me refuser une dernière grâce, c'est de m'accompagner sur la tombe de mon fils : ses mânes, j'en suis sûre, palpiteront de plaisir, en recevant sur la pierre qui les couvre, celui qui sut si bien emprunter leur langage, et rendre à la vie une mère égarée. . . . Ils traversent aussitôt le parc, et gagnent tous les quatre le cimetière, où Millevoye improvise les vers les plus touchans, et dépose lui-même une fleur sur le mausolée. " Réveille-toi, cher enfant," dit alors la baronne, avec une pieuse inspiration ; " unis ta voix à la mienne, pour remercier ce peintre de la nature, cet ami des cœurs souffrans,

qui sait y verser avec tant de délicatesse, un baume salutaire! ô mon cher Alfred! placé parmi les anges qui entourent l'Éternel, prie-le de répandre ses bénédictions sur le bienfaiteur de ta mère: sans toi, mon fils, elle ne pourrait jamais s'acquitter envers lui." En achevant ces paroles, elle prend une des roses les plus fraiches qui se trouvent sur la tombe, la remet à Millevoye, et en sa présence elle trace au crayon, sur la pierre sépulcrale; ces mots qu'elle y fit graver ensuite, et qu'on lit encore dans le cimetière de Nogent-sur-Marne: "Ce fut ici que l'auteur de l'Amour Maternel sauva les jours et rappela la raison d'une jeune mère au désespoir. . . . Honneur aux lettres! hommage à ceux qui en font un si digne usage!"

ROMANCE DE D'ALAYRAC.

Monsieur de Saint-Marc vécut long-temps célibataire. Ancien garde-du-corps à la cour de France, il s'était lié d'une étroite amitié avec D'Alayrac, l'un de ses camarades, jeune alors, et qui déjà faisait présager la carrière brillante qu'il a parcourue dans la musique dramatique. M. de Saint-Marc avait reçu de la nature une sensibilité profonde; mais elle n'était aperçue que des personnes qui vivaient dans son intimité. Le son mâle de sa voix, l'austérité de ses traits, et la brusquerie de ses manières déguisaient les qualités de son ame aimante; et lors même qu'il essayait de faire une caresse, ou qu'il voulait dire une chose aimable, on était plutôt près de trembler et tenté de le fuir, que de se livrer à l'émotion qu'on ne pouvait lui supposer. C'était un de ces contrastes frappans qui tour à tour attachent et repoussent, un assemblage bizarre de douceur et de rudesse, d'abandon et de misanthropie, de patience et de vivacité. L'honneur et les arts étaient ses divinités chéries. Dédaignant l'amour, et lui préférant l'amitié, il n'avait de sa vie soupiré pour les belles: impassible en apparence, jamais le moindre sourire ne déridait son

front; jamais ses yeux, qu'ombrageaient d'épais sourcils, ne versaient de larmes. Mais aussi jamais Saint-Marc ne manquait d'essuyer celles qu'il voyait répandre.

La musique avait sur ses sens un empire auquel il ne pouvait résister: c'était surtout aux premières représentations des ouvrages de D'Alayrac qu'il était curieux à voir. Soit que l'amitié qu'il portait à l'auteur ouvrît son ame au besoin de s'épancher, soit que les chants si purs, les airs si naïfs, les romances si touchantes de son ami lui fissent partager les vives émotions de tous les spectateurs, il ne pouvait cacher ce qui se passait alors dans tout son être, et sortait malgré lui de cette impassibilité qui n'était que l'enveloppe trompeuse du goût le plus pur, du cœur le plus sensible.

Je me rappelle m'être trouvé près de lui lors des premières représentations de Camille, qu'on doit placer au rang des chefs-d'œuvre de D'Alayrac. Au moment où l'actrice inimitable qui créa ce rôle si pathétique et si difficile, chantait la belle romance du troisième acte, et proférait ces mots:

"Il n'est point de maux que n'efface
Un baiser qu'on donne à son fils...."

chacun, emportée par le charme de la musique et la force de la situation, exprimait sa vive émotion par milles applaudissemens mêlés des plus douces larmes. M. de Saint-Marc, immobile et silencieux, m'apercevant les yeux noyés de pleurs, me saisit une main, la presse avec force, et me dit d'une voix terrible; "Que vous êtes heureux de pouvoir pleurer! moi j'étouffe .... et je m'en vais." Aussitôt il s'éloigne, sort de la salle, reste

sous le péristyle jusqu'à la fin du spectacle, attend D'Alayrac à sa sortie, lui saute au cou et le félicite .... du mal qu'il lui a fait éprouver.

Un autre jour, on représentait, pour la première fois, les deux petits Savoyards, ouvrage charmant, où le talent des deux auteurs s'est en quelque sorte identifié. Les accens montagnards que D'Alayrac avait peints si fidèlement, la gaîté, l'ingénuité des chansonettes de la Savoie, excitaient dans tout l'auditoire un enjouement unanime. Chacun battait des mains et riait aux éclats. M. de Saint-Marc, dont le sérieux et l'immobilité frappaient singulièrement toutes les personnes dont il était entouré, s'écrie d'une voix retentissante et d'un sang-froid tout-à-fait remarquable; "Voilà deux petits Savoyards qui décrotteront long-temps l'Opéra-comique."

Cette apparente impassibilité est assez commune chez les hommes qui, doués d'une force physique extraordinaire et d'une réflexion constante, rougissent en quelque sorte de laisser paraître leur sensibilité; mais sous cette écorce rude et repoussante ils cachent quelquefois toutes les vertus qui font l'homme de bien, souvent même toutes les qualités qui constituent l'homme aimable.

Tel était M. de Saint-Marc, qu'on méconnut long-temps dans les cercles les plus brillans de Paris, et que sut apprécier une jeune dame, veuve, sans enfans, que sa beauté, ses talens et sa naissance faisaient rechercher par les hommes du jour et les partis les plus distingués de la capitale. Elle leur préféra M. de Saint-Marc, parce qu'elle était sûre de trouver en lui une ame franche, un attachement véritable, un caractère à toute épreuve. La

rudesse même de cet officier avait pour elle des charmes, parce qu'elle ne pouvait lui ravir le présage de l'union la plus heureuse.

Elle ne fut point trompée dans son attente. Jamais l'homme le plus affable, l'amant le plus idolâtre, l'époux le plus fidèle n'eut autant d'égards, de soins et de tendresse que n'en montra M. de Saint-Marc pour celle qui lui avait confié ses destinées. La préférence qu'elle lui avait donnée sur ses rivaux la lui rendait si chère, qu'il ne croyait pas avoir trop de toute sa vie pour lui en prouver sa gratitude.

Il naquit de cet heureux mariage une fille qui fut nommée Isaure. Image vivante de sa mère, elle eut en partage sa beauté, sa grâce et surtout sa douceur. Bientôt elle embellit ces rares avantages de tous les talens que procure une éducation soignée. Ce qui rendait Isaure encore plus remarquable, c'était son tendre attachement pour son père. Que de soins elle prenait pour lui plaire, pour prévenir tous ses goûts, pour adoucir l'apparente austérité qui le caractérisait, et cela par les moyens les plus délicats et sans qu'il s'en aperçût! Elle n'exigeait de lui ni caresses, ni tendres épanchemens; un seul coup-d'-œil, un serrement de main lui suffisaient.

Tant qu'avaient duré les troubles civils, M. de Saint-Marc avait renoncé à toute espèce de service. Il vivait retiré dans une terre située en Touraine, où la simplicité de ses goûts, la franchise de son caractère, et l'urbanité des bons habitans du jardin de la France, le mirent à l'abri des ravages de l'anarchie.

Là, M. de Saint-Marc se livrait tout entier aux charmes de l'agriculture et surtout aux soins qu'exigeait l'éducation de sa chère Isaure. Privé d'une partie de ses anciens amis et de presque tous ses frères d'armes, il concentrait ses affections dans sa famille, et cherchait à se distraire de l'aspect douloureux du passé par le tableau consolant de l'avenir. Isaure, âgée de près de quinze ans, était un modèle accompli de tout ce qui peut faire aimer. Son moral, dirigé par son père avait pris un aplomb qui donnait encore à ses charmes plus de dignité. Les épanchemens de sa belle ame et les bienfaits qu'elle répandait sur tout ce qui l'entourait, avaient tellement établi sa réputation, qu'elle ne pouvait sortir du château de Saint-Marc sans recueillir les plus honorables félicitations, sans entendre les bénédictions de tous les indigens qu'elle avait secourus, de tous les heureux qu'elle avait faits.

M. de Saint-Marc n'était pas moins sensible que tout autre à ces jouissances qu'éprouvait sa fille ; mais il ne laissait rien paraitre au dehors, ne lui adressait jamais la moindre félicitation, et se bornait à laisser tomber sur elle un regard qui semblait dire : "Tu n'as fait que ton devoir."

Cependant les nuages affreux qui pendant long-temps avaient troublé la France, s'étaient entièrement dissipés. Tout ce qui portait un cœur Français et conservait le souvenir de services honorables s'empressait de se ranger sous les drapeaux du génie et de la valeur. Saint-Marc s'y rendit l'un des premiers. Animé par l'idée de rendre à sa patrie son antique splendeur, fatigué d'une

oisive inutilité, et sentant se réveiller en lui tout le feu de la jeunesse et l'honneur des braves, il reprit sa carrière militaire, et ne tarda pas à s'y faire distinguer par ses talens, son expérience et son zèle infatigable.

Isaure entrait alors dans sa seizième année: elle revint à Paris avec sa mère, qui, bien qu'elle eût elle-même excité M. de Saint-Marc à reparaitre dans les rangs de l'armée française, souffrait en secret des fréquentes absences de cet époux adoré ; mais, attachée comme lui, à la gloire de son pays, elle dissimula ce qui se passait dans son ame, ne songea qu'à procurer à sa fille toutes les jouissances de son âge, et surtout à ne l'entourer que de personnes estimables et d'un commerce sûr.

M. de Saint-Marc, qui à cette époque était parvenu au grade de commandant d'artillerie, venait passer régulièrement à Paris, ou dans sa terre de Touraine, tout le temps que lui laissait libre son service. Les épaisses moustaches qu'il portait augmentaient l'austérité de son regard et la dureté de ses traits. Le séjour des camps et l'habitude des combats avaient donné à sa voix un ton plus mâle et plus imposant encore ; mais rien n'avait pu changer son cœur. Le bonheur de revoir une épouse adorée, le charme inexprimable qu'il éprouvait dans les bras de sa fille, qui ne pouvait se rassasier de sa présence, tout remplissait l'ame de cet excellent nomme de la plus douce ivresse, et lui donnait le digne salaire du guerrier qui revient dans ses foyers.

Les qualités que réunissait Isaure, et sa beauté remarquable, qui en doublait le charme, lui attiraient tous les

hommages, et formaient autour d'elle une cour d'adorateurs dont la plupart osèrent briguer l'honneur d'une alliance. Madame de Saint-Marc, soit par un pressentiment secret qu'elle ne prolongerait pas long-temps sa carrière, soit par le désir si doux pour une mère d'assurer le sort de sa fille unique, sollicitait souvent son époux de faire un choix parmi les partis les plus avantageux qui se présentaient. Mais celui-ci, qui préférait à toute autre la carrière militaire, refusa pour gendres les jeunes gens les mieux nés, les plus opulens; et, par une prédilection bien légitime, il s'était imposé l'obligation de n'accorder sa fille qu'à l'un de ses frères d'armes qui se distinguerait au champ d'honneur.

Cependant, après un sejour de quelques mois dans sa famille, M. de Saint-Marc reçut l'ordre de rejoindre son corps, et de se disposer à une campagne importante, d'où dépendaient les destinées de la France. Jamais il n'avait éprouvé autant de peine à se séparer de son épouse. Cette dernière, qui de son côté avait depuis long-temps l'idée funeste d'une fin prochaine, mit dans ses adieux une expression si touchante, que son époux en tressaillit involontairement, et parut ému pour la première fois de sa vie. "Que je suis fâchée, disait en pleurant madame de Saint-Marc, que vous n'ayez pas eu le temps de choisir pour Isaure l'époux qui doit faire son bonheur et le nôtre! Que deviendrait-elle si vous périssiez dans les combats, ou si moi-même .... pendant votre absence j'allais succomber ....; enfin si je vous embrassais pour la dernière fois....!" En achevant ces mots, madame de Saint-Marc tomba

presque sans connaissance dans les bras du commandant, qui, prenant cet abattement pour les simples regrets d'une longue séparation, rassura sa femme, consola sa chère Isaure que cette scène attendrissante avait émue, et s'arracha furtivement de leurs bras pour ne pas leur laisser voir la profonde émotion qu'il éprouvait, et dont il craignait de n'être plus le maitre.

Les pressentimens de madame Saint-Marc n'étaient que trop bien fondés. Peu de temps après le départ de son mari, elle fut atteinte d'une maladie de langueur qui chaque jour mettait sa vie dans un nouveau danger. Les soins et la tendresse d'Isaure, secondés par les secours de l'art, retardèrent les progrès de ce mal incurable; mais ils ne purent en empêcher l'effet. Au bout de quelques mois, madame de Saint-Marc, les yeux attachés sur sa fille, et invoquant le ciel pour la remplacer dignement sur la terre, expira dans ses bras, la laissant éloignée de son père, au milieu de toutes les séductions qui environnent la beauté, de tous les dangers qui menacent la jeunesse et l'inexpérience.

M. de Saint-Marc, qui recevait à chaque courrier des nouvelles de sa femme, dont on avait eu la prévoyance de lui cacher l'état dangereux, était loin de s'attendre à la perte de cette épouse adorée.

Étourdi par le fracas des armes, occupé sans relâche par un service actif et des travaux importans, il se contentait de répondre à la hâte aux lettres de sa fille, ou madame de Saint-Marc avait toujours le soin de tracer quelques lignes pour le rassurer et ne pas le distraire des circonstances impérieuses où il se trouvait. Com-

ment dépeindre le coup terrible dont cet homme sensible fut frappé lorsque, en ouvrant une lettre dont il reconnait difficilement l'écriture, il lit ces mots tracés par Isaure? "Vous n'avez plus d'épouse .... et je n'ai plus de mère! ...." Immobile, ne respirant qu'à peine, et pour ainsi dire stupide de surprise et de douleur, il relut trois fois de suite ce cruel arrêt du destin, conservant toujours la même immobilité, lorsqu'un de ses frères d'armes entre sous la tente et l'appelle: il ne répond pas; appelé de nouveau, même silence. Enfin son ami lui prend la main, l'interroge, et reçoit pour toute réponse l'écrit fatal que lui présente le malheureux, en lui faisant signe qu'il lui est impossible de parler. Cet ami, qui tant de fois avait entendu Saint-Marc faire l'éloge de sa femme, la citer comme son trésor le plus cher, comme le modèle de toutes les vertus réunies, conçoit alors la cause de cet anéantissement, et s'empresse de lui offrir les consolations dont il a besoin. "N'espérez pas alléger ma souffrance, dit enfin Saint-Marc en poussant un long soupir, jamais, non, rien jamais ne pourra réparer la perte que j'ai faite .... Et ma fille! ajouta-t-il dans la plus grande agitation; ma chère Isaure! .... seule .... abandonnée au milieu de Paris! .... des chevaux, et je pars à l'instant.—Vous ne le pouvez pas, lui répondit son ami; je venais vous annoncer que l'ennemi s'avance, et qu'on attaque demain à la pointe du jour.—Vous avez raison, repartit Saint-Marc; le bruit des canons de l'ennemi qui menace, est encore plus fort que le cri de la nature. Une heure seulement, une heure et je me rends à mon poste.—

Souffrez, Saint-Marc, que je ne vous quitte pas.—Pourquoi? J'ai de la force; je suis calme et résigné. Comme il proférait ces paroles, une sueur froide inondait son visage. Plût à Dieu, reprit-il que ce fussent des larmes! mais impossible; tout se porte au cœur.—Saint-Marc, vous me déchirez ; souffrez que je reste auprès de vous.—Eh bien, soit, restez. Je veux, avant tout, répondre à ma fille, rassurer ma chère Isaure; lui dire que je n'ai pas été tué de ce coup de foudre, elle aura quelque peine à le croire." Aussitôt il se met à écrire une longue épître, qu'il interrompt souvent par de profonds soupirs et cette rêverie stupide que produit la douleur de l'ame; il dépose un baiser sur le cachet de sa lettre, la remet à celui de ses domestiques qui lui est le plus dévoué; lui ordonne de la porter lui-même en poste, et de la remettre à sa fille; ensuite il prend ses armes, accepte le bras de son ami, pose sur son cœur l'écrit fatal, et se rend où l'appellent le devoir et l'honneur.

Pendant ce temps, Isaure, guidée par une amie respectable, à qui sa mère l'avait recommandée, en mourant, s'était occupée de l'exécution de ses dernières volontés. Elle fit transporter ses restes vénérés dans la chapelle de sa terre de Touraine, qu'elle avait désignée pour son lieu de repos. Isaure eut elle-même le pieux courage d'orner ce dernier asile de la meilleure des mères, ainsi que le lui avait prescrit M. de Saint-Marc dans sa lettre qu'elle reçut et qui fut sa première consolation. Elle fit sculpter à l'entrée deux figures; l'une représentait l'Hymen en pleurs, et laissant tomber son

flambeau dont la lumière est éteinte. Au bas étaient gravés ces mots :

"Mon bonheur s'est éteint pour jamais."

L'autre figure représentait le dieu Mars, triste et abattu, tenant d'une main la couronne de la victoire, et de l'autre une branche de cyprès. Au bas on lisait :

"Les lauriers les plus brillans ne peuvent distraire de la douleur."

La tombe où reposait madame de Saint-Marc était en marbre noir. La partie supérieure se trouvait ornée d'une armure égyptienne que son époux avait enlevée à un chef d'Arabes, en sauvant la vie d'un prince français qui combattait dans la mêlée. Le bas des marches, était couvert des fleurs naturelles de chaque saison, et qu'on renouvelait tous les jours. Les murs, tendus de noir, se trouvaient décorés de différens tableaux, qui tous offraient des faits historiques de l'amour conjugal. Jamais le jour ne pénétrait dans ce temple de la douleur, au milieu duquel une lampe sépulcrale répandait une lumière pâle et perpétuelle ; en un mot, Isaure avait suivi de point en point tout ce qu'avait imaginé son père, afin d'honorer les mânes de son épouse, et s'était imposé le devoir de n'y rien ajouter.

Les succès nombreux et les victoires éclatantes de l'armée française, où M. de Saint-Marc se signala de valeur, amenèrent enfin les préliminaires d'une paix ardemment désirée, et qui permit à ce brave officier de retourner dans ses foyers. L'empressement qu'il mit à revenir était tout aussi vif que celui qu'il témoignait autrefois, lorsque, après de glorieuses campagnes,

il rapportait à madame Saint-Marc ses nouveaux lauriers. Il voyagea sans s'arrêter, arriva à son château vers les sept heures du soir, moment funeste et mémorable où il savait que la compagne de sa vie avait exhalé le dernier soupir. Il descend de voiture avec la rapidité de l'éclair, et sans dire un seul mot à tous ses gens qui l'entouraient et bénissaient son retour, il entre dans le vestibule, traverse les différens appartemens ; et perçant rapidement jusqu'à la chapelle, il s'y enferme plusieurs heures, peut-être n'en fut-il jamais sorti, si la voix et les prières d'Isaure ne l'eussent distrait de l'abattement douloureux où il était plongé.

Celle-ci, qui n'attendait le voyageur que dans le cours de la journée suivante, était, à l'instant de son arrivée, au fond des jardins, s'occupant des moyens de consoler un père adoré, de lui offrir par sa tendresse un faible dédommagement de la perte qu'il avait faite. Instruite par un domestique de l'apparition subite du commandant, elle court saisie et hors d'haleine, cherche partout l'auteur chéri de ses jours, regrette de ne s'être pas offerte la première à sa vue, traverse une vaste galerie qui conduit à la chapelle, et ne doute plus, en voyant la porte fermée, que son père ne se soit empressé de remplir le premier devoir que lui dictait son cœur. Elle n'ose l'interrompre, écoute d'abord dans un respectueux silence, réprimant, non sans effort, le désir ardent de revoir et d'embrasser l'unique objet de toutes ses affections. Une demi-heure, ou plutôt un demi-siècle s'écoule; Isaure prête sans relâche une oreille attentive ; elle croit distinguer de longs gémissemens ; et craignant pour son

père, dont elle connaît la sensibilité profonde, elle se nomme, l'appelle, frappe à la porte: aucune voix ne lui répond, aucun bruit ne se fait entendre. Effrayée, elle heurte de toute sa force, et s'écrie avec l'accent le plus déchirant ; "Mon père! ô mon père!... vous êtes de retour, et je ne suis pas dans vos bras! C'est votre Isaure ; cédez à sa juste impatience!.... Ne la privez pas plus long-temps du seul bien qui lui reste sur la terre!"

Comme elle achevait ces mots, M. de Saint-Marc parait à la porte de la chapelle, qu'il referme et dont il prend la clef. Sa fille pousse un cri de joie, se jette sur son sein et le couvre de baisers; mais lui, le regard fixe, la bouche béante, la pâleur de la mort sur le front, et la démarche incertaine, est insensible aux caresses d'Isaure; et, promenant autour de lui ses yeux secs, égarés, il semble chercher sa fille qui s'est enlacée dans ses bras. Enfin, sortant peu à peu de cette douleur léthargique, il reconnaît Isaure, pousse un cri terrible et la presse sur son cœur ; puis la quittant et reculant quelques pas, il s'écrie à son tour avec un accent déchirant: "Oui, c'est elle-même.... Voila ses traits.... Voilà cette voix.... Chère et fatale ressemblance!—Eh quoi! reprit Isaure avec une douceur angélique, ces traits dont m'a dotée la plus tendre des mères, pourraient-ils augmenter vos regrets, accroitre votre douleur? —Pardonne, ma fille, pardonne ce mouvement que je n'ai pu réprimer, cet effet irrésistible d'une image si frappante et si chère ; Viens, ah viens ranimer ce cœur abattu ; soutiens cette tête éperdue, anéantie.... Mais,

par pitié, tâche de me regarder le moins que tu pourras ; ne me fais entendre que le plus rarement possible cette voix dont la douceur me déchire, dont l'expression m'accable et me tue. O mon Isaure ! tu ne pourras jamais concevoir tout ce que souffre ton malheureux père."

Depuis ce moment, à la fois si cruel et si doux, Isaure n'osait lever les yeux sur M. de Saint-Marc, ni même lui adresser un seul mot. Chaque fois que sa piété filiale l'attirait vers son malheureux père, elle le voyait tressaillir : une pâleur effrayante se répandait sur son visage, et, malgré tous les efforts qu'il faisait pour ménager la sensibilité de sa fille, il ne pouvait dompter, ni lui cacher sa souffrance.

Tant de secousses, tant de combats altérèrent la santé de M. de Saint-Marc, au point qu'on craignait pour sa vie. Il ne prenait aucune nourriture ; jamais le sommeil ne venait rafraîchir ses paupières brûlantes. Une oppression continuelle, une maigreur effrayante, et surtout une fièvre sans relâche, étaient les indices certains d'une désorganisation totale et d'une fin prochaine. Isaure redoublait en vain d'égards et de prévoyance : rien ne pouvait le distraire de son abattement. Dès qu'elle lui adressait la moindre parole, elle n'obtenait pour toute réponse que ces mots accablans : " Chère et fatale ressemblance."

Les craintes d'Isaure augmentant chaque jour avec le mal de son père, elle osa lui proposer de quitter la Touraine, et d'aller à Paris y consulter et employer les ressources d'art pour sa conservation. " M'éloigner de

ce château ! reprit-il d'un ton menaçant, eh ! qui viendrait chaque jour s'entretenir avec *elle*, déposer des fleurs sur sa tombe, rendre à ses mânes adorés les tendres et respectueux hommages qui leur sont dus ? Non, non, je ne quitterai cet asile où elle repose, que pour aller l'y rejoindre : là du moins nous ne craindrons plus les coups du sort, et l'éternité même ne pourra nous séparer."

Isaure, accablée par une resolution aussi formelle, crut devoir s'abstenir de toute plainte, de toute observation. Renfermant dans son ame la souffrance que lui faisait éprouver son père, elle ne pensa plus qu'à le distraire par l'attrait de la musique, et résolut de le préparer à une épreuve qu'elle regardait comme sa dernière ressource. Parmi les talens qu'elle possédait, elle s'accompagnait sur la harpe avec une expression très-remarquable. Souvent elle avait vu le commandant s'arrêter pour l'entendre, et prêter une attention toute particulière aux romances de D'Alayrac, qu'elle chantait de préférence, soit par le charme et la vérité qu'elles offraient, soit pour faire pénétrer dans le cœur de son père le doux souvenir de l'amitié. Les médecins qu'elle avait consultés lui avaient assuré que le seul moyen de rappeler à la vie M. de Saint-Marc, c'était de lui faire épancher le chagrin qui dévorait son ame, et que les pleurs seuls pouvaient alléger. Occupée sans cesse de cette idée, Isaure choisit, essaya sur sa harpe les romances de D'Alayrac, qui lui semblaient les plus favorables à son projet ; mais les productions de ce compositeur célèbre sont en si grand nombre, elles offrent un chant

si ravissant, une expression si vraie, que la jeune virtuose fut quelque temps à fixer son choix. Enfin elle crut trouver dans la romance de Renaud d'Ast la mélancolie et la simplicité qu'elle voulait exprimer dans ses chants. S'adressant aussitôt à un homme de lettres, ami de M. de Saint-Marc, elle lui communiqua son dessein, et le pria d'adapter à l'air délicieux qu'elle avait choisi, des paroles qui fissent sur son père tout l'effet qu'elle en attendait.

Comme il fallait plus d'ame que d'esprit, une vérité touchante et dénuée de tout ornement étranger, l'homme de lettres, également entraîné par l'idée de sauver un ami et de seconder son intéressante fille, fut à son tour quelque temps à composer cette romance attendue avec tant d'impatience. Tantôt il craignait de n'avoir pas assez bien exprimé tout ce qui se passait dans le cœur d'Isaure ; tantôt il croyait avoir employé des expressions recherchées et que proscrivaient le sentiment et la nature. Rien de plus difficile que d'emouvoir sans faire souffrir, rien de plus rare que de frapper au cœur sans fatiguer l'oreille.

Cependant Saint-Marc tombait chaque jour dans un anéantissement total ; sa tête, qui toujours avait été si fortement organisée, commençait même à s'égarer quelquefois par l'insommie et le défaut de nourriture. Isaure, qui suivait avec une active inquiétude les progrès de la maladie, crut ne devoir pas différer davantage ; et sans donner le temps à l'ami de son père de retoucher les paroles qui devaient décider son sort, elle résolut d'en faire l'épreuve le jour même. Elle se rendit le soir dans la

galerie qui tenait à la chapelle, où le commandant ne manquait jamais d'aller s'enfermer à sept heures sonnantes, et d'y passer une grande partie de la nuit. C'était vers la mi-septembre, à l'époque de l'équinoxe. Un faible crépuscule éclairait cette galerie qu'une voûte très-élevée rendait vaste et sonore. Dès que Saint-Marc fut venu s'enfermer près du tombeau de sa femme, Isaure, vêtue de noir, ses longs cheveux épars et dans l'attitude la plus noble et la plus touchante, se place vis-à-vis la porte de la chapelle, de manière à n'être vue que de profil, et s'accompagnant sur sa harpe avec l'inspiration de l'amour filial et de la douleur la plus vive, elle chante ce premier couplet :

J'ai vu s'éteindre dans mes bras
Celle qui m'a donné la vie :
Ah ! pour une fille chérie
C'est deux fois subir le trépas.
En pleurant une tendre mère
Sans cesse présente à mon cœur
Je me disais, dans ma douleur :
"Prends courage ! il te reste un père."

Isaure suspend un instant ses lugubres accens, et tournant ses regards vers la chapelle, elle croit entendre un bruit léger : c'était en effet M. de Saint-Marc qui, surpris, attiré par cette voix mélodieuse et cet air si tendre, si mélancolique, avait entr'ouvert bien doucement la porte du petit temple où il se tenait enfermé, et prêtait toute son attention. La fille, enhardie par ce premier succès, reprend son attitude et fait entendre le couplet suivant :

Je revois l'auteur de mes jours :
Et, croyant calmer sa souffrance,

J'offre à ses yeux la ressemblance
De celle qu'il aima toujours;
Mais ces traits dont j'étais si fière
Ne sont plus qu'un poids accablant ....
Je ne les porte qu'en tremblant ....
Leur aspect déchire mon père.

M. de Saint-Marc, attiré malgré lui par ces plaintes si touchantes, prête une oreille encore plus attentive, et se place derrière Isaure, qui feignant de ne pas l'apercevoir, se livre à tout l'élan de son ame, et cherche à porter dans celle de son père une dernière émotion qui puisse enfin le rendre à ses vœux et le conserver à son amour. Elle chante ce dernier couplet:

Qui ne gémirait sur mon sort,
Quand le seul appui qui me reste,
Cédant à sa douleur funeste,
M'évite et n'attend que la mort?
Je vais donc gémir sur la terre!
Et, de mes jours pleurant l'auteur,
Je me dirai, dans mon malheur:
"Il oublia qu'il était père!"

"Moi l'oublier! s'écrie Saint-Marc, la pressant vivement contre son cœur; l'oublier! ah! je serais le plus coupable des pères .... Tu l'emportes, ma fille; le moyen de résister à cet accent de la nature que seconde si bien celui de l'amitié? Oui, je sens couler mes larmes... ce sont les premières de ma vie ....; et, loin d'en rougir, j'éprouve un soulagement, une ivresse! ah! laisse-les se mêler aux tiennes, et que désormais tu ne sois pas la seule qui mouilles de pleurs la tombe de ta mère!" En achevant ces mots le commandant éperdu tombe aux genoux d'Isaure, qui soutient avec ravissement cette tête vénérable, où le sentiment renaît par degrés. Elle

voudrait faire cesser cette posture qui l'humilie, et tomber à son tour aux genoux de son père ; mais elle craint de troubler cette émotion si précieuse. Elle tremble d'arrêter les larmes que versent par torrens ces yeux si longtemps inflexibles, et qui, maintenant attachés sur les siens, semblent lui dire : Ton père te doit la vie, tu viens de t'acquitter.

Cette scène, qu'il est impossible de décrire, produisit tout l'effet que désirait Isaure. Saint-Marc, se rappelant tout ce qu'il avait fait souffrir à ce modèle accompli de la piété filiale ne cessait de lui répéter ; " Oui, je vivrai pour te chérir ; oui, je prendrai soin de mes jours ; ils ne sont plus à moi, ma fille, ils sont ton ouvrage. Ils seront ta récompense.—O bonheur inexprimable ! reprit Isaure, qui n'avait pu trouver encore la force de parler ; il est donc vrai que vous éprouvez le désir de vivre pour moi ! J'ai retrouvé mon père, et le Ciel a daigné bénir mes efforts. Allons, je vous en supplie, allons ensemble l'en remercier sur la tombe de celle qui, de l'heureux séjour qu'elle habite, m'inspira le seul moyen de vous sauver ...." A ces mots, le commandant, toujours appuyé sur sa fille la suit dans la chapelle, où la vue du tombeau de son épouse et la touchante piété d'Isaure lui font répandre un nouveau déluge de larmes, bien moins brûlantes que les premières, et auxquelles il trouve un charme dont il ne peut se rassasier. La tendre et prévoyante Isaure lui fit d'abord promettre de ne jamais revenir seul sur ce tombeau. Elle parvint ensuite à ne lui laisser visiter ce monument que tous les soirs, à l'heure accoutumée, à n'y rester avec elle

que le temps de renouveler les fleurs et d'y faire leur prière. Elle obtint insensiblement de son père qu'il ferait quelques promenades dans le parc, puis dans les environs, et enfin dans les châteaux voisins, où chacun s'empressait de le fêter, de le distraire. Elle sut le ramener à ses habitudes, au commerce des arts et de la société. Bientôt il reprit son rang dans l'armée, et parvint à un grade supérieur. Isaure, dont la grâce et la beauté n'étaient que les moindres avantages, unit sa destinée à l'un des jeunes frères d'armes du commandant. Elle trouva dans cette union, la récompense de ses vertus, et fut, comme l'avait été sa mère, la plus heureuse des femmes. Saint-Marc vécut très-vieux. Il semblait que le Ciel, en lui conservant la force et la santé, voulut donner à sa fille le juste prix de ses soins. Isaure devint mère à son tour de plusieurs enfans, qui faisaient les délices de Saint-Marc. Lorsqu'il les tenait sur ces genoux et se sentait rajeunir par leurs caresses, il leur racontait cette anecdote. Pressant ensuite dans ses bras ses petits-enfans, ce digne vieillard s'écriait: "Oh! si jamais votre mère éprouvait une de ces peines qui brisent le cœur et ne permettent pas de pleurer, tâchez de découvrir une voix aussi touchante que la sienne, et faites-lui bien vîte entendre une romance de D'Alayrac."

LE PETIT DINER;

OU,

LES AMIES DE PENSION.

Les liens de l'amitié qui sont étroitement serrés dans l'enfance s'affaiblissent bien souvent dans un âge plus avancé. La richesse et le rang, l'infortune et le malheur établissent promptement des distances parmi ceux qui long-temps se crurent égaux. Il en coûte à notre orgueil lorsque nous rencontrons un ami dont les dehors annoncent l'indigence. Le *toi* qu'il nous adresse par une ancienne habitude, nous blesse l'oreille, nous fait rougir malgré nous, et n'est bien souvent payé que d'un *vous* sec, embarrassé, qui veut dire: "Appelez-moi de même." Ce n'est que dans les ames fortes et généreuses que l'amitié semble être immuable, et qu'elle inspire à celui qui sut parvenir à un rang éminent le désir de se montrer plus familièrement encore envers ses anciens amis. C'est alors qu'il éprouve la plus douce jouissance réservée à la véritable grandeur, celle d'entendre répéter de lui; "La fortune ne l'a point changé; il est digne de tout le bonheur dont il jouit, de tout l'éclat que l'environne."

Émilie et Céline furent élevées, dès l'age le plus tendre, dans la même pension. La conformité de leurs

goûts et de leurs penchans, l'analogie de leur ame et de leur caractère, les unirent de cette pure et vive amitié qui s'efface difficilement, parce qu'elle est le doux échange de nos premiers secrets, de nos premiers plaisirs, et que pour ainsi dire, elle reçoit et dispense toutes les prémices du cœur. Émilie était fille d'un légiste célèbre, dont les talens et les travaux avaient contribué plus d'une fois à la prospérité de l'état. Céline avait pour père M. Dorval, homme de lettres distingué, mais qui, simple et modeste, ennemi des coteries littéraires, satisfait d'une honnête aisance, et consacrant tous ses momens au travail, n'ambitionnait aucun rang, se contentait de ses succès, et faisait consister le vrai bonheur dans l'indépendance, l'étude et l'amour des arts. Les deux jeunes amies, égales à cette époque et de rang et de fortune, sentaient chaque jour leur attachement se reserrer par ce mutuel avantage de pouvoir nommer avec honneur l'auteur chéri de ses jours. Si le père d'Émilie faisait revivre à la tribune publique l'empire des lois trop longtemps méconnu, s'il y rétablissait les liens sociaux et les bases de l'antique splendeur de la France; le père de Céline consacrait également dans ses écrits les principes régénérateurs de la morale et de la civilisation, et faisait applaudir au théâtre les faits historiques propres à joindre l'exemple au précepte.

Aussi voyait-on toujours ensemble Émilie et Céline; elles suivaient les mêmes études, cultivaient les mêmes talens; le succès que l'une d'elles obtenait dans les divers concours établis pour exciter l'émulation, faisait à l'autre le même plaisir que si la couronne lui eût été

décernée. Elles avaient porté l'attachement qu'elles s'étaient voué jusqu'à obtenir de leurs parens la faculté d'être toujours vêtues de la même manière. Émilie n'avait pas une seule robe, ni le moindre bijou, que Céline n'en eût autant; celle-ci ne portait pas un chapeau, ni le plus simple ruban, que son amie ne lui ressemblât par l'habillement et la coiffure; on eût dit enfin que la nature avait tout disposé pour leur amitié si constante, en leur donnant quelque ressemblance dans les traits, dans la démarche, et jusque dans le son de la voix. Chacun, en les voyant, croyait voir les deux sœurs.

Ce tendre attachement, qui ne faisait qu'augmenter chaque jour, fut bientôt cimenté par la reconnaissance. Émilie éprouva une maladie qui mit sa vie en danger. De tous les soins dont elle fut entourée, aucun ne lui fut aussi profitable que la surveillance active et continuelle de Céline, qui passa plusieurs nuits auprès de son amie, et contribua plus que toute autre à son rétablissement. Cet événement, du nombre de ceux que les cœurs délicats appellent en amitié des assurances, combla de joie les deux "inséparables, au point qu'elles ne pouvaient décider qui des deux était la plus heureuse;" ou celle qui pouvait dire à l'autre: "Je t'ai sauvée, ou celle qui répétait sans cesse: Je te dois la vie."

Elles vécurent dans cette intimité tant qu'elles restèrent à la pension, se promettant bien d'en sortir l'une et l'autre le même jour. Cette époque fut plus prompte qu'elles ne le pensaient. Le père d'Émilie, que ses services signalés et sa haute réputation rendaient l'un

des hommes les plus recommandables, fut appelé à un poste éminent, et se vit élevé à toutes les dignités qui honorent le mérite et la vertu. Forcé de quitter sa modeste demeure pour aller habiter le riche hôtel destiné à ses importantes fonctions, il reprit auprès de lui sa fille unique, afin qu'elle pût s'habituer aux grandeurs sans en être éblouie. Émilie avait alors seize ans; et la douce émulation de l'amitié ayant développé les heureuses dispositions dont elle était pourvue, son éducation se trouvait à peu près terminée. Il lui fallut donc, d'après l'ordre de ses parens, quitter l'asile heureux où s'était écoulée son enfance. Céline, qui, d'après le pacte fait entre elles, n'aurait pu supporter un séjour que n'habitait plus son amie, obtint bientôt le consentement de son père et de sa mère; et, le jour fixé, les deux inséparables sortirent ensemble de la pension, non sans verser quelques larmes d'attendrissement, et se proposant bien de continuer et de faire remarquer dans le monde l'attachement qu'elles se promirent encore de conserver toute leur vie.

Émilie se rendit à l'hôtel de son père, où elle trouva un appartement qu'on lui avait fait préparer. Il était composé d'une chambre à coucher, d'un boudoir et d'un salon d'étude. L'ameublement de chaque pièce était du dernier goût; dans l'un, un lit d'acajou et des rideaux de mousseline brodée, un *somno* de forme ronde et à dessus de marbre blanc, sur lequel était un beau vase de porcelaine contenant un rosier chargé de fleurs; un canopé en niche, dont les draperies bleues-lapis étaient rehaussées d'ornemens de soie orange; un riche secré-

taire à colonnes, de bois de citronnier, orné de bronze doré ; une chiffonnière pareille et des siéges analogues. Sur la cheminée, une belle pendule représentant Sapho qui pince la harpe, et de chaque côté un vase de fleurs artificielles. Dans le salon d'étude se trouvait une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages, dont la reliûre variée et les dorures sur tranches semblaient annoncer toutes les belles productions de la littérature ; auprès, un riche piano à queue, de la fabrique des frères Érard, et les partitions des opéras des plus grands maîtres. D'un autre côté, un chevalet d'acajou, une boite à couleurs et plusieurs grands porte-feuilles de maroquin remplis des plus beaux dessins et des estampes les plus rares. Quant au boudoir, c'était un véritable petit temple : le jour n'y pénétrait qu'à travers une gaze rose ; ce qui répandait une lueur ravissante. Au milieu du plafond, qui représentait une voûte céleste, était suspendue une lampe d'albâtre décorée de la plus riche ciselure, et couverte d'étoiles d'or. Un *divan* de lampas gris de lin régnait au pourtour ; au milieu se trouvait une table à thé, dont le dessus était en mosaïque, et sur laquelle était étalé le plus beau déjeûner de porcelaine. C'était la mère d'Émilie qui avait pris plaisir à décorer ainsi cet appartement, où sa tendresse aveugle avait réuni tout ce que peuvent le goût et l'opulence.

Céline fut loin de trouver les mêmes choses dans l'appartement qu'elle occupait chez ses parens. Il consistait en une seule chambre, dont la propreté faisait le principal ornement ; un simple lit de bois de merisier, et des rideaux blancs de toile de coton, sur une flèche fichée

dans le mur ; un petit secrétaire à cylindre, sur lequel se trouvait une sphère et un globe céleste ; auprès, une causeuse de bois blanc couverte en velours d'Utrecht jaune, une table pour écrire ; deux ou trois chaises empaillées et une tenture de papier à un franc et demi le rouleau : tel était l'ameublement. La cheminée, au-dessus de laquelle était une petite glace en deux morceaux, n'avait pour garniture que les utensiles de toilette et deux tasses de porcelaine ancienne; mais on remarquait sur l'un des côtés le portrait d'Émilie, sur l'autre celui de M. Dorval, et çà et là plusieurs dessins représentant les principales scènes des ouvrages dramatiques de ce dernier.

Peu de jours après que les deux jeunes amies furent installées chez leurs parens, Émilie impatiente de faire connaître à Céline son riche appartement, vint la visiter ; et lui témoignant la même tendresse, le même empressement, elle l'emmena diner à l'hôtel de son père, de qui cette aimable personne reçut l'accueil le plus flatteur. A peine y fut-elle arrivée, que son amie la conduisit dans sa chambre à coucher, lui faisant remarquer tout ce qui la décorait ; ensuite dans son boudoir où régnait un demi-jour délicieux, et enfin dans son salon d'étude. Céline, éblouie de tout ce qui frappait ses yeux, félicita son heureuse compagne sur la richesse et l'élégance qui brillaient de toutes parts, mais sans enthousiasme, et sans paraître en désirer autant. De tous les objets qui l'environnaient, ce qui fixa ses regards et mérita sa préférence, ce fut l'excellent piano d'Érard et la belle collection des partitions qui se trou-

vaient auprès. Avec quel plaisir elle se mit à exécuter plusieurs morceaux, à parcourir les œuvres des compositeurs les plus célèbres! Elle se livrait encore à cette jouissance, lorsqu'un domestique en livrée vint avertir qu'on était servi. Émilie, arrachant avec peine son amie de l'ivresse où elle était plongée, et s'étonnant qu'elle ne fût pas plus extasiée de tout ce qui s'offrait à ses regards, la conduisit à table, commençant à remarquer en secret, et pour la première fois, la distance qui s'établissait entre elles deux.

Après le dîner, elle proposa à Céline d'aller au bois de Boulogne en calèche, avec sa mère. "Oh! bien volontiers, dit naïvement celle-ci; je n'ai jamais été dans cette espèce de voiture, et je m'en fais une fête.... Mais, ajouta-t-elle, je suis vêtue bien simplement; et d'après la promesse que nous nous sommes faite d'être toujours habillées de même, je te vois, ma bonne, forcée de paraître à ce rendez-vous de toutes les élégantes de Paris, avec un habillement pareil au mien.—Que m'importe? reprit Émilie en balbutiant et rougissant malgré elle, je prétends.... je dois être fidèle au pacte que nous avons fait; et je vais recommencer une toilette semblable à la tienne...." A ces mots, elle prit une petite robe de perkale sans garniture, un fichu de mousseline festonée, un chapeau de paille attaché par un simple ruban blanc, des bas de coton tout unis, des souliers de prunelle noire et un schall de laine blanche. Elles montèrent en voiture, et bientôt parcoururent les belles allées du bois de Boulogne, où chacun les prit pour deux pensionnaires que l'on promenait en calèche;

ce qui causait à Émilie un dépit qu'elle ne connaissait pas encore, mais qu'elle eut grand soin de cacher. Le soir, on reconduisit Céline chez ses parens, à qui elle ne cessait de faire l'éloge de son amie, et d'assurer que jamais rien ne pourrait altérer le tendre attachement qui les unissait.

Quelque temps après, l'inséparable, venant de faire avec sa mère plusieurs visites, descendit chez Céline, qui voulut à son tour la retenir en lui disant: "Je ne pourrai t'offrir une promenade en calèche au bois de Boulogne; mais je te propose, pour ma revanche, de te conduire ce soir à la première représentation d'un ouvrage qu'on donne à l'Opéra-Comique, et dont la musique est d'un de nos plus célèbres compositeurs." Emilie, d'après l'aveu de sa mère, qui regagna son hôtel, accepta cette aimable proposition, en avouant que cette soirée vaudrait bien celle du bois de Bologne, où elle ne s'était point amusée; mais les deux amies eurent à résoudre une nouvelle difficulté. Émilie, qui avait fait des visites de cérémonie, était d'une parure très-recherchée; Céline, dans toute sa garde-robe, n'en avait point de semblable. Il fallait donc que la brillante Émilie renonçât à sa riche toilette qui lui allait à ravir, pour reprendre un vêtement pareil à celui de son amie; celle-ci qui s'imaginait que rien ne pouvait rompre le pacte sacré de l'amitié, se disposait bonnement à procurer à son inséparable un négligé conforme à celui qu'elle portait; déjà sa confiance aveugle lui faisait déplier la simple robe de perkale et le fichu festonné, lorsque M. Dorval, accoutumé à prendre la nature sur le fait, et s'apercevant de la souffrance qu'Émilie ne cachait plus qu'avec

peine, fit observer adroitement à sa fille que cette conformité de vêtemens dont elles avaient contracté l'habitude à leur pension, devenait impossible maintenant qu'elles vivaient séparément dans le monde. Puis s'adressant à son amie, il lui dit du ton le plus affable: "Je conçois, Mademoiselle, combien il vous en coûtera de rompre l'engagement que vous aviez pris avec ma fille ; mais le haut rang où M. votre père a été si justement élevé, ne vous permet plus de conserver ce costume uniforme de la tendre amitié. Il vous faudrait, dans votre parure, descendre jusqu'à Céline, qui jamais ne pourrait monter jusqu'à vous, et là où ne se trouve plus égalité de sacrifices, il n'y a plus égalité de jouissances. Croyez-moi, dégagez-vous l'une et l'autre de votre promesse; et faites désormais consister votre attachement non dans la conformité de votre parure, mais dans celle de vos sentimens."

Émilie, ravie de ces observations de M. Dorval, rougissait et n'osait y acquiescer la première: Céline, convaincue de leur justesse, s'empressa de s'y rendre ; et prenant une main de son amie qu'elle posa sur son cœur, elle lui dit avec une douceur mêlée d'une sorte de dignité: "C'est à moi de rompre un traité où je ne pourrais plus fournir ma quote-part. Je te rends donc ta parole, bien sûre, que, sous les plus riches comme sous les plus simples habits, je trouverai toujours l'amie de mon enfance, ma chère et bonne Émilie...." Celle-ci pour toute réponse, la pressa dans ses bras et la couvrit de baisers. On partit pour l'Opéra-Comique, non dans une élégante calèche, mais dans un fiacre assez dur ; et

les deux inséparables se montrèrent pour la première fois en public sous des habits différens.

Depuis cette époque, Émilie, qui n'était plus retenue par un assujettissement qui contrariait et blessait son orgueil, vint visiter fréquemment son amie; et, soit que l'amitié eût encore quelques droits sur son cœur, soit que nulle part elle ne trouvait un plaisir plus réel que dans ses entretiens avec l'aimable Céline, elle passait souvent des journées entières auprès d'elle. M. Dorval se plaisait quelquefois à charmer leurs entretiens par des lectures intéressantes ou des récits amusans: Émilie les écoutait avec un intérêt d'autant plus vif, qu'elle en faisait son profit pour briller dans le grand monde, et Céline, prenant cet intérêt pour celui de l'amitié, ne cessait de répéter que rien ne pourrait jamais altérer le tendre attachement qui les unissait.

Ce qui la confirma dans cette opinion, c'est qu'un jour Emilie étant venue la voir, et faisant tomber la conversation sur le bonheur mutuel dont elles jouissaient, elle lui dit, en regardant les nombreux dessins qui retraçaient chaque ouvrage de M. Dorval, et qui decoraient une partie de la chambre de Céline: " Sais-tu, ma chère, que, malgré tout l'éclat qui m'environne, ton sort est presque aussi brillant que le mien; je changerais volontiers mes mosaïques et mes bronzes dorés pour cette honorable collection .... Il est certain, répartit Céline, qu'un pareil ornement n'est pas commun; et j'avoue que je ne la troquerais pas pour tout l'or du monde. Il est si doux de pouvoir parcourir d'un coup-d'œil tout ce qui rappelle l'auteur chéri de son être! ce,

sont là mes trésors, à moi. Chaque jour le public me confirme qu'il m'est permis d'en être fière.

"Vraiment, répartit Émilie, ta chambre à coucher, quoique simple et sans prétention, est d'un genre délicieux.—Ton portrait, ma bonne, n'en est pas le moindre ornement. Il est d'une ressemblance ! souvent je me surprends les yeux attachés sur cette image chérie, il me semble que tu me souris, que tu me parles.—En ce cas, s'écrie Émilie avec un mouvement spontané, il faut que j'écrive ce que je suis censée te dire dans ce portrait. Tu sais qu'il fut fait peu de temps après la maladie cruelle où je succombais sans tes soins. . . ."

Aussitôt elle prend une plume, de l'encre, s'approche du portrait et trace rapidement ces mots sur la bordure : "Je te dois la vie." Céline, touchée de cet hommage, ne peut résister à l'émotion qu'elle éprouve ; et pressant son amie sur son cœur, elle répète encore avec ivresse: "Jamais, non, rien jamais ne peut altérer le tendre attachement qui nous unit."

M. Dorval, témoin de ce doux et sincère épanchement, crut un instant s'être mépris sur le caractère d'Émilie, et se flatta que sa fille conserverait son amie ; mais il fut bientôt détrompé, et, sans vouloir faire partager ses craintes à Céline, plus que jamais aveuglée sur l'inséparable, il voulut lui laisser provoquer elle-même la conviction qu'il attendait. Il ne fut pas très-longtemps à l'obtenir. Les deux amies se virent d'abord un peu moins fréquemment. Emilie ensuite convint avec Céline de la prévenir des jours où elles pourraient se réunir. Ils furent fixés à deux fois par semaine, puis à

chaque dimanche. "Comme nous recevons presque tous les soirs, dit Émilie, ou que nous allons dans les cercles à n'en plus finir, si tu veux que nous puissions rester ensemble quelque temps, viens me voir le matin: le grand monde donne tant d'embarras, tant d'occupations! le matin, entends-tu ma chère? au moment du déjeûner." Céline, toujours bonne et confiante, se fit un plaisir de se conformer aux volontés de son amie, la dispensa de venir la voir aussi souvent qu'elle se présentait chez elle, alla plusieurs fois à son hôtel sans la trouver, et crut enfin remarquer qu'Émilie apportait dans leurs entretiens une gêne, un embarras qu'elle cherchait vainement à dissimuler. Trop sensible pour n'en être pas affligée, mais trop fière pour s'en plaindre, elle renferma dans son ame tout le chagrin qu'elle éprouvait, et résolut de hasarder une dernière épreuve qui lui fît connaître la vérité.

Depuis plus d'une mois, Émilie avait écarté avec adresse les occasions d'inviter Céline à dîner. Celle-ci n'avait vu d'abord dans cet oubli que l'effet involontaire du tourbillon continuel dans lequel vivait son amie; mais, voulant en connaître le véritable motif, elle dit un jour à ses parens qu'elle irait chez l'inséparable le mercredi suivant, jour où elle savait que le père d'Émilie recevait habituellement beaucoup de monde. Elle affecte donc de prendre le vêtement le plus simple, et se fait conduire par le vieux domestique de M. Dorval chez son amie, à qui elle dit en arrivant: "Mon père et ma mère étant obligés de s'absenter pour une affaire indispensable, je viens, ma bonne, te demander à diner.—"Sois

la bienvenue, lui répondit Émilie en rougissant, et achevant en ce moment la toilette la plus brillante ; mais je te préviens que nous avons beaucoup de monde et surtout de très-grands personnages.—Que m'importe ? je serai près de toi.—Sans doute ; mais l'étiquette, la grande tenue exigent une réserve ! .... nous ne pourrons nous dire un seul mot. Au reste, attends un instant, je vais prévenir ma mère de ton arrivée, et tout arranger pour le mieux ...." A ces mots, elle sort furtivement, laissant Céline interdite, et plus qu'à demi convaincue que l'orgueil et les grandeurs avaient égaré l'inséparable, et qu'elle n'avait plus d'amie. Émilie s'était en effet rendue auprès de sa mère, et lui fit accroire que sa chère Céline, se trouvant n'avoir fait aucune toilette, ne voulait absolument pas se montrer dans une réunion aussi imposante. Elle demanda qu'à cet effet on les fit servir toutes les deux dans son appartement, se chargeant de présider à tout, et renonçant à paraitre au grand dîner plutôt que de se priver de l'amie de son enfance. Revenant aussitôt retrouver cette dernière, elle lui annonça que sa mère craignant qu'elle ne s'ennuyât dans un repas de cérémonie où elle ne connaissait personne, où sans doute elle souffrirait de paraitre sans toilette, lui proposait de faire un petit dîner dans l'appartement de sa fille, où l'on aurait grand soin d'elles, et surtout où l'on servirait de bonne heure.

Céline lut facilement dans les yeux d'Émilie que cette démarche n'avait d'autre but que de se dispenser de présenter à sa société la simple fille d'un homme de

lettres, modestement vêtue. Elle voulut, dans son premier mouvement, se retirer; mais c'eût été faire un éclat, et d'ailleurs tous les gens de l'hôtel étaient trop occupés, pour que l'un d'eux pût la reconduire chez ses parens. Réfléchissant ensuite qu'il fallait pousser l'épreuve jusqu'au bout, elle feignit de croire tout ce qu'Émilie lui disait, et accepta la proposition. Cette dernière, qui ne songeait qu'à se débarrasser de l'importune, afin de se montrer au salon dès qu'elle serait partie, fut aussitôt donner ses ordres ; et vers quatre heures et demie, on apporta dans sa chambre à coucher un potage au riz, qu'elle fit poser sur le dessus de marbre de son *somno*. Prenant aussitôt sur ses genoux une serviette et un couvert, elle s'assit auprès et invita Céline à l'imiter. Comme le grand dîner ne devait avoir lieu qu'à six heures, et que la plupart des mets n'étaient pas encore préparés, le petit diner ne fut composé que des restes de la veille. On ne servit donc après le potage, et cela l'un après l'autre, vu la petitesse de la table, qu'un reste de volaille au gros sel, deux mauviettes froides et desséchées, un artichaut à l'huile, et deux pots de crême tournée. Le dessert fut à l'avenant.

Céline, chez qui la sensibilité naturelle combattait en ce moment avec l'indignation, eut d'abord quelque peine à dissimuler tout ce qu'elle souffrait. Elle mangea peu: elle n'osait lever les yeux sur Émilie, qui cherchait tous les moyens d'abréger encore ce modique repas, afin de la renvoyer et de pouvoir assister au grand diner. Céline jugea, par ce dernier trait, que tout était à jamais rompu entr'elles deux ; et, prétextant une légère indis-

position, elle se fit reconduire chez elle par une femme de chambre de l'hôtel. La souffrance qu'elle avait éprouvée, et les efforts inouis qu'elle avait faits pour la dissimuler, avaient tellement froissé son cœur, qu'aussitôt qu'elle fut rentrée chez ses parens, elle se livra à toute sa douleur, et ne fut soulagée du poids affreux qui l'oppressait que par un déluge de larmes. Retirée dans sa chambre, elle dirige ses regards vers le portrait d'Émilie suspendu à sa cheminée ; en relisant cette inscription tracée au bas : "Je te dois la vie," Céline tressaillit involontairement, et saisissant une plume, elle ajouta ces mots : "Et j'ai pu t'outrager !"

Son père entra dans sa chambre au moment même où sa main tremblante achevait la nouvelle inscription. A la vue de ce qu'elle renfermait, à la contenance de Céline, dont la figure était altérée et les yeux encore mouillés de larmes, il ne douta plus que l'inséparable n'eût mis à découvert l'égoïsme et l'orgueil dont il la soupçonnait d'être atteinte ; et pressant sa fille de lui expliquer la cause de son trouble, il apprit dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé. "Je n'en suis pas surpris, lui dit ce peintre fidèle des ridicules et des vices. Il est si difficile et si rare de résister au tourbillon des grandeurs et de l'opulence !—Qui croirait, ajouta Céline, les yeux toujours attachés sur le portrait, qu'avec des traits si doux et cette touchante expression de la gratitude, on pût outrager à ce point l'amie de son enfance ?"

"Si du moins, reprit M. Dorval en souriant et pour la distraire de son chagrin, on t'avait fait faire un bon

dîner! mais deux mauviettes de la veille et deux pots de crême tournée! c'est un peu mince.... Que je te plains, ma bonne Céline, et combien je prends part à ta souffrance! mais ce qui t'arrive aujourd'hui, ma fille, je l'ai éprouvé plus d'un fois en ma vie. Les amis sont comme la fortune, dont ils suivent le char; faciles à faire, difficiles à conserver."

Cependant Émilie, qui avait cru remarquer de l'altération sur la figure de Céline au moment où elle s'était retirée, et qui n'avait point été dupe de l'indisposition subite qu'elle avait prétextée, envoya dès le lendemain matin sa femme de chambre en demander des nouvelles. Céline répondit avec froideur qu'elle allait beaucoup mieux; mais que le dîner da la veille, fait si fort à la hâte, l'avait incommodée. Ces propres paroles furent reportées à Émilie, qui, convaincue alors que son amie s'était trouvée blessée de sa réception, vint quelques jours après, avec sa mère, pour dissiper ce qu'elle ne regardait que comme un nuage passager.

Céline était à travailler avec son père lorsqu'on annonça ces dames. Après l'avoir supplié de ne rien dire qui pût amener une explication, elle courut à sa chambre, détacha de la cheminée le portrait où elle avait tracé la seconde inscription, et le serra dans une armoire: habituée à remplir les devoirs de l'amitié, son ame indulgente et généreuse, oubliant en ce moment l'outrage qu'elle avait reçu, ne voulut pas encore en punir la coupable. Émilie ne fut jamais ni plus humble, ni plus caressante. Elle sut s'emparer de la conversation et l'animer de manière qu'il fut impossible de par-

ler du petit diner. Profitant ensuite de l'instant où sa mère, femme de mérite, entamait un entretien sur l'éducation avec M. Dorval, elle conduisit Céline dans sa chambre, pour avoir une explication particulière. "Tu t'es enfui l'autre jour bien brusquement, ma chère!—Je ne voulais pas te priver de paraître au grand repas que vous donniez, et surtout d'aider ta mère à en faire les honneurs.—Est-ce que tu aurais été blessée de la proposition qu'elle te fit faire de diner dans mon appartement?—J'avais une toilette si simple! crois bien que je sais rendre plus de justice à ton excellente mère, et que je n'ai contre elle aucun ressentiment.—Tu n'as pas d'idée du poids dont tu me soulages.... Mais je ne vois plus à ta cheminée mon portrait. C'est qu'un événement inattendu en avait altéré les traits, la ressemblance, et je l'ai donné à restaurer.—A la bonne heure; tu sais que je tiens beaucoup à figurer dans la chambre de mon amie, et surtout à l'inscription qu'a tracée au bas la plus vive reconnaissance.—Oh! cette inscription est plus que jamais présente à ma pensée.—Mais qu'as tu donc, Céline? je te trouve l'air distrait, préoccupé.—Tu sais que c'est le vingt-quatre la fête de naissance de mon père, que ce jour-là nous avons une grande réunion de littérateurs, d'artistes et de femmes charmantes; tout cela me donne d'avance une occupation!.... Mais nous oublions que ta mère est restée dans le cabinet de mon père; et quoique je présume qu'elle ne s'ennuie pas avec lui, je serais fachée de la faire attendre." A ces mots, elle sortit de la chambre avec Émilie, qui, ren-

trée auprès de sa mère, essaya d'animer encore la conversation; mais elle ne put le faire avec assez de succès pour que M. Dorval ne demeurât pas convaincu que les parens de l'inséparable avaient trop de mérite et d'usage, pour avoir refusé d'admettre à leur table la fille d'un homme de lettres, et qu'Émilie était la seule coupable de l'outrage que Céline avait reçu.

De retour à l'hôtel, l'inséparable réfléchit sur la réception froide et mesurée que Céline lui avait faite, et ne put s'empêcher de reconnaître que son cœur gardait le souvenir du petit diner. Voulant achever d'en effacer la trace, elle projeta de saisir l'occasion de la fête du père de son amie, pour lui prouver qu'elle ne mettait entre elles deux aucune différence. Elle fit donc accroire à ses parens qu'elle était invitée par M. et madame Dorval à la nombreuse réunion qu'ils avaient le vingt-quatre; et ce jour-là, faisant une toilette simple, mais toujours élégante, elle se rendit chez Céline, à qui elle dit, en entrant, du ton le plus caressant: "La fête du père de mon amie ne peut m'être indifférente; je viens t'offrir de partager les soins, les jouissances de ce beau jour, et te demander à dîner." Céline, quoique interdite de cette démarche, se laisse embrasser par Émilie, ne peut s'empêcher de lui rendre quelques caresses, et s'empresse d'aller l'annoncer à ses parens. "Comment! lui dit M. Dorval, elle vient te demander à diner?—Oui, reprit Céline, mais c'est avec tant de grâce, avec une affabilité si touchante, qu'elle m'a désarmée.—Je sais, ma fille, qu'il faut de l'indulgence en amitié; mais je

pense en même temps que tu sais trop bien ce que tu te dois à toi-mème, pour craindre de donner à l'orgueilleuse Émilie la forte leçon qu'elle mérite. Retourne auprès d'elle; je me charge de tout." Il sonne aussitôt son ancien et fidèle domestique et lui dit: "Ne pourrais-tu pas, mon bon Joseph, me procurer d'ici à quelques heures, deux mauviettes rôties d'hier, mais tout ce qu'il y a de plus mince et de plus sec?—Qu'est-ce que Monsieur veut donc faire d'un morceau si friand?—Fais ce que je te demande, et je t'instruirai de tout quand il en sera temps.—Je vais voir chez le petit rôtisseur du coin .... Autre chose essentielle, mon ami, dis à Marguerite qu'il me faut, pour cinq heures précises, deux petits pots de crême tournée.—Comment! de la crême tournée?—Eh oui, tournée .... Au moyen d'un peu de crême de tartre ou de jus de citron, cela doit être très-facile.—Je vais le dire à ma femme; mais je ne réponds pas à Monsieur qu'elle veuille consentir à faire tourner de la crême .... Et puis elle a ce matin tant d'occupation!—Eh bien, je vais moi-même lui expliquer mon idée: toi, songe à me procurer ce que je t'ai demandé. . . . ."

Pendant cet entretien, Céline avait conduit Émilie dans sa chambre, et causait avec elle du divertissement que tous les amis de son père lui préparaient pour l'anniversaire de sa naissance. On devait jouer plusieurs proverbes, et surtout une parade-vaudeville, où chacun avait mis son couplet; en un mot, un de ces ouvrages où le cœur a plus de part que l'esprit, et sur lequel cette

gaîté franche, ce délicieux abandon, qui n'appartiennent qu'aux artistes, devaient répandre un charme inexprimable. "Ne pourrais-je donc pas me joindre à vous, dit Émilie, et témoigner à ton digne père l'estime profonde que je lui porte!

"Un mot de ta bouche, une fleur de ta main lui suffiront, répliqua Céline, et tu voudras bien figurer parmi nos spectateurs, où je te préviens que tu trouveras des femmes d'un mérite distingué, d'une grâce sans afféterie, d'une dignité sans raideur, et surtout d'une aisance, d'un naturel!... Oh! rien dans Paris de plus aimable que les femmes d'artistes.—Mais, reprit Émilie, je ne vois point encore ici mon portrait?—C'est qu'il n'est pas restauré.—Il est donc tombé dessus une tache bien forte?—Oh oui, bien forte!.... Mais j'espère que nous parviendrons à l'effacer."

Comme elles s'entretenaient ainsi, l'on vint avertir Céline que M. Dorval la demandait. L'inséparable, restée seule, se félicita du projet qu'elle avait conçu de venir ainsi surprendre son amie; déjà elle se proposait d'attirer dans cette nombreuse réunion tous les regards, tous les suffrages; mais quel fut son étonnement lorsque Céline, rentrant, lui dit avec un embarras et une rougeur qui peignaient toute la peine qu'elle éprouvait: "Je viens, ma bonne, te faire part d'une scrupule de mon père, que moi-même je ne puis blâmer.... Il pense que la haute dignité dont le tien est revêtu, ne te permet pas, à toi, sa fille unique, de te trouver avec des auteurs, de simples artistes....; et il m'a chargée de te

proposer.... de diner tête-à-tête dans ma chambre." Ces mots firent pâlir l'inséparable. Elle commença à se douter que l'insulte dont elle s'imaginait avoir effacé jusqu'à la moindre trace, etait toujours présente à l'esprit de M. Dorval, et qu'il cherchait à s'en venger. Ce doute fut changé promptement en certitude, lorsqu'elle vit le fidèle Joseph, dont le sourire goguenard annonçait qu'il était instruit de tout, entrer vers quatre heures et demie, roulant un SOMNO d'acajou à dessus de marbre, sur lequel il pose un potage au riz; il présente ensuite un siége et un couvert à la belle Émilie qui se trouve à son tour obligée d'imiter Céline, et de manger sur ses genoux. En un mot, le vieux domestique sert, l'un après l'autre, les mêmes plats que l'inséparable avait fait servir chez elle, et surtout les deux mauviettes froides et les pots de crême tournée. En posant sur le SOMNO ce dernier mets, Joseph était d'une joie remarquable; et croyant venger, pour son compte, sa jeune maîtresse, il eût éclaté de rire, s'il n'eût été retenu par la souffrance qui se peignait en ce moment sur la figure de Céline. Le dessert qui suivit ce petit dîner, fut absolument aussi sec, aussi mesquin que celui qui fut offert dans l'appartement d'Émilie.

Celle-ci, qui lisait dans les yeux de son amie combien il lui en coûtait d'obéir à son père, ne voulut point augmenter sa souffrance par une explication. Elle feignit donc de ne s'apercevoir de rien; et s'armant de courage et de résolution, elle conserva pendant le petit dîner la meilleure contenance possible. Céline, de son côté,

voulant dédommager Émilie du dépit cruel qu'elle éprouvait, s'empressa de la distraire par le souvenir de leur séjour à la pension, et le récit des tours sans nombre qu'elles y avaient joués. Enfin sept heures venant à sonner, M. Dorval, qui déjà avait réuni dans le salon plusieurs personnes invitées à la soirée, s'empressa de venir retrouver les deux recluses, et s'adressant à la belle Émilie, qui baissa les yeux à son aspect, il lui dit: "Maintenant, mademoiselle, que j'ai réuni plusieurs personnes de distinction qui ne dédaignent pas la société des gens de lettres, je vous supplie de me faire l'honneur d'accepter ma main, et d'assister à la fête qui va s'embellir de votre présence." Il la conduit au salon, où bientôt elle se trouve entourée de tout ce que la littérature et les arts comptent de plus célèbre et de plus aimable. Chacun la comble d'égards, l'entoure d'éloges et d'hommages. Après un concert composé de ce que Paris offre de plus parfait en tout genre, on joue plusieurs proverbes, et enfin la parade-vaudeville, dans laquelle Cassandre, à qui M. Dorval avait donné le mot, fait le portrait le plus flatteur du père d'Émilie, et le représente comme digne à la fois de la confiance du souverain et de l'estime générale. Cet heureux à-propos est couvert d'applaudissemens unanimes. L'inséparable ne peut résister à ce dernier trait, et laisse couler une ou deux larmes que chacun prend pour l'effet de l'amour filial, mais dont la cause réelle est le remords cuisant d'avoir outragé des cœurs qu'elle reconnaît plus grands et plus généreux que le sien.

A cette parade succède un souper délicieux d'où sont bannis le faste et l'étalage, où chacun prend sa place sans distinction de rangs et de célébrité ; les bons mots, les piquantes saillies jaillissent de toutes parts, mais sans blesser la décence et sans effaroucher la pudeur. Ils sont bientôt interrompus par des couplets ingénieux qui célèbrent l'union des arts, et Céline à un signe que lui fait son père, chante une chanson nouvelle sur les devoirs de l'amitié, et qui ramène ce refrain remarquable :

"Souvent on perd le bonheur de la vie
Par un moment d'oubli."

Émilie, placée vis-à-vis de M. Dorval, prouve en rougissant qu'elle sent toute l'application de la chanson dont il est l'auteur, et celui-ci laisse tomber sur elle un regard qui semble dire : " C'est ainsi que nous nous vengeons."

Enfin l'on sort de table et l'on danse jusqu'au jour ; mais un grand laquais paraît et annonce à Émilie qu'il a ordre de l'emmener. Céline et son père l'accompagnent jusqu'à sa voiture. Au milieu de l'escalier, l'inséparable s'arrêtant tout-à-coup, leur dit d'une voix altérée : "Oh ! combien vous m'avez rendue coupable ! jamais la leçon que j'aie reçue ne s'effacera de mon souvenir .... Serrant ensuite les mains de M. Dorval, elle ajouta du ton le plus suppliant : " Si j'ai quelques droits à votre indulgence, promettez-moi, monsieur, oh ! promettez-moi bien de ne point instruire mon père ou ma mère de mes torts envers Céline ; ils ne me pardonneraient de leur vie." A ces mots, elle embrasse cette dernière,

qui lui prouve, en la pressant dans ses bras, quelle a déjà tout oublié ; Émilie redouble de protestations et de remercîmens, et, après avoir reçu de M. Dorval l'assurance que ses parens ne seraient point instruits de ce qui s'était passé, elle donne et reçoit encore un baiser, monte en voiture et disparaît. " J'avais bien raison de dire que mon amie me serait rendue ! s'écrie Céline îvre de joie, et je puis maintenant effacer la pénible inscription que j'avais ajoutée à celle de son portrait.—Ne te presse pas tant, lui dit M. Dorval, qui avait suivi tous les mouvemens d'Émilie. La crainte et la confusion sont les seuls sentimens qui l'animent ; et son orgueil a d'autant plus souffert, qu'elle se trouve humiliée par ceux qui ne sont à ses yeux que ses inférieurs.—Cependant, mon père, son trouble tandis que je chantais le refrain de ta chanson, cette rougeur subite qui s'est répandue sur son visage. . . . .—Ce n'était que le signe du dépit et de la honte : je n'ai point trouvé cet abandon, ce repentir que j'attendais ; ses yeux étaient secs lorsque les tiens étaient mouillés de larmes.

Ce jugement ne fut que trop bien fondé. Émilie ne revit jamais Céline sans éprouver une souffrance qu'elle cherchait en vain à dissimuler. Celle-ci de son côté, ne tarda pas à sentir que, si l'amitié pardonne un outrage, il n'est pas toujours en son pouvoir de l'oublier. Peu-à-peu les deux inséparables se virent moins souvent, et finirent par éviter les occasions de se rencontrer. Céline fut la première qui se fit un devoir de rompre entièrement : lorsque son père redoublait pour elle de

tendresse, afin de la consoler d'avoir perdu l'amie de son enfance, il ne cessait de lui dire: " L'amitié, ma fille, est un miroir fidèle qui ne peut souffrir le moindre souffle impur: souviens-toi que rien n'est plus rare qu'une intimité mutuelle et parfaite, et qu'on ne la trouve que parmi ses égaux."

CHOIX DE LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

A M.r de Coulanges.

Paris, lundi 15 décembre, 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouie, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie, enfin une chose dont on ne trouva qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue, une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à

vous la dire, devinez-la, je vous le donne en trois; *jetez-vous votre langue aux chiens?* Hé bien! il faut donc vous la dire: Mr. de Lauzun épouse, dimanche au Louvre . . . . devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent, madame de Coulanges dit: "Voilà qui est bien difficile à deviner! C'est madame de la Valière."—Point du tout, madame.—C'est donc mademoiselle de Retz?—Point du tout; vous êtes bien provinciale.—Ah! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est mademoiselle Colbert.—Encore moins.—C'est assurément mademoiselle de Créqui.—Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire: il épouse dimanche au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de . . . . mademoiselle, devinez le nom; il épouse Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille du feu MONSIEUR, Mademoiselle, petite fille de Henri IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du roi, Mademoiselle, destinée au trône, Mademoiselle, le seul parti de France qui fut digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouvons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

AU MÊME.

Paris, 19 décembre, 1670.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier au soir aux Tuileries ; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, au ravissement de la princesse et de son bienheureux amant. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme je vous l'ai mandé. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à se complimenter. Le mercredi, Mademoiselle fit une donation à Mr. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornemens nécessaires pour être nommé dans le contrat de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés : le premier, c'est le comté d'Eu, qui est la première pairie de France, et qui donne le premier rang : le duché de Montpensier, dont il porta hier le nom toute la journée ; le duché de Saint-Fargeau ; le duché de Châtellerault : tout cela estimé vingt-deux millions. Le contrat fut dressé ensuite ; il y prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin, qui était hier, Mademoiselle espéra que le roi signerait le contrat, comme il l'avait dit ; mais sur les sept heures du soir, la reine, Monsieur et plusieurs barbons firent entendre à sa Majesté que cette affaire faisait tort à sa réputation ; en sorte qu'après avoir fait venir Mademoiselle et Mr. de Lauzun, le roi déclara devant Mr. le prince, qu'il leur défendait absolument de songer à ce mariage. Mr. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fer-

meté, et tout le désespoir que méritait une si grande chute. Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives, et tout le jour elle a gardé son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe; voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement: c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse; nous espérons que vous en ferez autant: *E frà tanto vi bacio le mani.*

AU MÊME.

Paris, 24 décembre, 1670.

Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de Mr. de Lauzun. C'est juste le sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre; nous en disposions les actes et les scènes l'autre jour: nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'était une pièce parfaite. Jamais il ne s'est vu de tels changemens en si peu de temps, jamais une émotion si générale, jamais vous n'avez ouï une si extraordinaire nouvelle. Mr. de Lauzun a joué son personnage en perfection: il a soutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu est sans prix; mais les bonnes graces du roi, qu'il a conservées, sont sans prix aussi; elle a bien pleuré; elle a recommencé aujourd'hui à rendre ses devoirs au Louvre, dont elle avait reçu toutes les visites. Voilà qui est fini. Adieu.

AU MÊME.

Paris, 31 décembre, 1670.

J'ai reçu vos réponses à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'est passe depuis le 15 jusqu'au 20 de ce mois: le sujet le méritait bien. J'admire aussi votre bon esprit, et combien vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourrait pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus, parce que j'ai dit et pensé toutes les mêmes choses que vous. Je dis à ma fille le lundi: jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche; et je voulus parier, quoique tout respirât la noce, qu'elle ne s'achèverait point. En effet, le jeudi le temps se brouilla, et la nuée creva le soir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. Ce même jeudi, j'allai dès neuf heures du matin chez mademoiselle, ayant eu avis qu'elle allait se marier à la campagne, et que le coadjuteur de Reims faisait la cérémonie; cela était ainsi résolu le mercredi au soir; car pour le Louvre, cela fut changé dès le mardi. Mademoiselle écrivait, elle me fit entrer, elle acheva sa lettre; et puis, comme elle était au lit, elle me fit mettre à genoux dans sa ruelle; elle me dit à qui elle écrivait, et pourquoi, et les beaux présens qu'elle avait faits la veille, et le nom qu'elle avait donné; qu'il n'y avait point de parti pour elle en Europe, et qu'elle voulait se marier. Elle me conta une conversation mot à mot qu'elle avait eue avec le roi, elle me parut transportée de la joie de faire un homme bienheureux; elle me parla avec tendresse du mérite

et de la reconnaissance de Mr. de Lauzun et sur tout cela, je lui dis: "Mon Dieu, mademoiselle, vous voilà bien contente; mais que n'avez-vous donc fini promptement cette affaire dès lundi? Savez-vous bien qu'un si grand retardement donne le temps à tout le royaume de parler, et que c'est tenter Dieu et le roi, que de vouloir conduire si loin une affaire si extraordinaire?" Elle me dit que j'avais raison; mais elle était si pleine de confiance, que ce discours ne lui fit alors qu'une légère impression. Elle retourna sur les bonnes qualités et sur la bonne maison de Lauzun. Je lui dis ces vers de *Polyeucte.*

Du moins on ne la peut blâmer d'un mauvais choix:
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois.

Elle m'embrassa fort. Cette conversation dura une heure; il est impossible de la redire toute: mais j'avais été assurément fort agréable durant ce temps, et je le puis dire sans vanité, car elle était aise de parler à quelqu'un; son cœur était trop plein. A dix heures elle se donna au reste de la France, qui venait lui faire compliment. Elle attendit tout le matin des nouvelles et n'en eut point. L'après-dînée, elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'apartement de Mr. de Montpensier. Le soir, vous savez ce qui arriva. Le lendemain, qui était vendredi, j'allai chez elle, je la trouvai dans son lit: elle redoubla ses cris en me voyant, elle m'appela, elle m'embrassa, me mouilla de toutes ses larmes. Elle me dit: Hélas! vous souvient-il de ce que vous me dîtes hier? ah! quelle cruelle prudence! ah, la prudence! Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y

suis encore retournée deux fois; elle est fort affligée, et m'a toujours traitée comme une personne qui sentait ses douleurs; elle ne s'est pas trompée. J'ai retrouvé, dans cette occasion, des sentiments qu'on n'a guère pour des personnes d'un si haut rang. Ceci entre nous deux et madame de Coulanges; car vous jugez bien que cette causerie serait entièrement ridicule avec d'autres. Adieu.

A Madame de Grignan.

Paris, vendredi 6 février, 1671.

Ma douleur serait bien médiocre, si je pouvais vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant et toujours mourant: il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'ame; et en effet, quelle rude séparation! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de madame du Housset, on me fit du feu: *Agnès* me gardait sans me parler, c'était notre marché; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sanglotter; toutes mes pensées me faisaient mourir; j'écrivis à Mr. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez madame de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle était seule et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse: elle était comme je la pouvais désirer. Mr. de la Rochefoucauld y vint, et on

ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Mellusine.* Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez madame de la Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec madame de la Troche à l'arsenal. Le soir, je reçus votre lettre qui me remit dans les premiers transports, et ce soir j'achèverai celle-ci chez Mr. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles; car pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici; toute ma lettre serait pleine de complimens si je voulais.

Vendredi au soir.

J'ai appris chez madame de Lavardin les nouvelles que je vous mande; et j'ai su par madame de la Fayette qu'elle et M. de la Rochefoucauld eurent, hier, une conversation avec *Mellusine,* dont le détail n'est pas aisé à écrire: mais songez qu'elle fut confondue et poussée à bout par l'horreur de son procédé, qui lui fut

reproché sans aucun ménagement. Elle est fort heureuse du parti qu'on lui offre, et dont elle est demeurée d'accord : c'est de se taire très-régulièrement, moyennant quoi on ne lui dira plus rien. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur ; je ne vois que des gens qui vous aiment et vous estiment beaucoup, et qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je n'ai pas voulu aller encore chez madame de la Fayette. On s'empresse fort de me chercher, et de me vouloir prendre ; et je crains cela comme la mort. Je vous conjure, ma chère fille, d'avoir soin de votre santé ; conservez-la pour l'amour de moi, et ne vous abandonnez point à ces cruelles négligences, dont il ne me semble pas qu'on puisse jamais revenir. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne saurait avoir d'égale, n'en déplaise à toutes les autres.

Le mariage de mademoiselle d'Houdancourt et de Mr. de Vantadour a été signé ce matin. L'abbé de Chambonnas a été nommé aussi ce matin à l'évêché de Lodève. Madame la princesse partira le mercredi des cendres pour Châteauroux, où monsieur le prince désire qu'elle fasse quelque séjour. Mr. de la Marguerite a la place du conseil de Mr. d'Étampes, qui est mort. Mr. de Mazarin arrive ce soir à Paris ; le roi s'est déclaré son protecteur, et l'a envoyé quérir au Lis avec un exempt et huit gardes, et un carrosse bien attelé. Voici un trait d'ingratitude qui ne vous déplaira pas, et dont je veux faire mon profit, quand je ferai mon livre sur l'Ingratitude. Le maréchal d'Albret a convaincu madame d'Heudicourt non seulement d'une bonne

galanterie avec Mr. de Béthune, dont il avait toujours voulu douter, mais d'avoir dit de lui et de madame Scarron tous les maux qu'on peut imaginer. Il n'y a point de mauvais offices qu'elle ne tâche de rendre à l'un et à l'autre, et cela est tellement avéré, que madame Scarron ne la voit plus, ni tout l'hôtel de Richelieu. Voilà une femme bien abimée; mais elle a cette consolation de n'y avoir pas peu contribué.

A LA MÊME.

Paris, lundi 9 février, 1671.

Je reçois vos lettres, comme vous avez reçu ma bague; je fonds en larmes en les lisant; il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié, on croirait que vous m'écrivez des injures: ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuerez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse; lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui me peut être le plus agréable, voila l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentimens que vous n'aimez à me les dire; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer, comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de

tendresse; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je songe continuellement à vous: c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir: rien ne me donne de distractions; je vois ce carrosse qui avance toujours et qui n'approchera jamais de moi: je suis toujours dans les grands chemins, il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant les yeux, je dis tous les lieux où vous couchez: vous êtes ce soir à Nevers, vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par madame de Guénégaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres, peut-être que la troisième viendra, c'est la seule consolation que je souhaite, pour d'autres je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble; cela viendra peut-être, mais il n'en est pas question encore. Les duchesses de Verneuil et d'Arpajon venaient me réjouir; je les en ai remerciées; je n'ai jamais vu de si belles ames qu'il y en a dans ce pays-ci. Je fus samedi tout le jour chez madame Villars à parler de vous, et à pleurer; elle entre bien dans mes sentimens. Hier je fus au sermon de Mr. d'Agen et au salut, et chez madame de Puisieux et chez madame du Pui-du-Fou, qui vous fait mille amitiés. Aujourd'hui je m'en vais souper au faubourg tête-à-tête. Voilà les fêtes de mon carnaval. Je fais tous les jours dire une messe pour vous; c'est une dévotion qui n'est pas chimérique. Je n'ai vu

Adhémar qu'un moment; je m'en vais lui écrire pour le remercier de son lit: je lui en suis plus obligée que vous. Si vous voulez me faire un véritable plaisir, ayez soin de votre santé, dormez dans ce joli petit lit; mangez du potage, et servez-vous de tout le courage qui me manque. Continuez à m'écrire. Tout ce que vous avez laissé d'amitiés ici est augmenté: je ne finirais point à vous faire des complimens, et à vous dire l'inquiétude où l'on est de votre santé. Mademoiselle d'Harcourt fut mariée avant hier; il y eut un grand souper maigre à toute la famille; hier un grand bal, et un grand souper au roi, à la reine, à toutes les dames parées: c'était une des plus belles fêtes qu'on puisse voir.

Madame d'Heudicourt est partie avec un désespoir inconcevable, ayant perdu toutes ses amies, convaincue de tout ce que madame Scarron avait toujours défendu, et de toutes les trahisons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci.

Lundi au soir.

Avant que d'aller au faubourg, je fais mon paquet, et je l'adresse à M. l'intendant à Lyon. La distinction de vos lettres m'a charmée: hélas! je la méritais bien par la distinction de mon amitié pour vous.

Madame de Fontevrault fut bénite hier; messieurs les prélats furent un peu fâchés de n'y voir que des tabourets.

Voici ce que j'ai su de la fête d'hier: toutes les cours de l'hôtel de Guise étaient éclairées de deux mille lanternes. La reine entra d'abord dans l'appartement de mademoiselle de Guise, fort éclairé, fort paré; toutes les dames se mirent à genoux autour de la reine, sans distinction de tabourets: on soupa dans cet appartement. Il y avait quarante dames à table; le souper fut magnifique; le roi vint, et fort gravement regarda tout sans se mettre à table, on monta plus haut, où tout était préparé pour le bal. Le roi mena la reine, et honora l'assemblée de trois ou quatres courantes, et puis s'en alla au Louvre avec sa compagnie ordinaire. Mademoiselle ne voulut point venir à l'hôtel de Guise. Voilà tout ce que je sais.

Je veux voir le paysan de Sully, qui m'apporta hier votre lettre, je lui donnerai de quoi boire: je le trouve bien heureux de vous avoir vue. Hélas! comme un moment me paraîtrait, et que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus! Je me fais des *dragons* aussi bien que les autres. Dirval a ouï parler de Mellusine: il dit que c'est bien employé, qu'il vous avait avertie de toutes les plaisanteries qu'elle avait faites à certaine époque, que vous ne daignâtes pas l'écouter, que depuis ce temps-là il n'avait point été chez vous. Il y a longtemps que cette créature-là parlait très-mal de vous, mais il fallait que vous en fussiez persuadée par vos yeux. Et notre coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'embrasser pour l'amour de moi? N'est-il point encore *seigneur* corbeau pour vous? Je désire avec passion que vous soyez remise, comme vous étiez. Hé, ma

pauvre fille! hé, mon Dieu! a-t-on bien du soin de vous? il ne faut jamais vous croire sur votre santé: voyez ce lit que vous ne vouliez point; tout est comme madame Robinet. Adieu, ma chère enfant; l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie.

A LA MÊME.

Paris, jeudi 12 février, 1671.

Ceci est un peu de provision, car je ne vous écrirai que demain: mais je veux vous écrire présentement ce que je viens d'apprendre.

Le président Amelot, après avoir fait hier mille visites, se trouva un peu embarrassé sur le soir, et tomba dans une apoplexie épouvantable, dont il est mort ce matin à huit heures. Je vous conseille d'écrire à sa femme: c'est une affliction extrême dans toute sa famille.

La duchesse de la Vallière manda au roi par le maréchal de Bellefond, outre cette lettre que l'on n'a point vue: "Qu'elle aurait plutôt quitté la cour, après avoir perdu l'honneur de ses bonnes graces, si elle avait pu obtenir d'elle de ne le plus voir; que cette faiblesse avait été si forte en elle, qu'à peine était-elle capable présentement d'en faire un sacrifice à Dieu, qu'elle voulait pourtant que le reste de la passion qu'elle a eue pour lui servit à sa pénitence, et qu'après lui avoir donné toute sa jeunesse, ce n'était pas trop encore du reste de sa vie pour le soin de son salut." Le roi

pleura fort, et envoya Mr. Colbert à Chaillot la prier instamment de venir à Versailles, et qu'il pût lui parler encore. Mr. Colbert l'y a conduite; le roi a causé une heure avec elle, et a fort pleuré. Madame de Montespan fut au-devant d'elle, les bras ouverts, et les larmes aux yeux. Tout cela ne se comprend point, les uns disent qu'elle demeurera à Versailles, et à la cour; les autres qu'elle reviendra à Chaillot: Nous verrons.

A LA MÊME.

Paris, mercredi 18 février, 1671.

Je vous conjure, ma fille, de conserver vos yeux pour les miens, vous savez qu'ils doivent finir à votre service. Vous comprenez bien, ma belle, que de la manière que vous m'écrivez, il faut que je pleure en lisant vos lettres. Joignez à la tendresse et à l'inclination naturelle que j'ai pour votre personne, la petite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes sentimens. Méchante! pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors? Vous avez peur que je ne meure de joie: mais ne craignez-vous pas aussi que je meure du déplaisir de croire voir le contraire? Je prends d'Hacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois: mais quittons ces tristes souvenirs, et laissez-moi jouir d'un bien sans lequel la vie m'est dure et fâcheuse. Ce ne sont point des paroles, ce sont des vérités. Madame de Guénégaud m'a mandé de quelle manière elle vous a vue pour moi: je vous conjure d'en

garder le fond ; mais plus de larmes, je vous en prie, elle ne vous sont pas si saines qu'à moi. Je suis présentement assez raisonnable ; je me soutiens au besoin, et quelquefois je suis quatre ou cinq heures tout comme une autre ; mais peu de chose me remet à mon premier état ; un souvenir, un lieu, une parole ; une pensée un peu trop arrêtée, vos lettres surtout, les miennes même en les écrivant, quelqu'un qui me parle de vous, voilà des écueils à ma constance, et ces écueils se rencontrent souvent. Je vois madame de Villars, je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes sentimens ; elle vous dit mille amitiés. Madame de la Fayette comprend fort aussi les tendresses que j'ai pour vous ; elle est touchée de l'amitié que vous me témoignez. Je suis assez souvent dans ma famille ; quelquefois ici le soir par lassitude, mais rarement. J'ai vu cette pauvre madame Amelot ; elle pleure bien, je m'y connais. Je vais aux sermons des Mascaron et des Bourdaloue ; ils se surpassent à l'envi. Voilà bien de mes nouvelles ; j'ai fort envie de savoir des vôtres, et comment vous vous serez trouvée à Lyon ; pour vous dire le vrai, je ne pense à nulle autre chose. Vous m'avez donné envie de m'informer de la mascarade du mardi gras : j'ai su qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avait fait faire un habit admirable : il ne voulut point le mettre, et il se trouva par hasard qu'une dame qu'il ne connait point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'était point à l'assemblée. Au reste, il faut que je dise, comme Voiture, personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi. Ce n'est pas que le carnaval

n'ait été d'une tristesse excessive, vous pouvez vous en faire honneur ; pour moi, j'ai cru que c'était à cause de vous ; mais ce n'est point assez pour une absence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette lettre en Provence : j'embrasse Mr. de Grignan, et je meurs d'envie de savoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrais tout à l'heure une autre, je ne respire que d'en recevoir. Vous me dites des merveilles du tombeau de Mr. de Montmorency, et de la beauté de mademoiselle de Valançai. Vous écrivez extrêmement bien, personne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait. J'ai fait vos complimens à madame de la Fayette, et à Mr. de la Rochefoucault, et à Langlade ; tout cela vous aime, vous estime, et vous sert en toute occasion. Vos chansons m'ont paru jolies, j'en ai reconnu le style. Ah ! mon enfant, que je voudrais bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop demander que le reste ! Hé bien, par exemple, voilà de ces pensées à quoi je ne résiste pas. Je sens qu'il m'ennuie de ne vous plus avoir : cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'ame, que je sens comme un mal du corps. Je ne puis assez vous remercier de toutes les lettres que vous m'avez écrites sur le chemin : ces soins sont trop aimables, et font bien leur effet aussi ; rien n'est perdu avec moi ; vous m'avez écrit de partout, j'ai admiré votre bonté ; cela ne se fait point sans beaucoup d'amitié ; autrement on serait plus aise de se reposer et de se coucher. L'impatience que j'ai d'avoir encore de vos nouvelles et

de Rouane et de Lyon, n'est pas médiocre; je suis en peine de votre embarquement, et de savoir ce que vous a paru ce furieux Rhône en comparaison de notre pauvre Loire, à laquelle vous avez tant fait de civilités. Que vous êtes honnête de vous en être souvenue comme une de vos anciennes amies ! Hélas ! de quoi ne me souviens-je point. Les moindres choses me sont chères; j'ai mille dragons. Quelle différence ! je ne revenais jamais ici sans impatience et sans plaisir: présentement j'ai beau chercher, je ne vous trouve plus; et comment peut-on vivre, quand on sait que, quoi qu'on fasse, on ne trouvera plus une si chère enfant ? Je vous ferai bien voir si je la souhaite, par le chemin que je ferai pour l'aller chercher.

Mr. le Dauphin était malade; il se porte mieux. On sera à Versailles jusqu'à lundi. Madame de la Vallière est toute rétablie à la cour. Le roi la reçut avec des larmes de joie; elle a eu plusieurs conversations tendres: tout cela est difficile à comprendre, il faut se taire. Les nouvelles de cette année ne tiennent pas d'un ordinaire à l'autre. J'ai une infinité de complimens à vous faire. Je vois tous les jours votre petite; je veux qu'elle soit droite, voilà mon dessein: cela serait plaisant d'être votre fille et de Mr. de Grignan, et qu'elle ne fût pas bien faite; je suis habile, j'ai même des précautions inutiles.

A LA MÊME.

Vendredi, 20 février, 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir des vos nouvelles ; songez, ma chère fille, que je n'en ai point eu depuis la Palice ; je ne sais rien du reste de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence ; je suis bien assurée qu'il me viendra des lettres ; je ne doute point que vous ne m'ayez écrit ; mais je les attends, et je ne les ai pas : il faut se consoler, et s'amuser en vous écrivant.

Vous saurez qu'avant-hier au soir, mercredi, après être revenue de chez Mr. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher : cela n'est pas extraordinaire ; mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit, j'entendis crier au voleur, au feu, et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici ; je crus même entendre qu'on parlait de ma pauvre petite fille : je m'imaginai qu'elle était brûlée : je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchait quasi de me soutenir ! Je courus à son appartement, qui est le vôtre, je trouvai tout dans une grande tranquillité ; mais vis-à-vis, la maison de Guitaut tout en feu ; les flammes passaient par-dessus la maison de madame de Vauvineux : on voyait dans nos cours, et surtout chez Mr. de Guitaut, une clarté qui faisait horreur : c'étaient des cris, c'était une confusion, c'était un bruit épouvantable des poûtres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au

secours: Mr. de Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux; je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour béer comme les autres; j'y trouvai Mr et madame de Guitaut quasi nus; madame de Vauvineux, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite de Vauvineux qu'on portait tout endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvait chez lui. Madame de Vauvineux faisait démeubler: pour moi j'étais comme dans une ile, mais j'avais grand' pitié de mes pauvres voisins, Madame Guêton et son frère donnaient de très bons conseils; nous étions dans la consternation; le feu était si allumé qu'on n'osait en approcher, et l'on n'espérait la fin de cet embrâsement qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisait pitié; il voulait aller sauver sa mère qui brûlait au troisième étage; sa femme s'attachait à lui, et le retenait avec violence; il était au désespoir de ne pas pouvoir secourir sa mère, et enfin il me pria de tenir sa femme, je le fis: il trouva que sa mére avait passé au travers de la flamme et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers; il ne put approcher du lieu ou ils étaient: enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme: des capucins pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien, qu'ils coupèrent le feu. On jeta de l'eau sur le reste de l'embrâsement, et enfin le combat finit faute de combattans, c'est-à-dire, après que le premier et le second étage de l'antichambre, et de la petite chambre, et du cabinet, qui sont à main droite du salon, eurent été absolument consumés. On

appela bonheur ce qui restait de la maison, quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte: car on compte de faire rebâtir cet appartement, qui était peint et doré. Il y avait plusieurs beaux tableaux à Mr. Leblanc, à qui est la maison: il y avait aussi plusieurs tables, miroirs, miniatures, meubles, tapisseries. Ils ont un grand regret à des lettres; je me suis imaginé que c'étaient des lettres de Mr. le prince. Cependant vers les cinq heures du matin, il fallut songer à madame de Guitaut; je lui offris mon lit, mais madame Guêton la mit dans le sien, parce qu'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fimes saigner, nous envoyâmes quérir Boucher: il craint bien pour sa santé. Elle est donc chez cette pauvre madame Guêton: tout le monde les vient voir. Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison; on n'en sait rien, il n'y en avait point dans l'appartement où il a pris: mais si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on pas faits de l'état où nous étions tous? Tout le monde était en bonnet de nuit; l'ambassadeur était en robe-de-chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la *sérénissime;* mais son secrétaire était admirable. * * *

A LA MÊME.

Paris, dimanche 26 avril, 1671.

Il est dimanche 26 avril, cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation

que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé : voici l'affaire en détail. Le roi arriva le jeudi au soir, la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'était point attendu : cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : " Je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas." Il dit à Gourville, " la tête me tourne ; il y a douze nuits que je n'ai dormi, aidez-moi à donner des ordres." Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à Mr. le prince. Mr. le prince alla dans la chambre de Vatel, et lui dit : " Vatel tout va bien, rien n'était si beau que le souper du roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit Mr. le prince, ne vous fâchez point, tout va bien." Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée ; il lui demande : Est-ce là tout ?—Oui, monsieur. Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les pourvoyeurs ne vinrent point ; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à

cet affront-ci; Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, (car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels,) qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang, on court à Mr. le prince qui fut au désespoir. Mr. le duc pleura, c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. Mr. le prince le dit au roi fort tristement: on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière, on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à Mr. le prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne pas se charger du tout; il jura qu'il ne souffrirait plus que Mr. le prince en usât ainsi; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée, on dina très-bien, on fit collation, on soupa on se promena, on joua, on fut à la chasse, tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. Hier, qui était samedi, on fit encore de même; et le soir le roi alla à Liancourt, où il avait commandé media noche; il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. Mr. d'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la

mienne, j'écris toujours; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerais en pareille occasion.

A MADAME DE GRIGNAN.

Lundi en partant, 18 mai, 1671.

ENFIN, ma fille, me voilà prête à monter dans ma calèche, voilà qui est fait, je vous dis adieu: jamais je ne vous dirai cette parole sans une douleur sensible. Je m'en vais donc en Bretagne: est-il possible qu'il y ait encore quelque chose à faire à un éloignement, quand on est à deux cents lieues l'une de l'autre? Cependant j'ai trouvé encore à le perfectionner; et comme vous avez trouvé que votre ville d'Aix n'était pas encore assez loin, je trouve aussi que Paris est dans votre voisinage: Vous êtes allée à Marseilles pour me fuir, et moi, pour le renvier sur vous, je m'en vais à Vitry. Tout de bon, ma petite, j'ai bien du regret à notre commerce; il m'était d'une grande consolation et d'un grand amusement; il sera présentement d'une étrange façon. Hélas! que vais-je vous dire du milieu de mes bois? Je vous parlerai à cœur ouvert de mademoiselle du Plessis et de Jacquine: les jolies peintures! Je suis fort content de ce que vous me dites de votre santé: mais, au nom de Dieu, si vous m'aimez, conservez-vous, ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent. Vous me contez fort plaisamment le démêlé que vous avez eu avec mon ami Vivonne; il

me paraît que tout le tort est de son côté; vous le menâtes beau train à la manière dont vous l'avez pris: son décontenancement fait suer, et lui aussi, j'en suis assurée: conclusion, vous l'embrassâtes, c'est un grand effort: en l'état où vous êtes, il faut toujours faire en sorte de n'avoir point de querelles ni d'ennemis sur les bras.

Ce pauvre abbé de Foix est mort: cela fait pitié. Qui pourrait croire qu'une mère, qui a trois garçons, dont l'aîné est marié, fût sur le point de voir finir sa maison? Cependant il est vrai que ce petit duc de Foix ne vaut pas un coup de poing: il est à Bordeaux avec sa mère pour un procès: quelle nouvelle pour eux! Je ne sais qui ne part point aujourd'hui; nous comptâmes hier jusqu'à vingt personnes de qualité qui font comme moi. Mr. de Coulanges me donna un grand souper où tout le monde s'assembla pour me dire adieu. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable, je m'en vais coucher à Bonnelle: j'espère que j'y retrouverai cette dévotion que vous y laissâtes une fois, je la prendrai; hélas! J'en ai assez de besoin pour me faire supporter avec patience l'éloignement d'un enfant que j'aime si passionnément, et toutes les justes craintes que je puis avoir pour sa santé: songez un peu à ce que je dois souffrir, n'étant soutenue d'aucune distraction.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES

IDIOTISMES QUI SE TROUVENT DANS CE VOLUME.

Abri, *shelter.*—Mettre à l'abri, *to shelter.* A l'abri de, *sheltered from.*

Affaires, *business.*—S'attirer de mauvaises affaires, *to incur unpleasant business; to draw difficulties upon one's self.*

Agir, *to act.*—Il s'agit, *the question is.* De quoi s'agit-il? *What is the matter?*

Air, *air, mien, look.*—Avoir l'air de, *to look like.* Il a l'air d'un déterré, *he looks like a ghost.*

Aller, *to go.*—Aller bien, *to fit.* Lui allait à merveille, *became her very well.*

Auprès, *near.*—Auprès de, *compared to.*

Battre, *to beat.*—Battre le pays *or* la contrée, *to run over* or *scour the country.*

Beau, *fine.*—Avoir beau dire, *to speak in vain.*

Bon, *good.*—A quoi bon? *To what purpose; of what use would it be?*

Bout, *end, extremity.*—Venir à bout de, *to succeed in.* En venir à bout, *to bring it about.*

Bouton, *button.*—Serrer le bouton à quelqu'un, *to cross-examine somebody.*

Bride, *bridle.*—A toute bride, *in full speed.*

Briser, *to break.*—Briser là-dessus, *to forbear speaking on the subject.*

Brûler, *to burn.*—Se brûler la cervelle, *to blow one's brains out.*

Cape, *scowl.*—Rire sous cape, *to laugh in one's sleeve.*

Cas, *case.*—Fiare cas de, *to value, to think much of.*

Chambre, *room.*—Faire une chambre, *to put a chamber in order.*

Chef, *chief.*—De son chef, *of his or her own accord, unbidden.*

Chez lui, chez elle, chez moi, &c., *in his, her, or my apartment.* C'était chez elle un défaut, *in her it was a defect, &c.*

Chose, *thing.*—Peu de chose, *a trifle.* Pas grand'chose, *not much.*

Cœur, *heart.*—Faire mal au cœur, *to be disgusting.*

Comble, *height.*—Mettre le comble à, *to complete.*

Compte, *account.*—Travailler pour son compte, *to work for one's self.* Tenir compte à quelqu'un de, *to give somebody credit for, to think well of somebody on account of.* Sans tenir compte de, *without caring for.* Sur votre compte, *concerning you.*

Conséquence (en), *accordingly.*

Courir, *to run.*—Le bruit court que, *it is reported that.* Faire courir le bruit que, *to spread the report that.* Courir à franc étrier, *to run in full speed.*

Couvert (à) de, *under shelter.*—Se mettre à couvert de, *to shelter one's self from.* Un couvert d'argent, *a silver fork and spoon.* Le couvert est mis, *the table is set.*

Défaire (se) de, *to get rid of, to leave off.*

Devant (le), *the fore part.*—Prendre les devans, *to set out in advance.* Aller au devant de, *to go to meet.*

Dieu! *Heavens!*—Mon dieu! *oh dear!* A Dieu ne plaise, *heaven forbid.*

Dire, *to say, to tell.*—Que voulez-vous dire? *what do you mean?* Pour ainsi dire, *thus to speak, as it were.*

Dommage, *damage.*—Quel dommage! *what a pity!* C'est bien dommage, *'tis a great pity.*

Donner contre, *to strike against.*—Donner, (*speaking of a door or window*), *to open.* Se donner de la peine, *to take trouble.*

Droit (le) du plus fort, *the right of the strongest,* (*which mere muscular strength gives.*)

Dussé-je, (from Devoir.)— *Were I, even if I had to.*

Eau, *water.*—Faire eau, *to leak.*

En, *as.*—En vrai méchant endurci, *as a truly hardened wretch.*

Engager quelqu'un à faire quelque chose, *to persuade somebody to do something.*

Entendre, *to hear, to understand.*—Comme elle l'entendrait, *as she would think best.*

Épices, *spices.*—Pain d'épices, *gingerbread.*

Épine, *thorn.*—Être sur les épines, *to be in a state of fear and anxiety.*

Était, *was.*—Comme si de rien n'était, *as if nothing was the matter.*

Étoile, *star.*—Coucher à la belle étoile, *to sleep in the open air.*

Façon, *fashion, ceremony.*—Y mettre plus de façons, *to be more particular about it.*

Faire, *to make, to do.*—Qu'est-ce que cela fait? *What difference does that make?* Cela ne fait rien à la chose, *this does not alter the case.* Le nom n'y faisait rien, *the name was of no consequence.* Faire son possible, *to do all in one's power.* Il n'y faisait pas bon, *no good was to be expected there.* Comment se fait-il? *How does it happen?* Avoir à faire à, *to have to deal with.* Faire raison, *to give satisfaction.* Se faire à, *to get used to.* Se faire jour, *to force a way.* Etre fait à, *to be accustomed to.* Etre au fait de, *to be acquainted with, handy at.* Comme vous voilà fait! *In what a state you are!*

Fallait, *was necessary.*—Il s'en fallait beaucoup qu'Alexis, *Alexis was far from.* Il fallait le voir, *you ought to have seen him.*

Faut, *is necessary.*—Il s'en faut beaucoup que le prince, *the prince is very far from.*

Fête, *festival.*—Jour de fête, *anniversary, birth-day.*

Figure. Faire figure, *to show, to make a show.*

Finir, *to end.*—Un nom qui n'en finit pas, *a name too long,* or *too hard to be pronounced.* Elle finit par s'en faire aimer, *she succeeded in making herself loved by her.*

Fond, *bottom.*—Le fond du verre, *what is left in the glass.*

Fort, *strong.*—Au plus fort de, *in the height of.* Se faire fort de, *to boast to be able to.* C'est plus fort que lui, *it is above his power.* (*He cannot prevail upon himself to abstain from him.*)

Frotteur, *polisher, rubber.*—(*The floor of apartments in France is frequently painted, and, in order to clean it, a man* (a frotteur) *rubs it with a hard brush fastened to his foot.*

Garde, *guard.*—N'avoir garde de, *to take care not to.* Se garder de, *to take care not to.*

Gêner, *to trouble.*—Ne pas se gêner du tout, *to act unceremoniously.*

Goût, *taste.*—Dans le dernier goût, *according to the last fashion, in the newest style.*

Gré. Savoir gré à quelqu'un de, *to be pleased with,* or *to thank, somebody for.*

Honnête, *honest, polite, decent.*—Un honnête homme, *an honest man.* Un homme honnête, *a polite man.* Une honnête fortune, *a competent fortune.*

Hors de moi, de vous, de lui-même, d'elle-même, &c., *exasperated, dismayed.* Hors d'état, *unable.*

Lier (se) avec quelqu'un, *to become intimate with somebody.*

Lisière, *leading-string.*—Tenir à la lisière, *to keep within bounds.*

Main, *hand.*—Donner les mains, *to consent to, to abet in.* Toutes les vertus se donnent la main, *all virtues go hand in hand.*

Mal, *evil.*—Se troûver mal, *to faint.*

Manquer de, *to be near to.*

Matière, *matter.*—Entrer en matière, *to begin to talk on the subject.*

Même, *same.*—Etre à même de, *to be able to.*

Ménagement, *attention.*—Avoir des ménagemens pour, *to spare.*

Mettre à même *or* en état de, *to enable, to put in one's power.* Se mettre à, *to begin to.* Se mettre en route, *to set out.*

Monde, *world.*—Avoir du monde, *to have company.*

Naissance, *birth.*—Avoir de la naissance, *to be of a noble family.*

Ne pas laisser de, *nevertheless, yet.*

Nez, *nose.*—Jeter quelque chose au nez de quelqu'un, *to throw something at somebody's face.*

Office, *divine service.*—L'office sonna, *the church-bell rang.* Office, *pantry, kitchen.*

Ordre, *order.*—On y mettra ordre, *it shall be prevented.*

Oreille, *ear.*—Se parler à l'oreille, *to whisper to each other.*

Orthographe, *spelling.*—Mettre l'orthographe, *to spell correctly.*

Ours, *bear.*—Manières d'ours, *churlish manners.*

Pair, *pair.*—Aller de pair, *to be on an equality.*

Parloir, *a convent's parlor or receiving room, divided in the centre by an iron grate.*

Pareil, *like.*—Rendre la pareille, *to return like for like.* A la pareille, *till an opportunity offers itself to return the favour.*

Part, *part, share.*—Faire part, *to impart, to make known.*

Parti, *part, course.*—Le parti à prendre, *the course to be adopted.* Le plus court parti, *the shortest,* or *best course.* Tirer parti de, *to profit by, to derive advantage from.*

Particulier (un), *an individual, a person.*

Passe.—Etre en passe de, *to be in a situation to.* Passe pour cela, *that may be granted, be it so.*

Passer (se) de, *to do without.*—Passer chez, *to call at the house of.*

Pâté, *pie;* petit pâté, *penny pie.*

Peine, *pain, trouble.*—Ce n'est pas la peine, *it is not worth while.* Se mettre en peine de, *to care for.* Avoir peine à, *to be able hardly to.*

Penser, followed by an infinitive, is rendered by *to be near;* thus, Je pensai mourir, *I was near dying.*

Peu, *little.*—Pour peu que, *if—ever so little.* Peu s'en fallut qu'elle, *she felt inclined to.*

Peuple, *people.*—Femmes du peuple, *women of the low,* or *uneducated, class.*

Plus, *more.*—Nous ne le disons pas non plus, *neither do we say so.*

Point, *point.*—A tel point que, au point de, *to such a degree as, so much as.*

Prendre (s'y), *to go to work about it.*

Préter, *to lend.*—Préter l'oreille, *to listen.* Se préter à, *to yield one's support to, to countenance, to abet in.*

Prix, *price.*—Bijou de prix, *costly jewel.*

Propos d'usage, *common-place conversation.*

Qualité, *quality,*—Une fille de qualité, *a girl of noble birth.*

A ravir, *wonderfully well.*

Recherche, *extreme care and pretension, (in dress.)*

Regarder, *to look.*—Cela vous regarde, *that is your own concern, that concerns you.* Y regarder de près, *to be very particular.*

Relever un mot, *to take up*, or *find fault with, a word.*

Remettre, *to deliver up.*—Se remettre en route, *to set out again.*

Rendre raison, *to give satisfaction, to account for.*

Rentrer en soi-même, *to reflect upon one's conduct or actions.*

Retour, *return.*—Faire un retour sur soi-même, *to cast a retrospective glance upon one's actions or conduct.* Sans retour, *for ever.* Payer de retour, *to return affection for affection.*

Revenir, *to return.*—Il n'a qu'à y revenir! *let him do it again!*

Ridicule, *ridicule.*—Tourner en ridicule, *to ridicule, to mock.*

Rien, *nothing.*—Un rien, *a trifle.* Comme si de rien n'était, *as if nothing was the matter.*

Route, *road.*—Se mettre en route, *to set out.* Se remettre en route, *to set out again.* Route de traverse, *cross-road.*

Semblant, *seeming.*—Faire semblant de, *to pretend to.*

Sied, *from* Seoir, *to fit, to become.* Il vous sied bien, (*ironically*) *it becomes you well indeed!* Il sied fort mal, *it is very unbecoming.*

Sommations respectueuses, *respectful summons.*—The French code forbids marriage without the parents' consent, except when the marrying parties have attained their majority, and *respectfully summoned* their parents to be present.

Suite, *consequence.*—Par suite de, *in consequence of.*

Tarde (il me,) *I long, I am eager to.*

Tenir, *to hold.*—Je ne saurais y tenir, *I cannot stand it.* Tenir bon, *to persist.* S'il ne tient qu'à cela, *if that is all.*

Terre, *land.*—Prendre terre, *to land.*

Tête, *head.*—Tenir tête à quelqu'un, *obstinately to oppose somebody.* Ne savoir où donner de la tête, *not to know what to have recourse to.* Se mettre en tête de, *to take it into one's head to.* Ne rien faire qu'à sa tête, *to refuse all advice, and act only according to one's own fancy.*

Touchez-là, *give me your hand,* (*in token of acquiescence.*)

Tout en, (*bef. a pres. partic.*) *for all.*

Trait de lumière, *a piece of news.*

Trancher du précepteur, *to play*, or *act the preceptor.*

Trouver, *to find.*—Se trouver, *to happen to be.* Il se trouve, *there happens to be, there is* or *are.* Se trouver mal, *to faint.*

User, *to use.*—En user avec quelqu'un, *to treat somebody.* En user bien ou mal avec quelqu'un, *to treat somebody well or badly.*

Va, an interjection which sometimes means *believe me.* Le sept et le va, *seven and go, (a gaming term.)*

Valoir, *to be worth.*—Faire valoir, *to extol.* Lui valurent, *brought upon her.*

Venir de, (*followed by a verb,*) *to have just.* Venir à (*followed by a verb,*) *to happen to.* Venir à bout de, *to succeed in.*

Voilà bien! *this is just like.*

Vouloir, *to be willing.*—Vouloir bien, *to be very willing, to condescend, to have no objection.* En vouloir à quelqu'un, *to have a design, a spite against somebody.* Lui vouloir du bien, *to wish him well.* Que voulez-vous? c'est son habitude. *Well!* or, *how can it be helped? It is a habit of his.*

Yeux, *eyes.*—Ouvrir de grands yeux, *to stare with astonishment.* Fermer les yeux sur, *to pay no attention to, to wink at.*

FIN.

